Jean de La Varende

MES CONTES DE CHOUANNERIE

Préface de Philippe Pichot-Bravard

Avant-propos de Patrick Delon

VIA ROMANA

Monument du comte de Frotté,
par David d'Angers.
Verneuil-sur-Avre, église Sainte-Madeleine.

Mes contes de chouannerie

Du même auteur

de Jean de La Varende, présentés par Patrick Delon, chez Via Romana

Mes plus beaux Noëls, ill. de Daniel Lordey, 2010
Mes plus beaux contes sacrés, ill. de Daniel Lordey, 2011
Mes petits contes marins, préf. de l'amiral Jean-Marc Brûlez, ill. de Daniel Lordey, 2012
Les Manants du Roi, ill. de Daniel Lordey, 2013
Surcouf, préf. de l'amiral de La Motte, ill. de Daniel Lordey, 2014
Don Bosco, préf. du Prince Geoffroy de Broglie, ill. de Daniel Lordey, 2015
Contes des plaines et des bois, préf. de David Gaillardon, ill. de Daniel Lordey, 2016
Mes Contes d'au-delà des mers, préf. de François Bellec, de l'Académie de Marine, ill. de Daniel Lordey, 2017

de Pierre de Mouveaux

Le Sentier de briques, chouanneries flamandes, préf. de **Jean de La Varende** et Reynald Secher, ill. de Daniel Lordey, Via Romana 2014

*

Jean de La Varende, préf. de Patrick Delon, ill. de Mathurin Méheut, Ed. Terre de Brume : *À ciel ouvert, images du terroir*, 2007 ; *Mers, côtes et marins de Bretagne*, 2008 ; *Brodeurs et broderies de Bretagne*, 2009.

Patrick Delon, « Anne de Tourville » in *Ballades en Bretagne Nord, sur les pas des écrivains*, [collectif], Ed. Alexandrines, 2011

Patrick Delon, « Rencontre avec Yvonne Jean-Haffen » in *Yvonne Jean-Haffen*, [collectif], Ed. Palantines 2012

Patrick Delon, « Yvonne Jean-Haffen, peintre » in *Personnalités lamballaises au cours des âges*, [collectif], Ed. Amis de Lamballe et du Penthièvre, 2015

Patrick Delon, *La Varende : qui suis-je ?* 3e éd., revue et complétée, Ed. Pardès, 2015

Pierre Brécourt, *Bibliographie de Jean de La Varende*, préf. de Patrick Delon (chez l'auteur), 2001

Jarl Priel, *Le Bateau errant*, préf. de Patrick Delon, ill. d'Yvonne Jean-Haffen, Ed. Terre de Brume, 2014

Jean de La Varende

Mes contes de chouannerie

Préface du professeur Philippe Pichot-Bravard
Avant-propos de Patrick Delon

Illustrations de Philippe Colombani

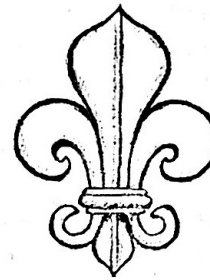
VIA ROMANA

Couverture : Philippe Colombani.

© VIA ROMANA, 2018
5, rue du Maréchal Joffre, 78000 Versailles
06.87.53.96.45 – via.romana@yahoo.fr

Diffusion – distribution : Salvator

ISBN 978-2-37271-117-3



Préface

« *Des quinze membres de sa famille vivant en 1789, il n'en restait que trois en 1805 ; les autres ? morts sous le couperet, crevés de fatigue sur la lande, fusillés, ou désentripés à la baïonnette, dans le fossé… Alors, en écoutant ce grand paysan que l'émotion pâlissait, le jeune homme croyait entendre l'esprit de la terre, de la terre pourrie de sang, la voix du vengeur sortie des os ; il subissait une sorte de griserie qui permettait toutes les actions héroïques ou absurdes. Le paysan menait le seigneur, exactement comme jadis les furieux appels de Cathelineau, ou ceux du garde-chasse, rendaient une âme violente aux jeunes gentilshommes insouciants, et les aspiraient vers la bataille.* » Nul récit, plus que *Les Derniers Chouans*, ne souligne mieux la place essentielle que la Chouannerie tient dans l'œuvre de Jean de La Varende. Il est hanté par la Chouannerie. Il en conserve la mémoire dans ses veines, transmises par ses ancêtres. Il en a recueilli, au hasard de ses promenades, les derniers témoignages. Elle a nourri ses méditations, ses promenades et ses rêveries.

Né trop tard pour s'y illustrer, il l'illustra par sa plume. À sa manière, Jean de La Varende aura participé à la Chouannerie, non pas avec un fusil ou un sabre entre les mains, mais avec sa plume, bataillant pour rendre justice à ces croisés méconnus, et souvent calomniés : « *C'était un chouan, un chouan, tu entends, petit ! Et ne laisse jamais devant quelqu'un mépriser ce mot-là ! Nos ennemis l'ont sali en y mettant d'eux-mêmes. Bats-toi si on l'insulte !* », intime Amélien de La Bare à son fils dans *Le Centaure de Dieu*.

Il s'en fit le poète, le barde, héritier de ces trouvères, souvent eux-mêmes chevaliers, à l'instar de Guillaume d'Aquitaine, de Philippe de Nanteuil, de Philippe de Novare ou de Thibault de Champagne, qui chantaient la geste des preux et des bannerets de jadis. Dans le discours qu'il prononça lors de sa réception à l'académie des Jeux floraux, Jean de Viguerie a remarquablement souligné ce lien étroit entre l'histoire et la poésie : « *Dans les commencements de leur existence politique, les Grecs avaient associé la poésie à l'histoire. Les premières histoires des fondateurs de leurs cités ont été écrites par des poètes. Comme si seuls les poètes étaient capables de percer le mystère des origines. Dans la suite des siècles anciens la poésie et l'histoire se sont prêté mutuel secours. L'histoire a inspiré les poètes, et les poètes ont guidé les historiens dans l'obscurité du passé. "Où les historiens s'arrêtent, ne sachant plus rien, écrit Barbey d'Aurevilly, les poètes apparaissent et devinent." [...] L'histoire et la poésie se ressemblent. L'une et l'autre s'attachent à l'unique et à l'inexplicable. L'une et l'autre se tiennent respectueusement sur le seuil de la maison des mystères. L'une et l'autre surpassent la mort et suppriment le temps. La Poésie éternise l'instant, et l'histoire le retrouve et le fait revivre dans un éternel présent.* »

Au fil de quelques-unes de ses nouvelles, au hasard d'un chapitre de roman, dans la biographie qu'il consacra à Cadoudal, La Varende fait revivre la Chouannerie, non pas avec l'exactitude de l'érudit qui recherche la précision des dates, s'employant à rendre compte de la moindre escarmouche, mais avec cette sensibilité poétique qui écoute le murmure des morts, qui interroge les paysages, les arbres, les chemins creux et les souterrains, qui manie religieusement les reliques des temps héroïques. Normand par son père, breton par sa mère, La Varende se consacre à la geste chouanne de ces deux duchés, négligeant l'Anjou et le Maine, où, pourtant, Jean Chouan fut, dès l'été 1792, à l'avant-garde de la résistance, avant d'être rejoint, au cours de l'hiver 1794, par *Jambe d'Argent.* Tout au plus évoque-t-il brièvement, dans *Le Dîner de la Fosse,* la belle figure du Prince de Talmont, Antoine-Philippe de La Trémoïlle, le seul Grand du royaume qui se donna la peine de rallier *Les Manants du Roi* et de risquer sa tête à leur

côté. La Varende ne cherche pas à dresser de la Chouannerie un tableau exhaustif. Il nous conte ce que les siens lui ont appris.

Ainsi, le Maître du Chamblac fut d'abord soucieux de restituer ce que fut l'esprit de la Chouannerie. Il souligne la fidélité des hobereaux, des laboureurs et des forestiers à Dieu, au Roi et aux traditions du terroir, aux libertés ancestrales que la régénération révolutionnaire entend détruire pour édifier une société régénérée, scientifiquement rationnelle, complètement déshumanisée. À l'opposé de ce monde nouveau de régénérateurs froids, sinistres et imbus d'eux-mêmes, dérobant la sécheresse de leur cœur sous une débauche de formules creuses, abstraites et humanitaires, La Varende montre le goût de l'amusement, la bonne humeur, le sens aigu de l'amitié qui animaient ces chouans soucieux de noyer leurs angoisses d'une rasade de bons mots ou de rires sonores, parvenant à humaniser cette guerre d'une plaisanterie bon enfant, à l'instar du *Curé de Derval.* Il décrit la survivance, chez ces *Manants du Roi,* des principes de loyauté chevaleresque, leur goût de la liberté qui en fait, si aisément, à l'égard de l'État et du pouvoir, des « malcontents ». Que l'on songe à cette confidence de Georges qui exprimait la nature profonde de la chouannerie : « *Le jour où le Roi reviendra, si j'ai un bon conseil à lui donner, c'est de nous faire fusiller tout de suite. Car voyez-vous, maintenant, nous ne serons plus jamais que des rebelles. Le pli est pris.* » Comme l'illustre remarquablement Duchemin-Descepeaux dans les *Lettres sur l'origine de la Chouannerie*, celle-ci rassembla initialement de joyeux compères, qui obéissaient à un chef qu'ils s'étaient choisi, par amitié, parce qu'ils reconnaissaient en lui une supériorité naturelle et un sens aigu de la justice et du bien.

Au premier rang de ces chefs figure le comte de Frotté, qui fut le chef de la chouannerie normande à compter de l'hiver 1795. Le portrait que La Varende en dresse témoigne de la connaissance intime qu'il a de ce beau personnage, de l'amitié profonde qui le lie à lui par delà la frontière qui sépare les vivants et les morts, amitié si étroite qu'il lui fut impossible, au grand regret de ses lecteurs, de lui consacrer une biographie. « *Le destin de Frotté remuait toujours – et fortement Galart. Il avait le sentiment presque physique du chef royaliste pour avoir si sou-*

vent prié devant le monument étrange de Verneuil. Oui, dans l'église de La Madeleine, au mur sud, les sept beaux compagnons sont figurés en haut relief sur une stèle de marbre, petite, mais émouvante. Il est là, élégant et fin devant ses jeunes chefs ; l'Italien, sans doute, qui les a ciselés, a tout reproduit dans le carrare, depuis les broderies des uniformes royaux jusqu'aux boucles de cheveux, si soigneusement calamistrés. L'imagination est saisissante, car, derrière cette coquetterie, ces gens prêts pour le bal, on ressent atrocement l'horreur du champ boueux, où face à la plaine infinie, on les massacra… De la fange, du sang, et des cheveux épars sur ces belles têtes éclatées ! Ô réprobation éternelle ! Même les cabaretiers, les galopins des rues, se souviennent qu'on les a tués par trahison. » (*Les Derniers Chouans*). L'assassinat de Frotté et de ses compagnons à Verneuil-sur-Avre le hante et le tourmente si bien qu'il l'évoque, à plusieurs reprises. Dans *Le Bouffon blanc*, il décrit les tentatives désespérées du baladin pour dissuader Frotté de se rendre aux pourparlers d'Argentan où un traquenard est tendu pour le capturer. Instant poignant, longuement mûri, au cours duquel La Varende prête, un court instant, à ce bouffon rédimé par son dévouement un peu de lui-même : « *Ce fut le 26 Pluviôse qu'ils partirent. Comme pour le roi Charles VI, mais sans orage, par un froid pénétrant et humide, tandis qu'ils traversaient les bois, un homme se jeta à la bride du chef : "Et ma lettre ! ma lettre… N'allez pas ! Trahison ! on concentre toutes les troupes sur la ville." La Grimace priait, implorait. Derrière le chef, ses compagnons, dans la brume, silencieux et immobiles, attendaient, fantomals. "J'irai seul", dit Frotté ; mais ils ne voulurent pas. Alors le chef vida l'étrier gauche : "Monte !" L'autre hésitait. "Monte donc, mon fou." Il l'attira doucement par l'habit. Sans descendre de cheval, le dernier général du roi embrassa le pauvre homme, serrant contre lui, dans une suprême tendresse, tous ses paysans, tous les martyrs, la fleur ensanglantée des sillons normands…* » Dans *Cavalier seul*, Jean d'Anville raconte à quelles extrémités l'ont porté la douleur et la colère éprouvées après la mort de Frotté : « *Je suis parti de Normandie, la première fois – déclara sombrement l'émigré – quelques jours après l'exécution de mon cousin Frotté. Buonaparte l'a fait fusiller par trahison et malgré un sauf-conduit en bonne et due forme. Je suis parti le 26 février 1800. Avant, j'ai offert, aux mânes de Louis, la viande de sept*

républicains ; autant que de victimes de Verneuil. Je ne pardonnerai jamais, jamais !... »

De cette Chouannerie qui vibre en lui, à laquelle il adhère du plus profond de son être, La Varende ne nous offre pas une nef d'images de vitrail. Cette résistance juste et nécessaire des campagnes de l'Ouest de la France contre le terrorisme révolutionnaire, contre les persécutions antichrétiennes, contre un système totalitaire, La Varende n'en cache pas la cruauté, cruauté inhérente à toute guerre civile, à une guerre qui dresse les uns contre les autres des proches, voisins et parents, que la Révolution a divisés ; cruauté qui pousse des gentilshommes cultivés, des laboureurs paisibles, des chrétiens fervents, à commettre, pour se défendre, pour protéger les leurs, pour se venger, pour intimider un adversaire sanguinaire, des crimes atroces dont l'accomplissement fut, à chaque fois, un déchirement dont leur âme est demeurée profondément blessée ; cruauté d'une guerre qui tire en longueur, qui détruit, et qui finit par abîmer les meilleurs eux-mêmes. *Le Dîner de la Fosse* l'illustre, avec beaucoup de finesse, montrant la souffrance intérieure de Monsieur de Saint-Jacques-Ligeard que ses amis contraignent d'exécuter un notable républicain, Lardusson, auquel le lie pourtant une amitié d'enfance, vieille de trente ans. L'esprit de parti a tout emporté, soumettant toute chose à sa loi d'airain. « *Lardusson, je n'ai plus d'honneur* », lui avoue le soir même le gentilhomme qui s'apprête à trahir son hospitalité et son amitié. Les déchirements et les blessures de la Chouannerie permettent à La Varende d'affiner son étude de l'âme humaine.

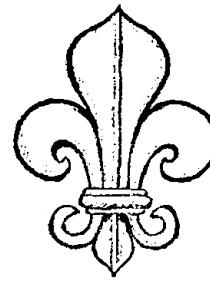
La cruauté de la dette réside aussi dans la défaite, une défaite annoncée par l'échec de Quiberon, rendue inéluctable par l'abstention des princes, précipitée par l'arrivée au pouvoir de Bonaparte : « *Le diable est pour les Bleus, et nous serons définitivement battus* » (*Le Dîner de la Fosse*), défaite injuste, incompréhensible de ces serviteurs de Dieu que la Providence semble avoir oubliés, durablement, négligeant leur sacrifice. Cette défaite suscite chez La Varende de douloureuses interrogations, une crise spirituelle, aggravée par le sentiment d'avoir été abandonné par la hiérarchie ecclésiastique : « *Avec Georges, mouraient les dernières puissances rurales, les suprêmes et sublimes mouvements*

populaires : l'âme des longues rêveries, des ténacités que rien n'abat, l'âme d'acceptation chrétienne et de candide révolte ; l'âmes des pâtres, des forestiers, des laboureurs ; l'âme des mains jointes ou rivées sur l'outil ; les âmes que nous avions, mon Dieu, et faites pour votre gloire ; ces âmes, hélas, que nous avons lentement perdues, Seigneur, devant votre inexorable, votre incompréhensible sévérité », insiste-t-il en conclusion de la remarquable étude qu'il consacra à *Cadoudal.*

Cette défaite est d'autant plus cruelle que les héros de La Varende bataillent non pour perdre mais pour gagner. Ce sont des hommes d'action tendus tout entiers vers l'action efficace, décisive, à l'image de Georges. Si la grandeur de la défaite et la beauté des causes perdues ont pu exercer sur certaines âmes élevées une séduction dangereuse, celle-ci a épargné Jean de La Varende qui n'est en rien l'un de ces courtisans du malheur dont l'amour-propre est discrètement flatté de servir une cause perdue, précisément parce que cette cause est perdue. Les récits chouans de La Varende sont, au contraire, un appel au combat pour que le sacrifice des pères ne soit pas perdu mais pour qu'il soit, au contraire, la promesse d'un nouveau printemps. C'est dire la brûlante actualité d'une œuvre que l'on croit à tort tout entière tournée vers le passé, alors qu'elle puise dans le passé la sève nécessaire aux combats de l'avenir, comme le souligne admirablement Anne Bernet dans *La Geste chouanne de Monsieur de La Varende* : « *Dans l'affreux consensus actuel qui fabrique des générations de couards prêts à tous les renoncements moraux pourvu que fussent satisfaits leurs instincts, mûrs pour tous les servages confortables, La Varende parle de grandeur et de sacrifice, de fidélité assumée et de dévouements mortels, mais cependant joyeux. Il redonne à ses lecteurs des raisons de mourir, qui sont aussi, qui sont d'abord, des raisons de vivre. Il apprend à se tenir droit, à ne pas se laisser courber. Il est un maître de fierté et d'honneur*[1]. »

Philippe Pichot-Bravard
Historien du droit, écrivain

[1] Anne Bernet, *La Geste chouanne de Monsieur de La Varende*, Présence de La Varende, 2001, p. 12.



Avant-propos

Après quelques années passées chez son grand père l'amiral Fleuriot de Langle, en Bretagne, Jean de La Varende né le 24 mai 1887 au Chamblac, en Normandie, est revenu vivre dans la maison familiale normande de Bonneville. Il a écrit plus de quatre-vingts livres, un certain nombre de préfaces et entretenu une correspondance fournie avec de nombreux amis, écrivains et lecteurs jusqu'au moment de sa mort survenue, lors d'un déplacement à Paris, le 8 juin 1959. S'appuyant sur des archives familiales, apparaissent dans son œuvre littéraire plusieurs grands thèmes récurrents : la foi, l'idéal monarchique, la famille, le terroir et la vie paysanne ; également la mer et les marins, mais aussi les guerres de Vendée et de la chouannerie. Il admirait indifféremment ces héros bretons, normands et vendéens, qui, tous, avaient combattu vaillamment et bien souvent donné leur vie pour leur idéal. Si les Vendéens se déployaient en armée, les Bretons et les Normands de leurs côtés furent plutôt des maquisards, agissant en bandes éparses effectuant des coups de mains et disparaissant tout de suite après. Mais tous se battaient pour le même idéal : Dieu et le Roi.

*

Dans son ouvrage *La Chouannerie* paru aux éditions des PUF en 1991, le vicomte Gabriel du Pontavice écrivait : « *Le Chouan de légende, vêtu d'une peau de bique épinglée d'un sacré-cœur, de braies qui*

laissent le genou libre au-dessus des guêtres qui recouvrent les sabots, coiffé d'un grand chapeau qui lui couvre les yeux, armé d'un vieux fusil ou d'une faux redressée, qui se rassemble au son du cornet à bouquins ou au cri de la chouette qu'il imite en soufflant entre ses deux pouces joints, émeut, intrigue ou exaspère. Ce n'est qu'une image. Le Chouan est un insurgé, qui s'est armé pour défendre ses libertés, et la première de toutes, celle de sa religion. » Mais dans la chouannerie interviennent aussi les Vendéens qui se sont battus principalement au sud de la Loire avec une incursion importante plus au nord de l'armée catholique et royale lors de la virée de Galerne, partie conquérir le port de Granville. Oui, dès le début de l'insurrection, on découvre le but sensiblement identique de ce mouvement armé et les liens étroits qu'entretiendront par la suite les Chouans et les Vendéens. Ce thème est l'un des piliers sur lesquels s'appuiera l'œuvre de La Varende, au même titre que ceux se rapportant à la terre ou à la mer, qu'il alimentera par l'histoire de plusieurs membres de sa famille ou de personnes proches de son entourage.

De son côté, en 1997, l'historienne Anne Bernet, qui a reçu le prix Saint-Louis en 1999 pour l'ensemble de son œuvre, nous a donné une belle étude, *La Geste chouanne de Monsieur de La Varende*, où elle analyse avec pertinence la place de la Chouannerie dans l'œuvre de l'écrivain normand. Étude très complète et pleine d'espérance qui démontre que tant qu'il restera en ce monde un peu de cet esprit aristocratique, comme l'écrit si bien La Varende dans ses ouvrages, la situation ne sera jamais aussi désespérée qu'il y paraîtra.

Les guerres de Vendée et de la Chouannerie ont fait chanceler la République avec dans la grande armée royale et catholique des chefs d'une folle bravoure comme François-Athanase Charette de La Contrie, Charles de Bonchamps, Henri de La Rochejaquelein, Jacques Cathelineau, Maurice d'Elbée, Louis de Lescure, Jean-Nicolas Stofflet, Antoine-Philippe de La Trémoïlle, prince de Talmont et Augustin de Marigny. En Bretagne ce furent Georges Cadoudal, Charles de Sombreuil, le chevalier Vincent de Tinténiac, Pierre Mercier la Vendée,

Amateur-Jérôme de Boishardy, Aimé du Boisguy, et le colonel Toussaint du Breil de Pontbriand. Enfin en Normandie œuvreront Louis de Frotté, Robert-François d'Aché, Jean-Jacques de Larturière, dit Bellavidès et Michelot Moulin pour ne parler que des chefs les plus connus. N'oublions pas aussi le courage de leurs hommes, tous ces humbles combattants anonymes, n'hésitant pas à quitter leur terre et leur famille pour aller combattre et souvent donner leur vie pour Dieu et le Roi. Ils tenaient la campagne tandis que les Bleus restaient majoritairement dans les centres urbains, ne les quittant que pour violer, tuer et brûler tout sur leur passage. Ce fut le travail des monstrueuses colonnes infernales dirigées par le général Turreau qu'on a eu l'outrecuidance d'honorer, durant le règne de Louis-Philippe, en inscrivant son nom sur l'arc de triomphe à Paris. Toutefois les travaux récents de Reynald Secher ont démontré qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres écrits venant de la Convention.

*

Très tôt, la Chouannerie a retenu l'attention de La Varende, pour preuve un dessin représentant le portrait d'un chouan qu'il réalisa alors qu'il n'était âgé que de quinze ans. Certainement l'environnement et les récits familiaux étaient à l'origine de cet intérêt. Il faut également souligner qu'il n'est guère de ses œuvres où les chouans n'apparaissent. Dans *Mes contes de Chouannerie*, nous avons réuni vingt textes de La Varende parus dans des journaux durant une période d'un peu plus de vingt ans, de 1937 à 1959, auxquels ont été ajouté trois textes parus après sa mort, ayant pour thème unificateur les guerres de Vendée et de la Chouannerie. Il a d'ailleurs développé ce thème dans plusieurs nouvelles comme *La Comtesse de Barville*, supplément des *Manants du Roi*, édité en 1938, *Le Bouffon blanc* paru en 1947, *Le Dîner de la Fosse* publié dans le journal *Je suis partout* du 16 juillet 1943. Sans oublier certains textes parus dans divers ouvrages : *Contes sauvages* en 1938, *Contes amers* en 1947 et *Contes fervents* en 1948. Il est d'usage courant de limiter la résistance des blancs aux seules provinces du grand Ouest (la Bretagne, l'Anjou, le Poitou, la Vendée, la Normandie et la

Mayenne), or il n'en est rien puisque cette rébellion s'est développée sur l'ensemble du territoire français, du Nord au Midi en passant par le Centre. L'exemple en est le livre du baron Pierre de Mouveaux *Le Sentier de briques, chouanneries flamandes*, auquel La Varende a donné une préface en 1950, cet ouvrage ayant été dernièrement réédité[2].

Arrêtons-nous un instant sur son roman *Man d'Arc*, roman de la fidélité, paru en 1939, dont l'action se passe en Vendée durant la Chouannerie de 1832, celle de la duchesse de Berry. Petite femme par la taille mais, ô combien grande par le courage et le caractère ! Cette héroïque et émouvante duchesse traversa toute la France pour rejoindre la Vendée afin de rétablir le trône de son fils le jeune duc de Bordeaux, alors âgé de douze ans, qui plus tard fut connu sous le nom d'Henri V, comte de Chambord. Pour écrire ce roman, La Varende a voulu aller sur place pour suivre au plus près l'itinéraire de la duchesse. En 1959, dans le livre de Philippe Brunetière *La Varende le visionnaire*, il confiera : « *Ayant fait deux fois le voyage en Vendée, nous en réalisâmes un troisième en respectant les dates du livre, jour pour jour. Je fus obligé de laisser conduire ma femme, je connus l'ivresse véhémente de l'obsession, de l'évocation, du sentiment de présence et de continuité. Je ressortis la nuit pour errer sur les bords parfumés des chaudes rivières et, par deux fois, je passais la nuit dehors.* » Pour lui, c'était une nécessité, il voulait voir les lieux, sentir l'air ambiant, afin de mieux s'imprégner de l'atmosphère, de mieux percevoir l'action et comprendre pleinement les réactions des personnages. Il voulait voir les paysages, sentir le souffle du vent, s'imprégner du véritable décor pour donner plus de crédibilité à son récit. En fermant les yeux, il se sentait lui-même un des personnages en action à ce moment-là. Tout ceci sublimait son imaginaire et ainsi, il revivait physiquement la scène et pouvait encore mieux la restituer, la rendre plus vraie et plus vivante. Dans le roman, les moments les plus pathétiques sont le combat du Chêne et l'engagement de la Pénissière (la Mégissière dans le livre) où l'on retrouvera Louis de Réville, jeune homme élevé dans la foi monarchique, accompagné de Manon, fille d'un garde-chasse du domaine que

[2] Éditions Via Romana, 2014.

sa crânerie, mais surtout son courage ont fait baptiser *Man d'Arc* ainsi que le truculent marquis Amélien de La Barre, personnage central dans l'œuvre de La Varende. En 1943, une nouvelle édition de cet ouvrage a été superbement illustrée par Guy Arnoux, peintre de la Marine. Dans ce livre les protagonistes vont jusqu'au bout de leurs idées, de leur idéal, même s'ils sont conscients que la victoire n'est plus de leur côté, et c'est là toute la beauté de leur sacrifice. « *Ton Dieu, ton Roi, tu serviras jusqu'à la mort fidèlement.* » Une fois de plus, le sort a été contraire aux fidèles et aux purs. Cela reste la partie la plus cruelle d'un sacrifice que de toujours le savoir vain. À propos de *Man d'Arc*, La Varende écrit à un ami dans une lettre datée du 10 juillet 1957 : « *Cette chouannerie, jamais, ne cessera de me troubler, de m'exalter, de me posséder ! Ah ! Que sommes-nous, dans notre vie indifférente, en face de ceux qui voulaient tant risquer pour maintenir la foi ?* »

Il en fut de même quand il écrivit en 1952 la biographie qu'il consacra au chef chouan *Cadoudal*. À cet effet, il se rendit à Auray et à Quiberon le jour anniversaire du débarquement des émigrés. Il voulait être sur place le même jour et à la même heure pour retrouver la même atmosphère, la même lumière, l'état de la mer le plus réaliste et, pourquoi pas, essayer d'être le plus proche possible de l'état d'esprit des combattants d'alors. Il voulait ressentir les mêmes sensations qu'aurait pu vivre un émigré fraîchement débarqué. Sur place, il voulut aller voir une vieille femme du pays, Sophie Le Floch, née le 16 avril 1877, qui lui raconta les souvenirs que sa mère lui avait confiés dans sa jeunesse. Elle montra également à l'écrivain divers objets qui lui étaient venus par héritage comme le sabre de Sombreuil, le missel de Mgr de Hercé, des épaulettes et des hausse-cols ramassés sur le champ de bataille de Sainte-Barbe le 16 juillet 1795. Après cette visite, La Varende esquissa alors le portrait de Georges : « *C'est un personnage de contrastes et d'antinomies, athlète énorme d'une délicatesse intime, tendre et brutal, ardent et chaste, insolent et doux, épais et fin, l'un des plus purs du martyrologe royaliste, l'un des plus émouvants de l'épopée chouanne car, chez lui, l'action et le rêve vont de pair.* » On ne peut que s'émerveiller devant l'énergie et le courage chrétien du grand chouan devant la mort. Notons que La Varende accepta la présidence

d'honneur du Comité de Paris lorsqu'en juin 1954 on commémora le 150e anniversaire de la mort de Georges Cadoudal. Par ailleurs, il faut se souvenir que La Varende fut le président-fondateur du *Souvenir de la chouannerie normande.* Il écrivit d'ailleurs en 1959 un très beau texte sur *Les Chouans de Normandie.*

*

Il est vrai que toute guerre implique non seulement l'acceptation de son propre sacrifice, mais également le fait de savoir compatir aux souffrances et à la mort donnée par l'adversaire. Les récits de La Varende sont là pour en témoigner. Tout de suite, on se rend compte que ce ne sont pas des récits imaginés, mais des situations vécues. Rappelons-nous que La Varende sait de quoi il parle, car, faute de pouvoir combattre, il se porta volontaire pour servir comme infirmier durant la Grande Guerre au 18e régiment d'infanterie à Vernon. Il y a pu voir la souffrance et les conséquences de la violence des combats quand arrivaient sur leur brancard les soldats blessés ou agonisants.

Revenons aux guerres de la Chouannerie et, là, on se rend compte de la fascination qu'exerce le chef de la chouannerie normande sur l'écrivain lorsqu'on lit cette confidence qu'il laissera échapper en 1957 lors d'une promenade à Verneuil : « *Nous te remercions, ô Louis de Frotté, d'avoir ouvert à nos âmes les espaces désertés du sacrifice et de l'impossible domination sur toi-même. Nous te remercions d'avoir été à la fois si tendre et tellement téméraire, si sensible et si vigoureux. Tu restes, pour nous, l'exemple d'une vie délicate entièrement sacrifiée à la foi chrétienne, même quand elle nous trahit, du loyalisme monarchique alors qu'il nous déçoit.* » Aussi est-il curieux de noter que la seule biographie d'un chef chouan écrite par le maître du Chamblac est celle de Georges Cadoudal ; on aurait plus facilement attendu celle du Normand Frotté. Oui, pourquoi La Varende n'a-t-il pas écrit une vie du comte de Frotté ? Écoutons la réponse d'Anne Bernet[3] : « *La Varende demeure tellement hanté par la vie et surtout par la puissance magnétique*

[3] La Geste chouanne de Monsieur de La Varende, op. cit.

qui émane de la personne du chef chouan normand qu'il recourt à une approche indirecte dans plusieurs de ses récit, je pense au Bouffon blanc *notamment. Également et souvent en filigrane dans d'autres ouvrages, comme* Les Châteaux de Normandie, Les Manants du Roi, Heureux les humbles, Man d'Arc, L'Homme aux gants de toile, Les Côtes de Normandie, Cœur pensif *et* Le Cavalier seul. *Dans son journal, La Varende nous confie avoir été ému lors de la visite qu'il fit le 27 juillet 1939 au château de Couternes en voyant les souvenirs de Frotté : sa bourse qu'il lança aux soldats avant la fusillade dans les fossés de Verneuil, son pistolet à deux canons superposés dont la crosse portait une mortaise où s'insérait une autre crosse qui permettait alors d'épauler le pistolet trop lourd, baguette engagée entre les canons. Et ce portrait émouvant avec ce regard doué de nyctalopie et ce nez célèbre en pied de marmite. En somme, conclut-il, un joli garçon, petit mais si vif, un* ballerin *sous un magnifique uniforme de housard gris. Et il confirmera dans son roman* La Partisane *par ce propos de Jean d'Anville : "Le pauvre Louis, lui, était un chef complet !"* »

Il reste aujourd'hui peu de souvenirs des guerres de chouannerie en Normandie, seulement trois croix de granit au Petit Celland, le tombeau du général d'Oilliamson au Mesnil-Adelée, des meurtrières percées dans l'escalier d'un manoir à Saint-Jean-des-Bois, un vieux chêne qu'on dit traversé de balles à Cossé, le monument de David d'Angers dans l'église de la Madeleine à Verneuil, également le monument élevé à l'endroit où furent exécutés Frotté et ses sept compagnons, et puis des grottes ou des caches anonymes plus ou moins légendaires. J'oubliais le musée aménagé par le marquis de Frotté dans les communs du château de Couternes que nous avons pu visiter cette année lors d'une promenade de l'association *Présence de La Varende.* C'est peu, compte tenu des dévouements et des sacrifices à la cause royale. En Bretagne, nous pouvons nous recueillir sur la tombe d'Armand de La Rouërie dans le bois proche du château de La Guyomarais, sur les tombes de Georges et de son ami Pierre Mercier la Vendée à Kerléano et devant les restes des prisonniers de Quiberon à la chartreuse d'Auray ; également dans les divers endroits signalés par

des plaques commémoratives, notamment celles posées par le *Souvenir Vendéen.*

Il faut aussi souligner la gaieté et la jeunesse des combattants de la chouannerie qui ont choisi de mourir pour Dieu et le Roi, forts de leurs convictions et de leur enthousiasme. Ils avaient tout abandonné même si parfois ils étaient conscients du résultat final de leur combat. Ces hommes de cœur, ces gentilshommes et ces paysans, illustrent bien cette phrase de Guizot : « *Il n'y a point de plus beau et de plus rare courage que celui qui se déploie et persiste sans compter sur le succès.* » C'était fini ! Tout avait manqué, la victoire ne fut pas au rendez-vous de l'Histoire, constate douloureusement La Varende. Mais ces soubresauts de l'agonie débutée en 1789 ne sont-ils jamais finis ? « *L'héroïsme est un acte… Ce sont les grains d'or dans la semence ; ils ne porteront point d'épis comme les autres, mais les hommes s'agenouilleront près du champ* ». Dans une lettre à un de ses amis, le poète Louis Foisil, La Varende confiera que la chouannerie était vaincue d'avance parce qu'elle opposait « des bannerets à des voyous ». Mais ces combattants surent rester fidèles à leur idéal et toujours heureux de défendre leurs convictions. Dans le chapitre « L'avertissement » du *Centaure de Dieu*, nous voyons Amélien de La Barre emmener pour la première fois son fils Gaston sur l'emplacement où son grand-père fut massacré par les Bleus en août 1799 et lui dire : « *C'était un chouan, un chouan, tu entends, petit ! Et ne laisse jamais devant toi quelqu'un mépriser ce mot-là. Nos ennemis l'ont sali en y mettant d'eux-mêmes. Bats-toi si on l'insulte.* »

*

Dans *Mes contes de Chouannerie*, La Varende nous parle de grandeur et de sacrifice, de fidélité assumée et de dévouement jusqu'à la mort. Je pense à la phrase ultime de sa belle biographie de *Cadoudal* : « *Oui, avec Georges, mouraient les dernières puissances rurales, les suprêmes et sublimes mouvements populaires : l'âme loyale, fervente et paysanne ; l'âme des longues rêveries, des ténacités que rien n'abat, l'âme d'acceptation chrétienne et de candide révolte ; l'âme des pâtres, des forestiers, des laboureurs ; l'âme des mains jointes ou rivées sur l'outil ; les âmes*

que nous avions, mon Dieu, et faites pour votre gloire ; ces âmes hélas, que nous avons lentement perdues, Seigneur, devant votre inexorable, votre incompréhensible sévérité... » Tout cet idéal de la France catholique et royale, de ces Chouans d'hier doit demeurer pour nous un exemple, un idéal pour notre vie d'aujourd'hui. La Varende n'a-t-il pas écrit : « *Le sacrifice sert toujours ! Celui de sa vie surtout ! On fait exemple ! On plante une légende sur sa terre comme on plante un arbre pour l'avenir !* » Aussi, il nous faut MAINTENIR, pour nous d'abord et surtout TRANSMETTRE pour les générations qui nous suivent. Voilà un bel héritage à laisser à nos enfants !

La Varende, avec son style si caractéristique, son écriture vivante, ample et jubilatoire, croit à la joie suprême, à la beauté d'une vie par l'accomplissement de soi, du devoir envers Dieu, envers son Pays et aussi envers les autres ; tous ces éléments qui sont inséparables de l'héroïsme et de la grandeur. Personnellement, nous en avons eu la preuve vivante lors de la soirée du 28 février 1984 quand nous remplacions le regretté Dominique Wapler, notre secrétaire général souffrant, lors de la conférence-débat ayant pour thème « La Varende et la Chouannerie » donnée par l'écrivain Michel de Saint-Pierre et l'historien Jean-François Chiappe dans les salons du journal *Jours de France* à Paris. Avant de terminer, je ne peux m'empêcher d'émettre un souhait : lisez et relisez les ouvrages de La Varende ; alors, sereins et le cœur empli de courage, nous sommes certains de l'entendre nous murmurer à l'oreille la belle devise de la famille bretonne des Briot de la Crochais : « *Sers Dieu et va ton chemin* ».

Patrick Delon
Président de l'association littéraire
Présence de La Varende

La Vendée réelle

L'ILLUSTRE VENDÉE reste un pays très peu connu, même chez ceux qui se sentent émus par son seul vocable, au souvenir des héroïsmes et des sacrifices anciens ; l'image qui s'en forme, qui illustre les récits historiques sur l'écran de l'esprit, l'« atmosphère » de l'endroit, sont absolument erronées ; les personnages eux-mêmes se voient mal puisqu'on semble employer, et de plus en plus, les mots « Chouans », qui sont de Bretagne, à la place de « Vendéens ». De la même manière, c'est un décor breton qui accompagne, dans l'imaginatif, l'action violente des légitimistes d'outre-Loire. On a beau replacer géographiquement la geste vendéenne, bien la reporter au-delà du fleuve, l'inconscient, lui, ne descend point si bas, et se maintient en Bretagne humide, brumeuse, feuillue et forestière ; aux ardeurs langoureuses et spasmodiques ; qui s'arracherait de son rêve pour de courtes et sauvages frénésies.

Davantage, encore, aujourd'hui ; car la Bretagne reste un lieu favorisé du tourisme, un pays où l'on rôde, quand on ne fait que traverser la Vendée ; tous les Français gardent, intimement, leur album d'Armorique, même ceux qui n'y sont point allés : torpeur verte des

coins bretonnants ; ou grandiose étisie de l'Arrhée et des montagnes Noires ; paysages étroitement frais ou vastement désertiques, qui se lient aux rébellions paysannes.

Et cela semble au début plausible à la connaissance des contrées vendéennes. Indiquons que la Vendée ne bénéficia pas de grands montreurs littéraires comme sa voisine. Chateaubriand et Lamennais sont du pays Gallo ; Balzac a fait cogner ses Chouans autour de Fougères ; Renan est Trégorrois et Brizeux naquit à Lorient. Loti peint nostalgiquement le pays de Léon. Botrel même, ce « trouvère des boniches » (Fabulet), qui inventa, n'en déplaise à mon bon maître, de belles chansons où se célébrait la vieille fidélité folle, apporta aux Royaux son costume de Pont-Aven et les grandes lignes de son Finistère. Avec *Man d'Arc*, le récit que je termine, je tâche de donner une impression plus précise de ce milieu vendéen, dont les lettres, les archives familiales – mes parents y coururent combattre – m'indiquèrent l'étrangeté, l'originalité, et que des voyages tenaces, où je reprenais les pas des grands-oncles, m'ont fait un peu connaître.

*

Il est d'abord essentiel de savoir, de se pénétrer, que ces cent mètres d'eau, la Loire, qui séparent la Vendée de la Bretagne, ont déterminé un paysage, des mœurs et des hommes complètement différents. On en saisira tout de suite la vieille difficulté de faire marcher ensemble ces gens dévoués aux mêmes traditions. Bretagne et Vendée ?... si nous voulons donner une idée fortement suggestive, en poussant au terme de leur dissemblance, qu'on rapproche l'Irlande de la Provence.

Passé la Loire, nous *sommes* dans le Midi. Oui, la chose peut surprendre, et je n'en croyais pas mes yeux ; j'en doutais de ma sensibilité, pourtant prévenue par ces lettres où les légitimistes normands se plaignaient des chaleurs torrides, de la rareté des fontaines, de la pauvreté des terroirs. Mais il fallait se rendre à l'évidence : tout près de nous, quand nous y fûmes, indiquait cette tendance méridionale.

Le détail le plus frappant, celui qui surprend le plus quand on descend du Nord, c'est la rencontre de la maison vendéenne. Qu'elle soit

couverte en tuiles, passe encore : la vieille Normandie ne connaissait pas l'ardoise, mais toutes ces petites demeures n'ont comme toiture que de la tuile *romaine*, la tuile demi cylindrique : celle du dessus, à la convexité en l'air, plonge dans la voisine, dont la concavité regarde le ciel et forme gouttière. L'on sait que pour maintenir ces tuiles non cimentées, la charpente plate est nécessaire. De sorte qu'en venant de quitter les maisons fortement capuchonnées, ennoblies par leur hauteur frontale, leur grand toit, nous nous surprenons à douter de nos yeux qui voient ici de rachitiques constructions italiotes, à trois lieues des *chaumières*.

Le Midi s'évoque encore mieux de ce que toutes ces tuiles sont éclatantes, sans aucune patine... La chaleur solaire, la forme même du matériau, interdisent pariétaires et mousses : peut-être aussi, l'insolation n'est-elle pas quand même assez forte pour recuire l'argile, lui donner le brunissement de certaines villes méditerranéennes. Mais du haut d'un clocher, ce plat pays est piguelé, perforé de ces rectangles rose vif, et, dans tels endroits un peu désertiques, cela arrive à donner des réminiscences africaines. La patine des maisons très anciennes est plutôt une décoloration ; quand les toitures vieillissent sur les petits châteaux, elles pâlissent, arrivent à blanchir, parviennent à des anémies, qui mélangées aux vigueurs neuves, déterminent des subtilités ravissantes, des exténuations tonales de carapaces vides, de coteaux morts.

Et cette construction acéphale ajoute à la platitude universelle, laisse plus de liberté au soleil. La demeure rurale ressemble à une loge, à des bâtiments provisoires. Sa masse ne s'élève point et ne se marque que de sa tache rouge. On n'est pas prévenu de l'habitat par une forme mais par une couleur : et cette couleur, vue du sol, dans son horizontalité se marque-t-elle plutôt en ligne qu'en surface, coupée par le foisonnement des arbres nains. Les maisons de village, blanches, bleues, jaunes chaulées et recouvertes de vermillon forment des bourgs languedociens.

La vigne est partout, la vigne de l'ancien muscadet, du célèbre vin de Nantes : chaque terrain à peu près raisonnable en reçoit, où, jadis, on n'osait semer que du blé noir. Cela aussi vous déclimate violem-

ment : les petits ceps bien soignés s'alignent sur de curieux sols irisés, déshydratés, réduits à l'extrême ténuité de la cohésion ; on a l'impression que les plantes ont surtout le but de retenir cette farine violâtre : l'impression de cendres, de langues sèches. Quand le paysan les charrue, dans les grandes objurgations prodiguées aux bœufs jaunes, elles livrent une pulpe vineuse, une chair émiettée de scories.

Or, tout cela est enserré, comprimé, alvéolé par un réseau de fortifications, sans pareil, même en Haute Bretagne : les talus plantés recouvrent tout et s'enchevêtrent ; l'endroit le plus incultivable garde son enceinte. Alors, quand, tout à l'heure, on pouvait s'imaginer que la rareté de la terre l'avait fait ainsi cloisonner, il faut bien penser à d'autres mobiles en voyant les chemins ruraux qui sont stupéfiants d'abondance de gaspillage... Les carrefours atteignent à la place publique.

Les arbres des talus ne dépassent guère cinq mètres et sont réservés au fagotage en l'absence de forêts : ce sont des arbres d'émonde et ils prennent un aspect tortillé et bossu. Les seuls arbres respectés sont des cyprès autour des cimetières, et, dans les champs, de vastes pins parasols qui augmentent encore le malaise, le chevauchement des sensibilités nordiques et latines, en cette campagne romaine aux portes de la Bretagne.

L'indigène lui-même surprend ; il est, lui aussi, plus Étrusque que Breton : de vastes yeux caressants et des peaux maugrabines ; les filles sont larges et courtes ; beaucoup de paysans vont pieds nus quand ils sont au travail. Je me rappellerai toujours ce garçon brun-rouge que je vis se déchausser au bord de son charruage et enfoncer dans une terre fraîche remuée par le soc ses beaux pieds, à l'orteil très séparé comme ceux des statues antiques. Il y avait là une sorte de voluptueux contact, d'efficace liaison avec la force intime du sol. Je me suis senti effroyablement citadin, affaibli, isolé, dans mes bottes de cuir.

Il faudrait donc admettre que la Loire a déterminé l'arrêt de la civilisation méridionale, mais que celle-ci a trouvé assez de force pour s'étendre, se hausser, se gonfler jusque là, bloquée net par le grand fleuve aux îles.

*

Toutefois, il y a encore bien d'autres problèmes attachants et des curiosités à satisfaire. La Vendée n'est qu'une grande plaine basse, aux altitudes de trente ou quarante mètres. Les châteaux ne s'aperçoivent pas, car ils s'entourent des seules futaies existant : les bourgs sont écrasés, les églises anciennes, trapues, et le manque d'eau place les villages au bord des rivières dans les fonds. Aux époques des guerres, les moulins et les croix devaient seuls proéminer.

Ce pays n'était qu'un immense *chemin de croix* : le nombre des saints gibets qui s'y voient encore reste impressionnant : certains de ces crucifix atteignent vingt pieds et surgissent au-dessus des arbres d'émonde. L'on trouve des socles abandonnés à chaque pas. Les moulins à vent eux-mêmes, ruines sans nombre, évoquent des croix mouvantes : le meunier vendéen, d'ailleurs, clavète toujours son essieu pour mettre deux ailes horizontales et former le signe. Ces moulins, au contraire des grosses tours nordiques, élèvent des fûts très minces, fins comme des hampes. Cela devait être extrêmement frappant.

Aujourd'hui, on subit des étonnements nouveaux. On voit partout saillir des nefs et des absides neuves, énormes, écrasant le paysage ; des cathédrales ont poussé dans tous les coins, tranchant de leurs formes inattendues et fastueuses sur ces régions dénuées. Il y a deux éléments au problème : l'un vite résolu : la foi religieuse qui a décidé cela ; mais l'autre ? l'argent qui l'édifia, d'où peut-il venir ? Au milieu de tant de landes, de gâtines, de maquis, de genêtières de jonc et presque de salicornes, sur un sol qu'on se figure parfois comme un palus maritime, desséché, remonté, comment a-t-on pu réunir des sommes pareilles ? Quelle foi étonnante qui leur tira leurs pauvres sous ? Pourquoi fut-elle ? Pourquoi est-elle toujours forte ?

Là, encore, on pourrait invoquer le Midi, ce Midi spécial, sans facilité : ce paysage et ses exigences. Il aurait en partie dégagé ces semi-Bretons de leur songerie incertaine pour en faire – dans le but de parler net, je dirai : des fanatiques. Ces terres ingrates, si isolées, qui réclament tant pour donner peu, ne laissent pas la liberté des molles tergiversations intellectuelles ; le loisir et ses facilités dissensives man-

quent. Ils doivent s'acharner sur ces champs qu'ils partagent jusqu'au trognon. Sans le cadastre et ses veto municipaux, les chemins fussent tombés en culture, depuis qu'il y a des routes.

Les Vendéens n'ont pas le temps de s'occuper des doctrines : ils font confiance à leurs prêtres, et, vivant de peu, donnent beaucoup. Se rappeler ces tributs ramassés chez les peuples nomades, les familles syriaques, hindoustaniques. Les Vendéens ont la foi violente des races solaires et leur peu de besoins.

Ce fanatisme (on me suit toujours dans l'emploi du mot ?) qui faisait se défénestrer les Hassaschias au geste de leurs maîtres religieux, ils l'ont connu, avec l'abandon sacrificiel de soi-même aux passions des autres, vite partagées. Ils prolifèrent, ayant réglé le temporel une fois pour toutes, ardents et soumis.

Qui voudrait donc se donner une idée – rationnelle, nous n'en proposons pas plus – de la Vendée, dans son aspect et ses actes, devrait s'en rapporter à la notion d'un Midi, d'un Midi intermédiaire. Une race de buveurs de vin à l'ivresse alerte ; des hommes durs, apparentés aux mystiques Bretons, mais simplifiés par leur force ; Arabes plutôt que Celtes, prêts à faire de bons légionnaires d'une Rome septentrionale, et, fatalistes de l'acte, quand leurs voisins préféreraient le fatalisme du rêve.

Au bocage vendéen

IL FAUDRAIT SOUHAITER beaucoup de livres analogues, et que chaque province – disons mieux, chaque canton – trouvât ainsi quelqu'un pour s'occuper de ses actes et de ses modestes fastes. Pareils récits appartiennent à la meilleure histoire, même si, parfois, ils semblent exagérer l'histoire et la corser quelque peu : ils témoignent, ils rappellent... Ils ratifient et fixent ces légendes qui vivent encore dans quelques mémoires, et qui permettent d'apprécier le caractère d'une race ; même si ce ne sont que des légendes, ils restent féconds, efficaces, contribuent à maintenir l'esprit d'un peuple, et souvent, son cœur.

Il est vrai que nous sommes en Vendée, sur cette terre où l'honneur et le sacrifice ont spontanément fleuri, et qui garde, derrière ses horizons calmes, une renommée toujours étincelante. Rien n'a pu ternir l'immense statue de gloire dont les reflets secrets colorent toute l'atmosphère du pays.

Monsieur Blanpain de Saint Mars[4] paraît s'être entouré des plus sûres garanties pour écrire ses nouvelles[5]. On y sent le respect, la conscience inquiète du chercheur qui ne veut pas dire plus qu'il n'a trouvé mais qui saisit singulièrement le côté narratif, le côté actif de certaines circonstances, de telles situations qui touchent l'âme ; situations parfois seulement pittoresques, même gaies, mais le plus souvent renforcées et agrandies par l'émotion ou le drame. La vie n'est pas si drôle...

Ainsi, l'auteur, non content de drainer ses sources dans les livres oubliés, les cahiers secrets, les correspondances encore liées au fond des greniers paisibles et poussiéreux, dans les livres de raison tenus par les aïeules, l'auteur a su prêter l'oreille aux conversations, aux racontages des vieux parents, des domestiques et des gardes ; et de cette manière fait-il revivre non seulement une époque, mais encore une société.

Peut-être même y réussit-il avec une conscience trop sévère, car l'on devine que souvent l'intérêt de la vérité, la déférence pour la chose apprise, ont freiné le développement dit littéraire. On arrive à regretter de voir tel récit, qui met en œuvre des personnages et des actes si prenants, ne pas dépasser un conte, quand il détenait de quoi faire un livre de mouvement et de passion.

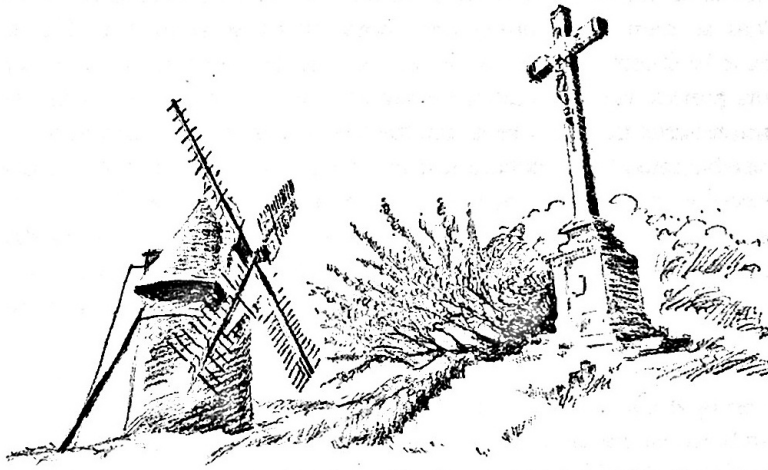
Mais il est vrai que cette simplicité apporte sa valeur au conte lui-même et lui confère une autorité exemplaire. D'ailleurs, de ne pas vouloir dépasser le document, voilà un reproche bien rare, et qu'on aimerait pouvoir faire un peu plus souvent à ceux qui se mêlent de relater le passé et d'en reconstituer la vie.

Je suis assuré que ces récits vendéens trouveront un large public, un public qui s'y reconnaîtra lui-même.

---

[4] Louis Blanpain de Saint Mars, homme de lettres et veneur (1875-1951).

[5] *Au bocage vendéen, récits et souvenirs* de L. Blanpain de Saint Mars, préface de Jean de La Varende. Paris, Éditions littéraires de France, 1943.



La Vendée héroïque

À mon ami le colonel de Bourmont

LA GLOIRE DE LA VENDÉE est une des plus pures parmi les gloires humaines et son sacrifice demeure un des plus remarquables parmi les holocaustes que les hommes offrirent jamais à leurs sentiments intimes. D'un seul coup, les paysans se rendirent aussi décidés et courageux que leurs gentilshommes, aussi déterminés, tandis que les gentilshommes devenaient fidèles et simples, dépouillés d'eux-mêmes autant que leurs paysans. Il y eut là une unification qui fut une sorte de soulèvement, soulèvement pris dans son sens primitif, de montée, de surélévation, soulèvement absolument général et qui ne laissa plus paraître que des héros. Héros, ces humbles qui devinrent des orgueilleux, des parangons d'honneur ; héroïques, ces raffinés, pour être devenus si frustres que tout cédait devant leur simplesse. Il y faut les plus fortes passions, et dépasser tout ce qui reste d'humain dans le cœur.

Et l'admirable, c'est que tous se battirent et voulurent mourir non pas pour défendre un droit, mais pour faire triompher un devoir. Tant

d'autres se sont élancés pour conquérir des libertés, quand les Vendéens se réunirent mortellement pour mieux se soumettre. Car si c'était la liberté de prier qu'ils réclamaient, la liberté de sauvegarder leurs prêtres, la liberté de conserver leurs seigneurs, c'était, en fin de compte, celle de mieux se soumettre, de ne pas se plier, un instant, à une obligation brève et facile comme celles que nous acceptons, mais de vouloir servir entièrement, de corps et d'âme ; nier leur libre arbitre, leur examen personnel ; ne pas devenir des citoyens, mais rester des sujets. Et la valeur spéciale de cette humilité, ce détachement sans pareil, ce dédain de la bête humaine n'ont jamais été assez admirés, ni même assez indiqués.

*

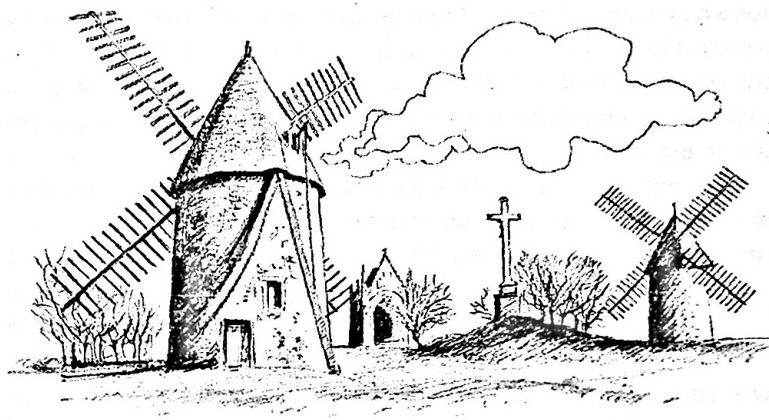
« L'héroïque Vendée », l'épithète est devenue comme poncive ; elle s'est banalisée par un emploi trop fréquent mais si juste, et pourtant elle n'a rien perdu de son ampleur, de sa résonance, car l'épopée admet ces termes, toujours les mêmes, qui accompagnent ses protagonistes et qui, loin de rester indifférents au cœur, renforcent leur action. Les héroïsmes vendéens gardent toujours leur précieux comme des médailles d'une frappe telle et d'une richesse si grande, que le long séjour dans la terre ou le martèlement n'ont pu les altérer et que le moindre jour les rend à nouveaux brillantes et valables. Tout de suite, apparaissent des effigies inaltérables, depuis les traits angéliques d'un La Rochejaquelein, jusqu'aux lignes de bronze d'un Stofflet ; des figures saintes surgissent et dominent cette foule. Et même toutes sont marques du surhumain. Ni des soudards, ni des tortionnaires, ni des demi-soldes : tous des croisés. Des Jacques, oui, car la troupe paysanne l'emporte, mais pour une Jacquerie du divin.

Si la Vendée n'avait point été, il manquerait quelque chose à la France. Regardez attentivement toutes les nations, vous ne trouverez cependant rien de comparable dans sa force profonde et sa candeur. Même en Écosse, même en Irlande, où les sentiments de haine dominent ; ni même dans cette grande Espagne qui, la seule, fit réussir une chouannerie, parce que le sang trop vif emporta les convictions des

Navarrais et des phalangistes. La guerre de Vendée ne fut qu'un acte de foi qui se renouvelait à chaque sacrifice.

Et de penser que cela eut lieu au XVIIIe siècle ! Dans cette époque de l'exquis, de la verve, de la sensualité, si brillante que notre patrie en a conformé un instant le monde à son image, dans un atticisme universel, dans une décadence tellement séduisante que l'Europe entière nous imita. Mais, derrière les lampas, les soies à bouquets, derrière la poudre, voici surgir les peaux-de-bique et les chevelures à l'écuelle, réapparition de la vieille race formidable qui bouscule toutes les cajoleries, et, dans la balance dorée, jette sa faulx emmanchée à l'envers, pour faire le poids réel du siècle.

Le sacrifice de la Vendée ne serait-il que le seul argument pro royal qu'il reste le suprême pour prouver la qualité de l'Ancien Régime. Il demeure le plus puissant plaidoyer philosophique en faveur d'une institution sociale capable d'avoir créé cette surhumanité de tout un peuple. C'est à l'œuvre que sera jugé l'ouvrier ! La splendeur vendéenne demeure toujours instigatrice et telle qu'elle peut être considérée comme la couronne de la monarchie, son diadème sanglant et sublime – SA COURONNE DE POURPRE...



À la Vendée

JE NE CROIS PAS que jamais la France, même la plus indifférente, n'arrive à oublier la Vendée, à la négliger. Je pense que même ses adversaires politiques, s'ils peuvent la haïr, ne pourraient la mépriser. Cela reste un souvenir d'une pureté humaine sans pareille dans notre histoire. Cela fait partie du patrimoine hérité, comme un grand nom, comme une illustration, comme une sainteté familiale. Tout un peuple soulevé par la Foi et le Loyalisme, et un martyre de tant d'années sans qu'on pût jamais espérer son découragement. Peuple des campagnes, surtout, car ce furent les paysans qui se montrèrent les plus fidèles et les plus indomptables. L'âme rurale y déploya une noblesse native dont nous avons le droit, même en des années moins sincères, de pouvoir espérer encore. Compter sur une montée de la flamme intime, de l'enthousiasme qui fait sortir le laboureur de sa timidité ou, de sa réserve. La Vendée est devenue une sorte de tonique de l'âme française. C'est en errant sur ses routes que nous nous retrouvons nous-mêmes, dans la plus haute acception de notre personnalité.

Je garde le souvenir poignant de la rencontre de la chapelle, de la chapelle expiatoire ou votive, sur le mont des Alouettes, aux Herbiers.

Nous avancions lentement, saisis ; elle vous prenait l'esprit et le cœur, nous savions ce que nous allions trouver, mais comme nous étions éloignés d'imaginer l'autorité que la mince nef allait prendre ! Que nous étions loin de penser qu'une œuvre modique et d'une basse époque architecturale allait s'exhausser d'une spiritualité telle et d'une telle force de prière !

Au sommet de la côte, enfin, elle nous apparut dans sa finesse, dans son étroite silhouette, avec ses contreforts à pinacles et à peine plus grande qu'un vaste reliquaire. Elle s'encadrait de deux moulins dont un seul gardait ses ailes, et un haut calvaire ajoutait à sa destination. Quelle noble idée d'ériger ce monument à la guerre pieuse, à la ferveur ensanglantée !... La duchesse d'Angoulême avait parfois de ces réactions qui la grandissaient, qui la couronnaient. N'était-ce pas une chapelle, en effet, que réclamaient ces mânes errants, ces fantômes des royaux tombés et des catholiques fauchés en masse ? Rien ne pouvait être aussi valable, aussi sensible et, quand notre esprit s'y arrêtait, avec quelle émotion arrivions-nous à communier ! De son seuil ouvert, la contrée se révèle en entier et, le soir, l'ombre de la chapelle au soleil couchant doit s'étendre sur tout le pays.

*

Mais elle est vide et non fermée encore. Sans doute la Révolution et le départ de Charles X. Je suis certain que, dans son exil, la triste Marie-Thérèse se souvenait plus tristement encore de son œuvre inachevée. Je n'ai pas voulu entrer dans le détail de l'abandon, n'ayant voulu connaître que sa mélancolie poignante, n'ayant voulu admettre que des circonstances si douloureuses qu'elles s'affirment presque excusables.

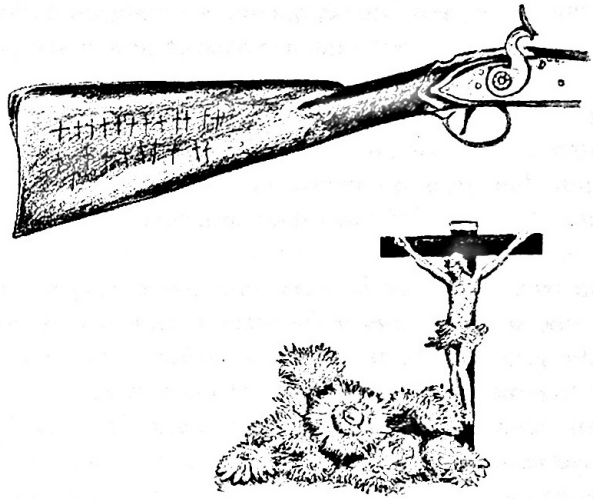
Je ne puis imaginer que des gens la contournent, cette chapelle tragique, sans en sentir le frisson. Je l'avoue, j'ai été affligé de voir le monument délaissé, livré aux oiseaux migrateurs, au vent de l'océan, aux tourments de l'hiver. Toutes ces fenêtres béantes semblaient implorer, avec l'élargissement des orbites que donnent le chagrin et la stupeur. Était-il admissible que nous négligions en apparence la puis-

sance évocatrice de ce mausolée que sa place rend encore plus actif ? Était-il compréhensible qu'il fût en ruines avant d'avoir eu le temps d'être ruiné ?

Je ne pouvais songer que nous n'arrivions pas à terminer l'église émouvante. Il me semblait que bien peu de choses eût suffi pour au moins la clore et, sans lui donner de luxe ni d'apparat, rien de cette richesse catholique où nos pères placèrent leur foi et leur munificence, seulement la fermer pour qu'on puisse y déposer des souvenirs, des reliques, de vieilles armes sanctifiées et des scapulaires tachés de rouge. Je voulais déjà faire campagne. Il me paraissait que de le dire aurait suffi pour entraîner l'appui et la quête.

Finalement, je me repris. La hantise du lieu fut telle que j'ai plus tard compris qu'il fallait le respecter. Oui, nous avons subi un échec inexpiable ; oui, nous avons été trahis, déportés, trucidés, et peut-être que notre espoir ne s'en est jamais tout à fait remis. Eh bien ! n'était-il pas nécessaire que la tragique et infime basilique restât ainsi, dans sa détresse, sœur de la nôtre ? Jamais terminée, béante, sans tabernacle ni bénitier lustral, et le cœur arraché[6]. Il est bon que cela soit proclamé, que cette hautaine déclaration de notre malheur ne soit pas diminuée, adoucie. Au mont des Alouettes, le vent gémit dans toutes les ogives vides et c'est l'âme du pays malcontent qui y pleure avec lui.

[6] Jean de La Varende écrit en 1956. Longtemps laissée inachevée, une souscription fut ouverte en 1962 par le Souvenir vendéen, et cette chapelle commémorative des guerres de Vendée fut finalement inaugurée le 28 avril 1968.



Les Amazones du Roi

LEUR INTERVENTION VINT le plus souvent du malheur et de la catastrophe personnelle. Elles se sont jetées dans la bagarre par un sursaut de colère, de rancune vengeresse, de désespoir. Ce furent celles qui sont restées seules avec des cadavres, dans les châteaux incendiés et dans les chaumières en décombres, elles-mêmes outragées, maudissant leur féminité tentante et affaiblie, leurs bras trop beaux et trop fragiles, et qui voulurent, enfin ! goûter à la vengeance. Alors, elles empoignèrent la carabine cachée au cellier, la faux emmanchée à l'envers, le pistolet fumant encore, et, maudissant, anathémisant mais sans blasphémer, elles rejoignirent les cousins, les frères, les amants ; furent plus implacables encore que ces hommes, parce que stigmatisées jusqu'au tréfonds de leur chair.

En fait, elles sont rares les familles de l'Ouest restées fidèles qui n'aient apporté leur contingent à la guerre des femmes, soit par les missions remplies au péril des jours, soit par le coup de feu.

J'ai dit, « leurs amants » en fait, j'emploie le mot au sens de leur époque pour « amoureux » ou encore « promis », sans y mettre le sens charnel qu'il a pris de nos jours. Car, j'insiste, et si j'ai montré des

femmes qui ont dépassé l'amitié, qui ont été prodigues d'elles-mêmes, la plus grande part de celles que j'évoque et ne nomme point, ont gardé leur réserve. Non qu'elles fussent des parangons de vertu et de pureté, mais je ne crois pas qu'on en puisse citer qui aient été, selon le mot affreux et salement gai, des « fille à soldats ». Chastes, c'est sans doute trop dire, mais du moins aucune qui se parât de licence. C'étaient les Colonnes Infernales que suivaient les « Marie-couche-toi-là ».

Il faut tenir compte de la pureté bretonne et vendéenne ; ne pas négliger que si ces femmes se montraient sévères, elles vivaient au milieu des gens maîtres de leur chair, même dédaigneux d'elle, et qu'avait façonnés une longue austérité chrétienne. Ne pas oublier Cadoudal, ce taureau de vigueur, qui mourut vierge. La femme ne devient que ce qu'on lui demande.

Celles même qui lancèrent le surnom, celles qui furent assez vite appelées « les juments de Charrette » par nos ennemis, ont-elles été si coupables, d'un dévergondage tel ? Un honnête homme en peut douter encore. Leur liberté, leur aisance, leur désinvolture de filles nobles, de filles apparentées à des chefs qu'elles environnaient, leur ont infiniment nui, même dans l'esprit de nos plus ardents prosélytes campagnards. Un peu de leur mauvais renom vint, en effet, de chez nous : le Vendéen timide et froncé ne s'habitua jamais à cette manière d'être au-dessus de la situation, dédaignant les ragots, narguant l'étonnement, le scandale, et poussant l'indépendance jusqu'à la bravade. On en compta au moins douze autour de Charrette lui-même. Mais réfléchissez : il est bien difficile d'imaginer des filles aussi fières se partageant le chef fameux. Et les jalousies, et les révoltes ? Même des catins notoires, des gaupes perdues d'avance l'eussent-elles admis ? Bien sûr que non. Pour la plupart, les spectateurs appelèrent dépravation ce qui n'était que hauteur et franchise de caste.

On a toujours vergogne de les nommer, au moins pour éviter des patronymes encore portés en Vendée ; aussi par esprit de justice, car, depuis une quarantaine d'années, on a trouvé des lettres de certaines, parmi les plus décriées, et qui permettent de douter. D'ailleurs, qui, à l'évocation de ces époques, pourrait se donner le droit de juger ?

Quand on se rappelle les « mariages républicains » de Carrier, où on liait un homme à une femme avant de précipiter le couple à la Loire ; quand on se rappelle l'exécution de Madame de Saillant et de ses deux filles ; l'exécution des quatre demoiselles de la Métairie dont la dernière avait treize ans, comment accuser celles qui tenaient la campagne ?

Comment apprécier leur rôle, même à l'égard des combattants mystiques qu'elles ont dû choquer mais qui parfois durent en prendre une sorte de griserie, en voyant leur chef terrible ainsi entouré, comme entraîné par la passion de ces belles filles ? Au point où en arrivèrent les hommes, le bien et le mal avaient d'étranges collusions ; le dogme et la pratique s'altéraient dans leurs rapports essentiels. Pour beaucoup, il y eut des accords amoureux qu'on légalisa à la fin des troubles. Certains parurent devant le prêtre avec des enfants qu'ils avaient eus à « l'Armée des Mécontents ». Des noms qui sont, malgré tout, devenus de belles images : Madame de Monsorbier, la comtesse de Voyseneau, Madame de Burkeley, les deux sœurs Coëtus... Peut-être celle qui reste la plus énigmatique, celle qu'on nomme partout la marquise du Grégo, et qui porte un nom différent bien connu en Bretagne et, par son mariage, un des plus anciens de Normandie... Même celle-là fut-elle si coupable ? Qu'elle devînt la maîtresse de Hoche, après d'autres amours, ne faut-il pas admettre les racontars, le goût de salir et de diminuer une des premières dames de la province en dehors des duchesses dont d'ailleurs on ne vit la pointe du cotillon entre les grèves et les landes... Toujours la hobereautaille, mais de quelle qualité guerrière ? Et par ses rapports avec Hoche, combien de têtes sauva la marquise du Grégo ?

*

Les premières amazones sont célèbres, celles dont le dévouement et la beauté, l'abandon, communiquèrent à tous ceux qui les connurent une sorte de frémissement qui les fit tout de suite pardonner. Il s'agit de Thérèse de Moëlien et de Joséphine de Kercadio, maîtresses de deux grands chefs royalistes du début.

Thérèse de Moëlien aima Armand de la Rouërie, se donna à lui, et en même temps qu'elle devenait pour l'illustre partisan une sorte d'épouse morganatique, lui apporta un dévouement sans pareil, un dévouement de toutes les heures, qui jamais ne compta sa peine, qui le soutint sans un instant de faiblesse. Le colonel Armand était comme doublé par cette fraîche fille aux yeux bleus, plus jeune de quinze ans, disent les uns, de vingt, disent les autres, qui l'avait distingué tout de suite et fut sa compagne de guerre, « l'ordonnance » mystique à qui tout peut être dit, tout demandé. Toujours près de lui, toujours heureuse du moment qu'il était là, et avec cette confiance, cette prise de détermination, l'immédiate adhésion à ses projets, même les plus téméraires. De ceux-là, les relations intimes ne pouvaient faire de doute, et les plus rigides, les plus purs de la faction royaliste, les admirent sans hésitation ni réticence. Elle doublait le colonel Armand par son indévaluable tendresse, par son espoir, son courage. Je ne sais plus qui a dit du couple que si ce n'était point un mariage inscrit dans les registres de paroisse, il était écrit dans le Ciel. Quand la mort rôde et frappe, l'âme se surpasse.

Thérèse, par son entrain, sa puérilité, peut-être jouée, créera autour de son maître une zone protectrice, une atmosphère de détente nécessaire à l'héroïque impulsif. La femme récompense le guerrier, moins encore par son don, que par cette joie tendre qu'elle sait dispenser ; ainsi, celle qu'on appelait la Nymphe, même Chevetel, le traître qui la perdit, en lui accordant une semi divinité païenne.

Les derniers jours de La Rouërie lui doivent tout. D'octobre 92 à février 93 furent, pour le couple, les mois du calvaire. Chassés de partout, sans rester plus d'une nuit dans l'asile offert, ils s'en allaient chercher des gîtes aux forêts, même aux récifs de la côte. Le 16 janvier, le Destin frappa. La nuit, ils gagnaient La Hunaudaye, et il faut connaître ce château de l'Ogre, quand le cheval d'Armand glissa dans une fondrière pleine d'eau glacée. Il eut bien du mal à s'en sortir. On le transporta à La Guyomarais où on l'hébergea pour le Roi et pour Dieu, avec une double fluxion de poitrine. Il y mourut d'apprendre l'exécution de Louis XVI qu'on lui avait cachée. On l'entendit crier d'horreur : il gisait, atterré, foudroyé net, un journal à la main.

La vie de Thérèse ne fut plus que l'attente de la guillotine. Si elle avait à expier, ah ! qu'elle fut donc punie ! Les papiers de la conjuration, cachés dans de grosses seringues à chevaux, furent découverts, avec des listes. Elle se savait nommément désignée ; elle ne voulut pas fuir et tint, comme Cadoudal, à partager le sort de ceux qu'elle avait entraînés. Elle fut exécutée à Paris, place de la Révolution, le 18 juin. Pour plaire à la foule et l'amuser, le bourreau lui dénuda la gorge.

Sa jeune parente fut tout autre ; une enfant encore, vive, sensuelle, et folle, la ravissante Joséphine (Fine) de Kercadio, laissée seule dans son manoir de la Ville-Louet près de Moncontour, par l'emprisonnement de sa mère. Boishardy, déjà chef de guerre, s'en fut la quérir pour qu'elle ne restât pas exposée, et soudain se sentit saisi d'amour en face de cette bellotte épanouie et gonflée comme une rose de juin. Il était beau, elle lui tomba dans les bras et il ne sut que les refermer.

Ils vécurent ensemble, excitant la réprobation et l'attendrissement. Elle avait quinze ans tout juste... Il l'emmena à Rennes pour la fameuse entrevue de la Prévalaye qui préparait une paix boiteuse. Elle fut de toutes les fêtes et son âme de gosse comblée croyait que le monde de l'amour était sans fin ni limites. Hélas ! la pauvre jolie, cela cesserait bien vite ! Quand vinrent la reprise des hostilités, et les meurtres, Boishardy courut prévenir la mère qui avait presque maudit l'enfant, qu'il l'épouserait pour le 23 juin, le jour de ses seize ans... Il voulut la lui confier, mais la petite amoureuse refusa ; jamais elle n'abandonnerait son beau Charles et elle resta près de lui.

Ils connurent l'alerte incessante ; finissaient par coucher dehors, au hasard des routes, et, comme le dit Théophile Briant dans un bon livre sur les Amazones, et qui n'a pu inventer ce détail admirable, ils tendaient leur hamac entre deux pommiers et dormaient dans l'amour, sous les fleurs et les étoiles. Puis la trahison, puis la fuite de Boishardy pour écarter d'elle les Bleus, puis les deux rafales qui le tuèrent à cinquante toises de sa fillette.

*

Et tant d'autres aussi, de Normandie ou de Bretagne, tant de filles nobles qui osèrent et furent si loin de leur devoir et de leur coutume. Cette douce et jolie Mademoiselle des Magnans, un peu notre parente et qui fut la bonne amie du chouan Le Pelletier. On en contait l'histoire aux veillées du Pays d'Ouche, car elle appartenait à une famille de petits gentilshommes voisins et toutes les grand-mères en parlaient aux bezots. Elle avait commencé par ravitailler son Chouan dans ses caches diverses, et fini par tirer, elle aussi, le coup de feu, à quoi Jean d'Aché, l'ancien lieutenant de Suffren, l'avait dressée. Elle était avec son grand gars quand il fut enfin acculé, auprès de Bernay, sur la route de Caorches. Comme il savait jouer sa tête et qu'on allait lui donner l'assaut ainsi qu'à une bastille, il la renvoya à la tombée du jour. Elle ne voulait pas, mais il était de Ceux à qui l'on doit obéir. Elle s'avança vers la ligne de tirailleurs qui cernaient la maison où le Chouan venait d'exécuter un traître. Mais, un par un, tous, tous les Bleus lui ouvraient les bras, tellement elle était jolie avec ce soleil sur la face et dans les yeux. Et elle déviait, déviait toujours, évitant le baiser. Elle finit par trébucher dans les bras d'un gradé, un brave homme de la Barre-en-Ouche qui lui dit : « Mam'zelle Félicité, on va vous reconduire chez vot' maman… »

Elle vécut très tard, paraît-il, jusqu'en 1871, où elle mourut de saisissement, elle aussi, de voir les Prussiens occuper sa maison près de Gisay. Elle fut la première devant la guillotine d'Évreux quand son amant fut mis à mort.

Une autre encore, cette grand-mère de Barbey d'Aurevilly, née La Blairie qui montait à la houzarde avec une culotte de velours vert côtelé et reste une des figures qui inspirèrent Mademoiselle de Percy, la chouanne du *Chevalier Des Touches.*

Les plus paisibles dames gardaient la fierté de leur participation familiale à l'action royaliste. Mon cousin Fleuriot de Langle doit se souvenir de la petite carabine élégante que notre grand-mère, née La Monneraye, gardait encore *dans son alcôve.* Elle disait que cette arme avait servi à son aïeule pour faire la guerre, et Dieu sait si Bonne-Maman de Langle restait près de terre et loin de tout romanesque. Il est vrai que les La Monneraye étaient fort liés avec Limoëlan, un des

auteurs de la Machine Infernale, et que Paul de Langle garde encore le portrait d'un grand-père signé de lui.

Que de fois, dans ces maisons déjà touchées par l'abandon domanial, par la ruine même, nous a-t-on montré de frêles images sur ivoire, de ces miniatures qui remplaçaient les portraits par trop coûteux, en nous disant : « Elle a chouanné avec Boisguy, avec votre Frotté, avec Lescure ! » Madame de Lescure, qui devint plus tard la marquise de La Rochejaquelein, faisait le coup de feu à cheval. Elle portait un bragoubrasz, ce grand pantalon bouffant des Bretons. Des accoutrements inouïs, mais où reparaissaient toujours la ceinture blanche rituelle et les insignes sacrés, chapelet au cou ou Sacré-Cœur sur la poitrine. La poudre à cheveux avait été complètement abandonnée par les amazones du Roi, et elles chargeaient les cheveux au vent.

*

Mais les filles du peuple furent plus sublimes encore car elles n'avaient pas, pour les soutenir, cette griserie des fêtes, des encouragements, des triomphes mondains qui orchestraient l'héroïsme de nos dames. Celles-là ne furent point adulées. Sans nombre, elles sortaient de partout et leur souvenir hante les derniers descendants bien plus que dans les familles nobles. Dès que la confiance s'est établie, on vous parle des héroïnes, des humbles héroïnes. Elles commençaient par cacher des prêtres, puis venaient aux liaisons, puis s'armaient. Cela explique le nombre surprenant de paysannes qui furent exécutées. D'ailleurs beaucoup plus en Normandie et dans le pays de Fougères qu'en Vendée où la femme a moins d'indépendance et serait plus latine.

La plus célèbre et la mieux connue des amazones royales sorties du peuple fut celle qu'on surnomma « Brave Langevin », Renée Bordereau, une Angevine.

La vocation lui monta au cerveau en voyant son vieux père torturé devant elle quand elle venait de dépasser ses vingt-deux ans. Alors, ce ne fut plus une femme, ce ne fut même plus un être humain : ce fut une bête de combat ! La Vengeance elle-même, qui ne vit que de l'acte

de mort, sans qu'intervienne rien qui puisse la fléchir ! Et, avec ça, une tête solide. Méthodiquement, elle fit ses « classes » sanglantes, car il ne s'agissait pas de faire nombre mais de savoir tuer, mieux et plus vite que les autres. Elle avait déjà l'habitude du cheval, car souvent les filles chevauchent en ramenant les attelées, mais elle s'appliqua, devint un cavalier de voltige qui n'eut rien à envier aux plus vifs. En même temps, l'exercice de la carabine et du sabre, car elle avait décidé de servir chez les *houzards* et non chez les *chasseurs* du Roi.

Qu'on ne s'imagine pas quelque puissante fille, déjà hommasse, une virago expansive que la richesse de sa nature exalte, quelque garçon manqué. Non point ; une chétive, une maigriotte, au visage ingrat et pâle avec un long nez triste, et chez qui l'uniforme ne cachait nulle rondeur révélatrice. Une louve, une louve ardente et sèche qui remplaçait la force musculaire par l'influx nerveux.

Elle devint une des animatrices de son escadron. Elle ne pouvait rester tranquille. Elle défiait, en arrivait au combat singulier où sa vitesse étonnante la faisait vaincre. On « bannit » sa tête, la tête plate de « la Renée » ; elle disait : « Je suis riche de ma mort ! » Au combat de Dol, une des dernières victoires avant le désastre et la retraite sur la Vendée, le « brave Langevin » descendit *vingt* houzards ennemis.

Renée échappa, sans être pourtant comprise dans l'amnistie qui suivit la paix. Du moins officieusement. Elle fut toujours pourchassée, inquiétée, toujours relancée et dut encore se considérer en campagne. Elle était désignée à la mauvaise volonté, à la traîtrise des fonctionnaires et agents républicains. Une accusation lui rendit quelque liberté par son inattendu et l'éclat de rire qui s'ensuivit. On l'accusa d'avoir violé la fille d'un vivandier de Savenay. Elle n'eut qu'à baisser sa maigre culotte…

Cependant, on finit par la repincer, sans aller trop loin car elle était devenue célèbre et passait pour une curiosité du patelin. On la compromit dans une affaire stupide de curé réfractaire, un refus de prêtre constitutionnel, et cela *sous l'Empire.* Elle fut emprisonnée jusqu'à la Restauration. Je voudrais vous donner ainsi la notion active et sentimentale qu'il n'y eut *jamais*, pour les Chouans, de vraie paix. Qu'on ne laissa *jamais* tranquilles ceux qui avaient suivi l'armée royale, qu'on

les visait et qu'on les atteignait trop souvent, bien lâchement, à la muette, avec la complicité du pouvoir.

À cette vaillante fille, j'en ajouterai une autre, sortie de nos forêts, dont je tiens l'histoire d'Hedwige Leroux, une de mes plus sûres correspondantes, dont j'ai recoupé beaucoup de renseignements, détentrice de récits incomparables, et liée à ma famille depuis des siècles. Les Leroux avaient vécu en Angleterre à l'ombre du donjon Malart et, au Perche, près de notre vieux fief de Regmalart (regis Malartium). Hedwige m'a donné la plus belle de mes nouvelles, car elle me la dicta. La *Cavalière*, dans *Heureux les Humbles*, est une histoire vraie, concernant son arrière-grand-tante, Hedwige Langlois.

Les Langlois étaient une famille artisane, très ancienne, des forestiers et des potiers vivant en bordure de l'eau, au Moulin-Renaud, près de Regmalart ; en effet, Hedwige, vêtue en homme, allait livrer leurs brocs et leur vaisselle dans le Perche, où tout le monde la connaissait. Elle était l'aînée et donc la véritable reine de la maison, ayant autorité sur les trois frères ; ils avaient perdu leurs parents et obéissaient à leur sœur. Le dernier-né, le Benjamin, était destiné à la prêtrise et on lui épargnait les gros travaux. Leur poterie était marquée d'une marguerite. Je n'en ai jamais rencontré, mais certains m'ont dit en posséder encore.

Ils chouannèrent tout de suite, par intégrité et loyalisme. Elle fut une infatigable porteuse d'ordres, dans cette région bocagère où le combat se rallumait toujours. Hedwige n'était pas sanguinaire ; sans doute, pour se garer des traîtrises et prise par l'action, avait-elle dû, comme la mère de Nez-de-Cuir, notre grand-mère Tainchebraye, en seconde noces, Madame de Trianon, « vider des chapeaux » et ayant donné la mort, elle n'en avait pas peur pour elle-même. Cependant, cette femme si fière et si courageuse gardait une terreur d'enfant qui la faisait pâlir : la guillotine. Un jour où, prise dans le flot des curieux, elle avait dû assister à une exécution capitale, elle en avait rapporté une indicible horreur ; plus encore, une crainte mystique qui hantait cette âme admirable et obscure. Pouvait-on gagner le Ciel sans sa tête ?

Elle fut vendue, en mai 1794, par une femme Séguin ; attaquée, torturée, sans rien avouer, conduite à Nogent-le-Rotrou, puis à Char-

tres pour y être exécutée. Fusillée, elle s'y attendait ; mais quand elle apprit qu'on allait lui couper le cou, cette femme à l'âme antique, perdit l'esprit ; Elle fit prévenir ses frères pour qu'ils la tuassent sur le chemin, avant... Entre les bois de Mont-Landon et de Saint-Ephrem, sur la route du Mans, le plus jeune, celui qu'elle aimait tant, d'une balle au cœur, délivra la Cavalière. Il ne fut pas prêtre, ayant donné la mort. Il se fit instituteur de village et durant un demi-siècle enseigna les enfants. Le fusil qui avait libéré la Cavalière portait vingt-deux croix sur la crosse.

Quelques mots seulement sur l'humble et jolie fille qui fut jetée aux bêtes pour sauver des Chouans, paysanne que le fameux de la Huppe-Larturière, dit Bellavidès, le héros des Grèves, introduisit dans une auberge du Mont-Saint-Michel, afin de séduire le geôlier. Elle se sacrifia tandis que toute la nuit, le minotaure dévorant sa jeune victime, les prisonniers s'évadèrent.

*

Les dernières amazones furent ces dames de Combray dont Lenotre a donné l'histoire dans Tournebut. C'est plus douloureux qu'épique car il s'y mêle la fin d'une grande époque, la lassitude de la croyance, une sorte de désordre général, crasse venue de tant d'atrocités, sueur ignoble de vice et de sang.

Elles vivaient dans leur château de Tournebut sous Gaillon, qu'elles avaient changé en repaire machiné pour y cacher des Chouans, dont le fameux d'Aché, l'Hercule de nos campagnes. Les expéditions s'en prenaient aux diligences dont on dérobait uniquement les fonds d'État ; jamais les deniers individuels. Personne n'était rançonné ; c'étaient des reprises de guerre. Ces dames logèrent un aigrefin, le chevalier Acquet de Fabrolles, dit le « toutou des Princes ». Il finit par séduire la jeune fille pour la lier à son sort d'aventurier sans argent. Nous avons ici la trace de ces amours dont nous parlâmes ; on garde un testament mystique, en date du 1er janvier 1796, par lequel le chevalier s'engage à épouser la fille « à la face de la Sainte-Église et au plaisir de Dieu ».

Le mariage fut abominable et l'homme resta seul. Mais sa femme tomba aux mains d'un autre malandrin, moins taré toutefois, Le Chevalier, dit de Saint Arnould (elle était riche), qui devint son amant et entraîna la malheureuse subjuguée dans les pires aventures. Cela se termina par le tragique attentat du Quesnay où les Chouans capturèrent une voiture d'État portant 70000 francs (20 millions de 1958). Madame Acquet avait tout agencé.

Elle aussi, avant de mourir, connut une passion effroyable avec les alternatives de confiance et d'angoisse qu'elle dût subir. L'Empereur, enfin, refusa sa grâce et elle fut guillotinée à Rouen, place du Vieux-Marché, en octobre 1809. Elle se para pour la mort. Une longue robe de flanelle blanche, « le reste de ses cheveux noirs lui battant le visage ».

Sa mère fut mise au pilori ; et toutes ces dames de Rouen retrouvèrent leur fierté pour venir, en grande toilette et devant le poteau d'infamie, tenir compagnie à la vieille Chouanne.

La dernière amazone du Roi, celle que tout homme de cœur doit vénérer malgré les racontars, les calomnies, les sarcasmes, fut Marie-Caroline des Deux-Siciles, duchesse de Berry, mère du comte de Chambord. Parmi ces fantoches, épuisés autant par la Révolution que par la Restauration, celle-ci surgit, grêle, vacillante, puérile, sans doute, mais UNIQUE dans l'histoire du monde.

*

Les romanesques ne doivent pas être négligées, et c'est dans le dessein de les reclasser que j'ai entrepris cette décevante présentation, trop courte, trop contrainte. Je veux recommander aux vrais amis de l'Histoire ces amazones royales dont certains romanciers ont tracé des portraits fictifs, mais marqués de leur vénération générale. Si les amateurs veulent aller plus loin dans la connaissance et la familiarité, c'est à ces romanciers-là qu'ils doivent, en fin de compte, revenir. En eux réside une puissance qui doit être respectée, et qui a été injustement combattue. En effet, pour des écrivains valables, l'image n'est pas seulement une création de leurs facultés inventives, elle provient, pour une donnée ancienne, d'une infinité d'observations *historiques*, même

pour le roman ; d'une incroyable nourriture de faits, de détails sensibles, de réminiscences, datant parfois de la jeunesse, même de l'enfance, et qui se seraient laissé oublier sans l'appel du livre. On pourrait dire le plus souvent que ces figures attendaient d'être délivrées, de regrouper leurs éléments épars. On peut croire que si Barbey avait peint Renée Bordereau, le portrait qu'il en eût fait aurait été plus ressemblant que celui qu'elle traça elle-même. Le génie a des puissances inconnues des hommes, qui étendent son pouvoir jusqu'à la vision extranaturelle.

Bien entendu, la méfiance qui nous écarte de l'histoire romancée est honorable et sort d'une prudence qu'on doit respecter. L'intégrité de Clio est toute en son honneur. Cependant il ne faudrait pas dépasser l'intelligent et l'utile. Si certains livres d'histoire appartiennent aux plus hautes facultés de l'intelligence et du savoir-faire, d'autres sont trop souvent le fruit indigeste de gens plus studieux que doués et dont la vanité dépasse de bien loin le talent. Nous sommes dominés par la camarilla des moyens, qui « moyennant », et veulent tout ramener à leur pauvre étiage. Ainsi voit-on s'imposer des érudits sans valeur autre qu'une précision facile et qu'une étisie méticuleuse. Qu'est-ce que cette génération aura subi comme médiocrités ! C'est grave pour la race qui prend l'habitude de la bassesse.

Les romanciers dont je veux parler ne sont en rien des Eugène Sue de l'Histoire. Ils l'ont doublement porté en eux, dans leur *esprit* et dans leur *cœur*. Ils appartiennent à leur héros ; ils s'apparentent à leurs héroïnes, et pour eux, ce sont encore des portraits de famille qu'ils s'efforcent d'arracher au Temps, au Passé qui s'obscurcit.

Un tout petit exemple sur ce sursaut, sur ce jaillissement du détail, dans un récit qui soumet celui qui l'écrivit, qui le fixe, pantelant. Théophile Briant parle « des mollets du cœur » de Mademoiselle de Kercadio, alors que la petite saute au cou de son chevalier, de son fort amant. Quel apport du réel, en effet ! D'un seul trait de plume, peindre l'enfant pleine de sève, la poupine ardente. Cela n'a pu être inventé. Cela reparaît au feu du récit comme une encre sympathique à la chaleur du foyer.

En fait, et pour compléter cette faible esquisse des cavalières du Roi, pour apporter une impression juste de cette frénésie féminine, ce serait aux romanciers qu'il conviendrait de faire appel, surtout pour celui qui veut dépasser la gesticulation et parvenir au sens profond de l'être. Qu'il s'imprègne de Mademoiselle de Percy dans le *Chevalier Des Touches* ; il goûtera l'étrangeté, la persistance de la virilité factice jusque dans la vieillesse, après avoir senti le courage, la fatalité qui les entraînait. La passion d'agir, de galoper, de servir aussi bien par l'action guerrière que par l'action domestique, ces infirmières, qui chauffaient leurs tisanes en fondant des balles.

Derrière Mademoiselle de Percy, cent autres attendent, de l'écriture, qu'elle leur rende la vie.

Qu'il se laisse gagner par Jacqueline Delacroix, cette fille ardente et chaste que Théophile Briant a lancée derrière le beau Tinténiac ; de pure invention, mais qui est faite de tout le réel accumulé, engrangé ; par le déferlement des historiettes confluant vers l'Histoire. Par la création que le désir secret détermine au fond de nous-mêmes et dont s'illumine le cerveau du narrateur. Certains livres sont à base de ferveur, et alors contribuent plus que la réalité même à l'humaine réalité.

Enfin, qu'il se laisse entreprendre par le sublime petit livre que Bernard Roy avait consacré aux amours paysannes du chevalier de Charette, de son idylle avec la « fille aux pieds nus » qui lui apporta, pour ses dernières et farouches heures, la tiédeur de son corps et la douceur de ses bras. Bernard Roy, dont la grâce et la verve, l'attendrissement secret furent un des sourires de Nantes, le plus authentique de son émanation, et vraiment un des poètes de la noble ville, dont cependant les sectaires lui brisèrent le cœur.

Puis-je aussi et humblement rappeler Manon dans *Man d'Arc*, qui suivit son maître à la guerre de la duchesse de Berry. J'avais un point de départ, il est vrai, avec une réalité légendaire ; mais quand je songe au respect que j'apportai aux détails, à tout ce dont je me suis entouré par recherches personnelles, par interrogations sans fin, par retour sur les lieux mêmes qui possèdent des forces de résurgence si violentes pour les esprits accordés avec la terre et ses vibrations, alors j'ose me

flatter, un instant, d'avoir fait œuvre d'historien plus que de romancier.

Que l'amateur d'âmes reste sensible à ces dévouements, à l'arôme de ces destins champêtres voués au sacrifice ; à leur force, à leur pureté, même dans l'abandon. Lorsque, dans la souffrance, dans le martyre, dans l'horreur et la mort, la tendresse de la femme fait litière de tout ce qu'ordonnent l'égoïsme et le refus, comment ne pas croire que, fût-ce même dans le péché, la femme ne reste la servante de Celui qui a posé, au linteau ineffable de sa loi, ces mots qu'on oublie trop souvent :

D'ABORD AIMER.

La Cavalière

1794

À Mademoiselle Hedwige Leroux,
En souvenir de son arrière-grand'tante.

I

HEDWIGE LANGLOIS : une grande fille au teint très blanc que ni le vent, ni la pluie, ni le gel ne pouvaient assombrir ; des yeux bleus, un solide casque de cheveux noirs ; une gravité douce, qui eût été sévère sans le sourire qui amollissait parfois cette physionomie de marbre. Elle était connue ; presque célèbre. On la voyait passer à califourchon sur son cheval maigre, en culotte de bure côtelée, et tenant en main un roussin de bât tout couvert de poteries qu'elle allait vendre. On accourait aux portes des fermes : « Entrez donc ! » Elle saluait, demandait brièvement des nouvelles, non sans circonspection, car la mort va vite, et la cavalière ne passait qu'une fois l'an devant chaque demeure. « Attendez... ! » disait-elle doucement ; et elle-même déballait les

grands couffins qui contenaient la vaisselle. Bientôt, sur les tables rustiques, la faïence blanche, verte et rouge luisait. Si un rayon de soleil franchissait le seuil, les pivoines et les roses, dont s'épanouissait l'émail, étincelaient comme une jonchée de Fête-Dieu.

Elle regardait, en souriant faiblement, les chalands s'empresser autour des plats, des écuelles et des soupières. Parfois, elle suivait de l'œil la pièce qui s'en allait prendre place sur le vaisselier : celle-là, elle se souvenait de l'avoir peinte, et que sa rose trémière l'avait contentée parfaitement, car, près de la feuille vert-acide, elle avait tracé une cétoine brune. « C'est quinze sols au lieu de vingt, disait-elle, parce que c'est la plus belle. » Elle se trouvait déjà payée, de l'avoir chérie.

Elle présentait aussi – et cela formait une énorme ceinture au cheval de bât – les belles cruches de grès pâle qui portent, à leur embouchure, une coulure luisante d'émail, vert comme l'émeraude des sources, comme le jade des lentisques ; l'émail débordait, eût-on dit, ainsi qu'une liqueur glacée. Elle s'en allait ainsi, toujours au pas, dès le printemps, durant tout l'été et un peu de l'automne, de maisons en maisons, de chaumières en métairies : « Voilà la *Cavalière* ! » Ses cruches étaient attachées par bouquets de trois ; entre elles, des coussinets de pailles empêchaient les chocs, mais n'assourdissaient point leur murmure. Elle avançait, précédée par une sorte de tintement musical, qui montait des petits sabots du courtaud jusqu'aux parois vibrantes ; et cela se changeait en notes successives, quand une branche effleurait les cruches et les descendait comme un clavier.

Dans la brume du matin, on la voyait passer, fumeuse et grisâtre, suivi d'un fantôme quadrupède indéfinissable, incompréhensible... Le soir, quand elle arrivait à l'étape, le soleil incendiait les argiles saures, fulminait sur les émaux des cruches ; elle-même, devant, dans sa carapousse claire, avec son surplis de grosse toile, semblait vêtue de faïence bise : « Voici la Cavalière, ma mère ; voici la Cavalière ! »

Elle était chef de famille : on sait qu'en droit normand, la fille aînée reste la maîtresse, et ne sera pas dépossédée par ses frères cadets. La grande Hedwige en gouvernait trois, dont le dernier, un tard-venu, avait coûté la vie à sa mère ; le père avait suivi très vite ; elle restait seule femme au logis. Ils vivaient sur leur terre, au Moulin-Renaud, près de

Regmalard, notre vieux solage de l'Orne, et je m'émeus que, dans les très anciens âges, nos pères se soient connus. Le moulin moulait encore dans ses eaux vives et ses grands patouillages, mais les trois frères, Pierre, François et Simon, s'occupaient surtout de la carrière d'argile, des fours et des faïences. Ils fabriquaient cette belle vaisselle sonore, qui tinte comme une cloche, et dont la chair, sous la blancheur de l'émail, est rose comme un œillet. Ils y travaillaient plutôt l'hiver, ayant laissé décanter les argiles tout l'été, en de grandes fosses soigneusement couvertes de bois, et profondes pour que le gel n'y pénètre. Dès qu'arrivaient les feuilles rousses, ils descendaient aux tours ; c'étaient des disques de chêne, montés en équilibre, horizontalement, sur un axe ; ils les lançaient avec le pied, un pied chaussé de lisière, quand l'autre restait en sabot : et le miracle avait lieu. Du limon aplati et suintant, soudain, par le jeu actif et secret des doigts, des mains, des coudes, montait une forme circulaire et polie, qui se gonflait, s'élargissait, s'étrécissait, se resserrait : une forme luisante, grise ou couleur de chaume. On entretenait un grand feu, sous l'appentis, pour maintenir les terres molles ; la panse d'argile réverbérait les flammes, en miroitant, toute satinée.

La Cavalière se réservait la peinture. Ayant quitté ses habits d'homme, elle retrouvait des gestes très lents, très mesurés, assise devant une petite table qui tournait au moindre appel. Ses pinceaux étaient faits de soies de porc, bien bouillies, qu'elle montait dans le tuyau d'une plume de dinde. Pour les linéaments très fins, les forestiers lui donnaient la dernière rémige des bécasses. Elle figurait les fleurs qu'elle aimait, guidée par un instinct, et n'exprimant que ce qui l'avait charmée.

Sa mère lui avait enseigné un certain décor qui l'étonnait et la rendait plus attentive, un décor ancien : le décor au chinois. Elle y apportait un soin particulier, sans trop savoir ce qu'elle dessinait là : elle accomplissait une sorte de rite. Mais reprise par son goût des végétaux, elle vêtait ses bonhommes aux grandes nattes de robes en digitales, de chapeaux d'ancolies, et leur plaçait des boutons en scabieuses. Leurs longues pipes devenaient des avoines, et leurs sistres, des fleurs de marronniers.

Quand elle les appliquait sur la terre, les couleurs étaient grisâtres et ternes, semblaient des fantômes de fleurs, des reflets aqueux, mais elle savait qu'après le passage dans le four, au sortir de cette tombe de flammes, les fleurs reparaîtraient dans leur éclat et leur splendeur ; et qu'il en était, pour les faïences, comme pour les corps des hommes et la résurrection, la jeunesse éternelle.

Car la grande belle fille était pieuse, de cette charité primordiale, foncière, qui n'a pas à discuter ni à douter ; qui vit dans l'idée divine incessamment, naturellement. Elle avait décidé que Simon, le petit dernier, serait prêtre, et l'enfant semblait bien disposé à la prière. Il chantait des cantiques en faisant tourner son tour – le plus léger ; on lui réservait les pique-fleurs, les vases d'autel, les burettes et les crucifix qu'il modelait avec des bras refermés. La forte Hedwige lui épargnait tous les travaux rudes ; elle l'aimait plus encore que les autres et ne s'en cachait pas. Mais, si elle ne voulait point que l'enfant gerçât ses mains dans les malaxages ou les corvées brutales, c'est qu'elle les voyait, ces doigts encore déliés et minces, tenant l'hostie, l'élevant au-dessus des foules, serrant cette blancheur divine, qu'elle, Hedwige, n'avait jamais trop osé regarder, même dans l'ostensoir : une forme si vulnérable, si fragile… « Ce sera toi, mon Simon, qui, à l'article de la mort, me feras communier en viatique. »

Le petit était rose et blond, avec un visage de fard et de fleur ; les autres étaient bruns et noirs. Quand, cédant à la torpeur de l'atelier chaud, il arrivait à Simon de s'endormir, les frères et la sœur finissaient par venir, sur les pointes, le contempler. Il dormait la bouche légèrement ouverte, distendue, comme charmée… Ils le regardaient alors, avec un sourire de complicité tendre ; puis, à pas de loup, revenaient aux tours : plus de chansons, les formes mystérieuses jaillissaient dans une efflorescence muette, une vitesse sourde…

Ils étaient loin d'être pauvres. Ils appartenaient à une très ancienne famille, toujours propriétaire du sol, où se maintenaient les traditions et les respects, les habiletés et les sciences : depuis combien de siècles maniaient-ils les argiles et réglaient-ils le cours des eaux ? Ils tressaient des paniers pour enfermer les bombes, aussi aisément que ces vanneries infiniment délicates où l'on serre des chapelets et des clés. Ils

pêchaient avec le sens de l'heure, du temps, de l'eau. Ils attaquaient le grand brochet au harpon ; la brème à la fuscine mince ; l'anguille à la foène lourde. Leur coup de fusil ne manquait point. Ils chassaient sur leur bien. C'était leur plus vif plaisir, et, quand elle rentrait des foires, Hedwige leur rapportait de la poudre et du plomb. Dans les battues de bêtes noires, on leur confiait les postes importants. Leur habitude de la vie extérieure, du mouvement, les avait liés au geste, aux vitesses, aux durées. Ils ne tiraient pas simplement avec leur œil sur une ligne de mire : ils visaient avec leur corps et leur esprit confondus dans cette lancée en avant, dans une sorte d'incantation que le chasseur complet projette hors de lui-même, avant de presser la détente. Les grands seigneurs qui voulaient du gibier leur demandaient la pièce désirée, et ils étaient assez respectés dans leur conscience d'hommes probes pour qu'on les envoyât, en forêt gardée, la choisir et l'abattre. Ils avaient des fusils garnis d'argent comme les gentilshommes, et Hedwige elle-même mettait son point d'honneur à entretenir les belles armes.

II

Simon entra au séminaire ; la maison sembla perdre son sommeil. Tous les trois furent très longs à s'habituer. On ne se servit plus du tour de Simon ; il fut remonté dans une chambrette qu'on lui avait arrangée sous le comble du moulin, juste à l'avant du pignon, et dont la lucarne regardait le bief élargi. On gratta, on cira le petit tour, et il ne fut plus qu'une étrange table tournante et basse. Dessus, on posa la dernière faïence qu'il avait « montée » : une bouteille aux Saintes Huiles, qui portait la croix, les clous, la couronne d'épines et le cœur flambant. Quand Hedwige revenait, à l'ordinaire les samedis, elle entrait dans la petite chambre. Elle y faisait ses prières. Elle n'avait pas à ranger, à épousseter, les frères ayant passé par là.

Simon avait quinze ans quand la Révolution éclata. Hedwige ne colportait pas seulement dans les fermes, elle se rendait aux assemblées ; à Senonches, pour la Saint-Cyr ; à la Loupe, pour la Saint-Thibault ; à Regmalard, à la Ferté-Bernard, en Alençon... Elle ne comprit pas d'abord ce que voulaient tous ces gaillards bruyants, qui

soulevaient les marchés avec de grandes criailleries, des drapeaux, des bannières, des processions où jamais un prêtre ne paraissait. Elle les méprisait pour leur tapage et leurs allures débraillées. Chez eux, les paysans, on gardait cette mesure du geste et du sourire, de l'accent, ironique parfois, mais sans plus : les vacarmes n'étaient que pour les ribleurs et les ivrognes.

Elle comprit, un soir où elle s'en allait avec son cheval de main devers le grand château de la Ravennerie. Hedwige s'engageait dans l'avenue paisible et les hêtres ; elle rêvait un peu, au doux soleil, quand, levant la tête pour se réjouir des briques roses dans la pierre blanche, des mille petits carreaux et des combles, elle ne vit plus rien qu'un vaste ciel pâle, nu, avec à droite, deux arcades solides, noires, enfumées... Un homme qui passait lui dit : « Ils sont venus l'incendier, y a cinq jours... » Le beau château, amélioré, soigné, embelli par chaque génération, avec tant d'amour ! Elle qui savait ! Elle, qui, petitement, mais dans le même effort, connaissait l'esprit du possédant, sa conquête et sa lutte, elle fut indignée, et, dans une colère qui tenait à se faire entendre, elle entra dans le bourg pour leur crier qu'elle ne les servirait plus ! Qu'ils seraient les secondes victimes !

En rentrant au Moulin-Renaud, elle y trouva Simon. Le séminariste était licencié ; les patriotes parlaient de venir le brûler aussi ; ils avaient massacré deux vieux prêtres à Tourouvre.

— Il faut résister, dit-elle, sentant gronder en son cœur robuste les vertus et les libertés de toute une race ; nous ne pouvons les laisser maîtres !

Alors, les deux aînés, Pierre et François, eurent l'air embarrassé, et, après s'être consultés du regard, Pierre parla :

— On te demande pardon, Hedwige... On craignait de te donner du tourment... Nous nous sommes engagés à suivre nos Messieurs et les curés des villages... dans la guerre qu'ils feront contre ceux que tu dis... Simon restera près de toi... C'est pas encore pour tout de suite ; on comptait te prévenir pour le 15 août, si tu permets...

— Si tu permets, fit Simon, j'irai avec eux. C'est not'devoir...

Il se reprit :

— Mais si tu permets, bien sûr !

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle réfléchissait. Elle dit :

— Laissez-moi toute seule, un *miot* de temps, je vous rappellerai.

Elle les rappela ; leur déclara qu'ils avaient raison, qu'elle les approuvait. Elle-même tenterait de rendre service : connaissant toute la contrée, connue par tous, elle pourrait passer sans éveiller l'attention.

Il est nécessaire de faire remarquer, à ceux qui veulent exactement comprendre la chouannerie normande, que cet état si particulier de guerre civile n'est pas né spontanément à la fin du XVIIIe siècle. Il y a toujours eu des réfractaires, dans nos pays, et les révoltes y furent toujours faciles et nombreuses. La sévérité royale se réservait spécialement pour cette province qui, disait Richelieu, « se souvenait trop souvent d'avoir eu un duc » !

La Cavalière continua ses voyages ; elle restait semblable à elle-même, affable et digne, silencieuse et faiblement souriante. Elle avait maintenant trente et un ans, et cependant sa beauté tranquille ne s'était pas affaiblie ; elle n'avait pas eu à souffrir de cette vie trop brutale et dure qui tue les fraîcheurs paysannes, même avant la maturité. D'ailleurs, brune, elle résistait mieux. Pas un de ses cheveux ne perdait son noir ; son teint était devenu seulement plus profondément ivoiré, un peu veineux. Rien ne semblait pouvoir affecter ces traits décidés, ni ployer cette forme puissante, qui, du fond de sa selle, s'érigeait toute droite.

Toujours le même bagage, mais celui qui aurait su, qui aurait examiné attentivement, eût pu reconnaître que les vastes cruches n'étaient pas tout à fait le mêmes : elles ne portaient plus, sous l'anse, la petite marguerite en creux qui les avait marquées durant tant d'années, peut-être tant de siècles. Les frères ne pouvaient plus suffire, et d'autres potiers des forêts les approvisionnaient.

Les frères ne revenaient plus guère que pour opérer les cuissons et ne trouvaient plus le temps de modeler à pleins bras les grandes urnes. Ils étaient pris par d'autres besognes…

Simon lui-même subissait l'entraînement de la bataille. Comme si son âme, plus pure encore, était plus violente et plus déclarée, il devenait impitoyable, en restant très tendre hors la guerre. C'était lui qui

venait apporter les messages pour Hedwige, et ils s'embrassaient longuement à l'arrivée et au départ.

Elle s'en allait, ayant toute une correspondance à faire tenir aux divers chefs, à tous ces conducteurs d'hommes qui ne résignaient pas leur ancienne fonction, et luttaient sur la frontière de la province, si malaisément, si héroïquement, car ici l'on n'avait pas les certitudes rencontrées dans la Vendée ou bien dans le Maine. Il fallait se maintenir dans l'indécis ; ménager ses expansions ; ne rien laisser aller.

Elle venait, sortait la lettre de son harnachement dont elle avait truqué les doubles courroies, la remettait et continuait sans rien demander, ni récompense, ni merci. Certains, en présence de cette belle femme dans sa dignité simple, purent ressentir ce qu'elle méritait, une passion contenue – elle n'était point de celles qui amusent : elle eût assuré toute une vie – mais sans doute, prise par son rôle, ne voulait-elle penser qu'à ses frères. Elle détournait la tête et ne voulait rien entendre – même les serments.

Une fois seulement trahit-elle un peu d'elle-même : un homme de son âge, grave comme elle et sans jactance, en la félicitant de sa volonté, de son adresse, lui demande :

— Et tu n'as jamais peur en route, la Cavalière ?

— Non.

— Tu n'as pas peur des mauvaises rencontres, ni de la nuit, maintenant que tu marches tout l'hiver pour nos commissions ?

— Non… j'ai mon *fouâ* (fouet).

— Alors, tu n'as *jamais* peur ?

Elle le regardait de ses beaux yeux de myosotis, un peu élargis dans leur bordure noire… Elle fit non de la tête, machinalement, comme si les deux premières négations commandaient la troisième ; et puis, soudain s'accrochant à cet homme qu'elle estimait, elle se mit à trembler d'un tremblement qui la prit toute : elle pâlit plus encore, et bégayante, elle murmura :

— Si, Monsieur de Montmartin, si ! Ah… j'ai peur… peur de la *guillote.*

III

— C'est vrai… comme ça, Hedwige, que tu as si crainte de la *guillotine*… ?

— Qui vous a dit cela ? cria-t-elle, furieuse.

Ses trois frères étaient autour d'elle, bien soucieux :

— C'est Monsieur de Montmartin, dirent-ils, nous sommes revenus exprès pour t'en causer.

Alors, très ferme au début, elle avoua. Elle suppliait Dieu de la prendre, de lui éviter cette fin-là. Elle l'avait vue, la *guillotine*, à Évreux, oui, par un hasard abominable ; elle y avait été entraînée par des soldats, un jour où, ses papiers de colportage n'étant point en règle, ils l'avaient arrêtée – pour deux heures – mais pendant lesquelles, ne voulant pas manquer l'exécution, ils l'emmenèrent avec eux « pour lui apprendre » !

Malgré son horreur, elle n'avait pu s'empêcher de regarder, de jeter un coup d'œil : elle avait vu les bras raidis en l'air, portant le couteau : les bras rouges de la guillotine et le trou rond, et le grand panier du côté ! Et quand la foule avait fait « ah ! » elle avait encore ouvert les yeux… En disant cela, la forte femme perdait sa vigueur, sa prestance, son autorité, elle se baissait, s'appuyant de plus en plus à la grande table, et tout à coup, jetant son tablier sur sa tête pour qu'on ne vît pas son visage, elle s'était laissée aller par-dessus les ais, de tout son torse ployé, pleurant à gros hoquets, à grands sanglots, chassant ses frères des deux mains. Ils n'osaient se regarder les uns les autres ; ils ne l'avaient jamais vue pleurer.

Ils attendirent dans l'atelier des tours que les sanglots eussent cessé. Quand ils prirent sur eux de revenir dans la salle, elle s'était relevée et, de nouveau assise, tentait de se remettre à peindre les écuelles. Mais sa main tremblait trop. Elle dit :

— Et puis, je ne peux croire que je pourrais entrer au ciel sans ma tête…

— Cependant, fit le petit Simon, ainsi le Roi est mort, et son confesseur lui a ouvert les portes du Paradis ; la Reine est morte ainsi, et c'est une sainte…

— Je ne puis croire ! reprit-elle ave violence encore ; j'ai vu tomber ce qui restait dans le panier ; ce n'était plus un corps d'homme, une forme d'homme ; on aurait dit une bête d'eau… Laissez-moi.

Ils ne partaient pas.

— Laissez-moi donc ! dit-elle, à nouveau.

Pierre expliqua enfin :

— Hedwige… tu resteras dorénavant à la maison, tu ne porteras plus de message…

— Je commande encore, répondit-elle plus doucement ; je ne vous empêche pas de faire ce que vous faites ; Dieu veillera.

*

Elle fut vendue par une femme Séguin, en mai 1794.

Elle s'en allait paisiblement avec son mulet de charge au long d'une plante vive, les yeux fixés sur le vaste horizon de la campagne, quand, au tournant, elle se trouva face à face avec cinq réguliers qui riaient et la menaçaient de leurs armes. Elle voulut fuir : d'autres, silencieusement, étaient sortis du buisson et lui coupaient la retraite. Ils se ruèrent sur elle, lui sautant aux jambes, la ceinturant. Elle avait levé les bras et fouaillait à toute volée, de son fouet de meunier aux triples pompons de couleur. Elle cognait, vaillante et n'épargnant plus rien. Ils finirent par la jeter à bas. Elle avait été bien trahie ! Ils allèrent tout de suite à la cachette, la crinière du cheval, où, en des tuyaux de plume, elle cachait la correspondance. Ils fouillèrent, brisèrent tout, ne découvrant encore que des paquets de poudre qu'ils saisirent en criant. Elle était par terre, les mains liées, la figure sanglante… Devant elle un énorme tas de débris : des tessons de céramiques, brillants et blancs, coupants comme verre. Alors, ils la mirent à genoux dessus, la giflant à tour de bras, en lui hurlant : « Avoue ! » Les lettres chiffrées ne donnaient rien, il en eût fallu connaître les destinataires et l'expéditeur : « Avoue ! » et ils cognaient dessus, tandis qu'elle vacillait sur sa terrible taupinée claire où saignaient ses rotules… Elle fermait les yeux et tâchait de ne pas tomber.

Alors ils la poussèrent à coups de pieds jusqu'à Nogent-le-Rotrou, en lui criant aux oreilles qu'on allait la fusiller, après l'avoir astiquée comme il fallait..., qu'elle n'avait encore rien vu.

*

Ils l'emprisonnèrent au greffe et la soumirent à la question. On défit les silex des pistolets, des chiens de pistolets ; entre les deux platines, on saisit ses pouces et ses index, et on vissa sur eux le tire-fond, à bloc. Elle se tordait avec une telle puissance que les bourreaux en prenaient presque peur, mais elle ne parla pas. Seulement, quand, au bout d'une demi-heure, on eut enlevé la géhenne, regardant ses moignons sanglants, elle murmura : « Je ne pourrai plus peindre... » Elle était à moitié évanouie de douleur quand on la poussa devant un hâtif conseil de guerre... Elle vit mal les hommes sombres, avec des chapeaux à plumes, des brandebourgs et des galons, qui vociféraient... Elle n'entendit pas la condamnation... Un homme seulement lui cria : « ... à mort, entends-tu, à mort ! »... Elle voulait bien.

Vers le soir, à chaque bruit, elle tentait de se lever pour aller au mur, courageusement... Mais quelqu'un lui annonça qu'on l'emmènerait à Chartres parce qu'à Nogent il n'y avait pas de guillotine. À Chartres... demain.

À cet instant, cette femme changea. Elle qu'on avait vu tout braver, tout mépriser dans une semi indifférence douloureuse, elle devint subitement insistante et humble. Une fille de geôlier lui témoignait quelque pitié : la Cavalière n'avait pas voulu la reconnaître, et voici qu'elle priait, qu'elle dit : « Cherchez dans mes guêtres, j'ai de l'argent »... elle ne pouvait, avec ses doigts broyés... Elle perdait toute prudence ; elle demanda, suppliante : « Allez dire à mes frères que je pars demain pour Chartres, pour être *guillotinée*, par la route du Mans... pour être guillotinée... route du Mans... m'attendre ; que je les revoie une minute... route du Mans. Pour être *guillotinée*... ! »

Ils y vinrent à eux trois. Ils attendirent tout le jour, la nuit suivante, à bonne distance les uns des autres, dans les bois de Mont-Landon et

de Saint-Eliph ; et ce fut Simon, l'enfant qu'elle avait le plus aimé, qui le premier la vit, et qui la tua : net.

L'escorte qui l'emmenait avec d'autres prisonniers jeta, sans autre souci, son beau corps sur la berme pleine d'herbe. Il y roula, gardant sa décence, même mort. C'était le tout petit matin ; ses yeux grands ouverts regardaient, bleus, le ciel bleuâtre, dans une sorte de sérénité triomphale.

Le convoi partait et le bruit des charrettes diminuait, et des vociférations ordurières. Bon débarras que la Chouanne ! Ils n'avaient pas compris ; ils ne tentèrent même pas de chercher d'où venait le coup. Simon, le fusil au poing, parut. Il s'agenouilla devant Hedwige et lui joignit les mains après l'avoir baisée. Il attendait Pierre pour lui fermer les yeux, car il était l'aîné. Tous trois, bientôt, prièrent autour d'elle. Puis ils l'emportèrent dans le bois. Ils l'enterrèrent au pied d'un chêne.

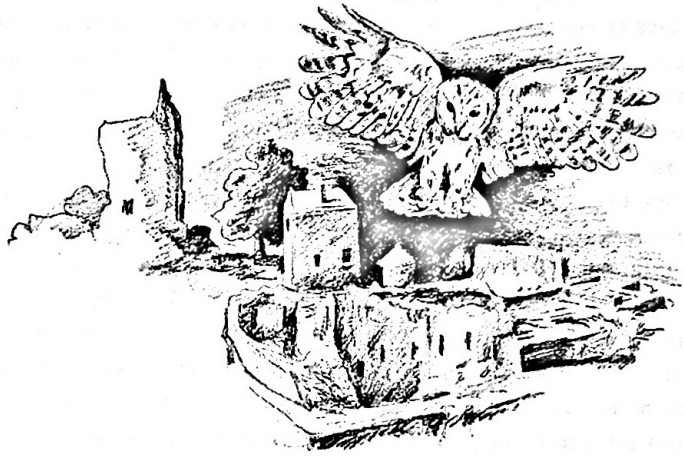
*

Comme Monsieur Henri était mort à Nouaillé, ils rejoignirent Charette. Quand celui-ci eut été fusillé à Nantes, ils revinrent au Moulin-Renaud.

Mais ils n'avaient plus de goût pour l'argile... Les deux aînés repartirent à la guerre, avec le Bonaparte. Simon, lui, ne pouvant plus être prêtre, se fit instituteur, et il enseigna près de cinquante années. Il mourut à quatre-vingts ans, en 1870.

Le fusil qui avait libéré – et vengé – la Cavalière portait vingt-deux croix sur sa crosse, dont quatre doubles pour les officiers, faites au couteau.

Il était placé au-dessus de l'âtre,
sur le manteau de cheminée,
près du Christ et des immortelles.



Au cri de la chouette

CE ROMAN[7] NE SERAIT-IL PAS un livre d'histoire ? Je me le demande encore en le relisant, quand au début, j'avais cru seulement être en face d'une étude rurale, faite sur pièces. J'y vois encore un énorme faisceau de renseignements, de recherches interrogatrices mais on ne peut échapper à ce qui dépasse tout travail d'érudit : à l'élan de cette synthèse, au fait sentimental. Que faire de l'Histoire, près du Roman, du vrai, de celui qui demande toute l'animation de l'auteur et qui devient une sorte de transfusion sanguine ? Les figurines du vrai roman sont des hommes de chair vive…

Le livre d'Alfred Chaudeurge est remarquable et neuf. L'accent qui en sort est contenu, comme guttural dans sa tension âpre et sourde. Il met en scène la formation de la Chouannerie dans les parages de Domfront et de Flers, en ne détaillant que l'histoire d'un seul village ; un village comme tous les autres, ni plus monarchiste, ni plus religieux. L'hérédité satisfait chez les paysans le sens de la paternité seigneuriale ; le dévouement envers le noble est naturel, né d'un contact

[7] *Au cri de la chouette : la chouannerie dans le bocage normand*, par Alfred Chaudeurge, Paris, Debresse, 1959.

presque familial. Les métayages avaient ceci de bon qu'ils mettaient fermiers et propriétaires en dépendance de la terre et de la récolte ; on se serrait la ceinture ensemble, ou l'on se débridait. La religion, à y bien regarder, comptait comme la seule parure de l'esprit, restait un grain de spiritualité déposé dans ces âmes inflexibles, dans ces corps entraînés par le labeur, ces cervelles calculatrices. On chasse leurs prêtres, on chasse leurs seigneurs, on pourchasse la propriété, ils deviennent rebelles sans presque sans s'en douter.

Le plus rare, le plus prenant aussi, c'est l'exiguïté de l'objectif.

Le village devient le cadre étroit où l'action se concentre ou se développe. Tout se passe parmi quelques familles pour bientôt monter en feu d'ajoncs et incendier le pays tout entier. Personne n'a tenté de voir ainsi, de si près, loin de tout agrandissement, de toute généralisation. Le ton est calme, adapté à cette précaution paysanne qui craint toujours de se dépasser et de donner trop de lui-même et l'effet s'en augmente. On ajoute sa colère personnelle et son horreur à cette pseudo-indifférence, qui n'est en effet qu'une sorte de litote distendue sur toute l'œuvre. Dire peu pour faire penser beaucoup, moins pour suggérer plus. Lisons-nous quelque chose de cet ordre, dans ces récits où tout de suite les passions opposées s'affrontent avec fracas, avec éclat ?

Cette terre qu'il ranime, ah ! que je la connais donc bien et qu'elle tient à mon âme vaincue ; c'est ce sublime pays de Domfront dominé, surveillé par le mont Margantin, le Walpurgis de Normandie, éclairé par les belles eaux de Flers et de son parc, et chantant de toutes ses sources : comme dit notre auteur, ses sources « pénombreuses ». Je sais ses chemins immaculés au printemps et rouis à l'automne, ses gens accueillants, fidèles et sauvages. J'ai encore comme ami un commerçant d'Orbec, dont le père et les quatre oncles étaient des chouans contrebandiers d'alcool, toujours à cheval et qu'on n'osa jamais arrêter car la brigade y eut passé tout entière. J'ai connu et mesuré, jadis, ces ifs de la Lande-Patri, datant de Guillaume le Bâtard, dont les troncs creux cachaient six hommes et le branchage une dizaine. La résistance paysanne y fut épique, sans merci, et pourtant encore pieuse, alourdie de soucis religieux. Derrière les hommes trucidés montait la figure du

Dieu de paix, mais aussi le sentiment que les Bleus, en massacrant ces prêtres, ici nommément cités, paroisse par paroisse, redoublaient Son calvaire.

La rébellion s'enflamma lentement. Ce ne sont pas les Chouans qui porteront le premier coup. La férocité des sectionnaires prend le devant. On voit les patriotes rentrer dans leurs cantonnements avec, à la place de cocarde, une oreille de Chouan. La dénonciation, qu'une seule signature suffisait pour rendre valable ; le coup de feu ironique, le supplice, toujours plus présent, toujours plus brutal s'abat, se rue, avec ce que l'auteur appelle si hautainement : « *La légèreté fantasque de la Mort !* »

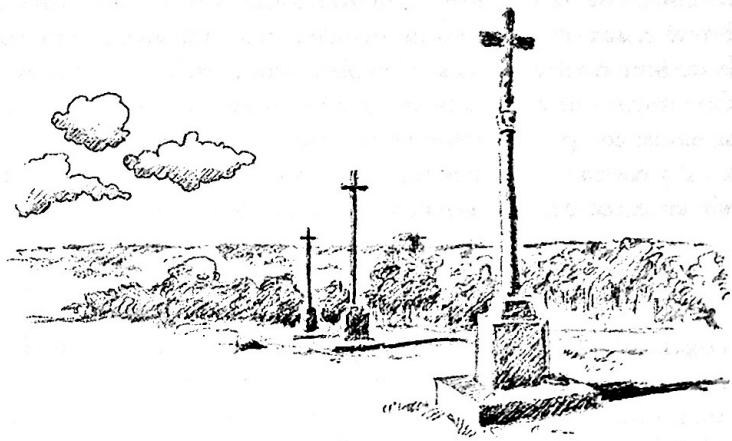
Tout cela finit par susciter le cri humain de la chouette, de « *cet oiseau qui ne bouge, ne fait traîner son hululement et grincer son cri qu'au sombre de la nuit... Réfléchi, feutré, criard* ».

Les portraits sont hallucinants. Tous dominés par celui d'une très noble paysanne dont, à chaque apparition, la beauté se modifie par un sens aigu de la présence. La personnalité de Frotté elle non plus ne s'oubliera pas. Il m'intéresse de voir que l'auteur s'est plus servi de la légende encore orale que des documents. Nous sommes seuls lui et moi à parler de cette nyctalopie de Frotté que, dans mon enfance, les gens du bocage rappelaient avec une sorte d'horreur sacrée. Frotté qui entraînait tout le pays de Domfront avec cent mille dévots et six mille troupiers ! S'il n'y eût l'Angleterre et sa ladrerie calculée, Frotté aurait gagné, mais malgré la flotte, malgré Portsmouth à un jour de mer, on ne lui apporta jamais une pièce d'artillerie, même un pierrier.

Enfin, les mots, exactement choisis, précisément dosés ; ceux qui sont spéciaux, expliqués par le contexte, mais la plupart appartenant au patois encore accentué, remarquables surtout par leurs abréviations et leurs ellipses.

Pareille étude ajoute considérablement notre connaissance toujours imparfaite dans les détails et dans la minutie ?

C'est une manière de Livre d'or de la région.
Le Bocage, le Passais devraient l'avoir sur toutes leurs tables,
à leur gloire !



Les Chouans de Normandie

ILS FURENT LES RATÉS de la Gloire. Ils ont beaucoup donné et en de telles circonstances que leur mérite et leur acharnement dépassèrent même les exploits vendéens. En effet, ils ne connurent jamais une organisation complète, ils n'eurent jamais l'appui que la généralité de la révolte procurait aux Vendéens ; ils ne furent jamais soutenus par l'unanimité de la campagne, comme au-delà de la Loire, où seules les villes, et pas toutes, restaient républicaines. Ils durent se débrouiller par les moyens du bord, et rester clandestins, sauf les trois guerres où ils purent, enfin, apparaître. En dehors des années 1795-1796, 1799-1800 et 1815, les Chouans de Normandie agirent sans liaison réelle, mais cependant sans jamais abandonner. Pas d'armée royale en dehors de si courtes périodes, mais toujours une activité monarchique.

Ce fut même la persistance de ces activités sporadiques qui contribua à leur fâcheuse réputation. Les Chouans de Normandie sont confondus avec les brigands, et même par certains érudits honorables, quoique engagés. On sait la « Guerre des Géants » et les éloges des adversaires, mais ici, le dévouement dépensé et les terribles circonstances auraient dû valoir, aux réfractaires, un renom digne d'eux. Seul

Monsieur de la Sicotière, dans son formidable ouvrage consacré à Frotté et aux insurrections normandes, en a parlé avec l'abondance et le respect qu'il faut. Les Mémoires retrouvés sont tronqués, sont fantaisistes. On a vraiment très peu de choses, mais encore assez pour se rendre compte de l'héroïsme dépensé.

Il y eut en Normandie une courte période révolutionnaire qui suivit les excès de la Convention. Les hors-la-loi, les faux-saulniers si abondants sur les limites de l'Ouest (le sel coûtait quatre fois plus qu'en Bretagne) se livrèrent à des déprédations brutales. On cite quelques châteaux brûlés et des chartriers incendiés. Mais très vite, l'esprit de conservatisme prit le dessus. Ce fut une réaction violente, aidée par trois faits dominants :

1/ la vente des biens nationaux ;

2/ la conscription ;

3/ la constitution civile du clergé.

La province regimba, refusa l'enrôlement. Les désertions furent incomptables et mirent la population dans un état d'effervescence inapaisée. La vente des biens d'émigrés, qui avait été bien accueillie et utilisée, parut une sorte de rapt et d'injustice, mère de toutes les autres, d'autant que les acquéreurs devenaient, ne serait-ce que pour défendre leurs achats, farouchement rouges et républicains, à un moment où la conscription et les sévices contre les prêtres indignaient tout le monde.

Il faut dire que les pouvoirs publics poussèrent à l'extrême l'arbitraire et l'indignité. Que les conventions ne furent jamais tenues, que la parole républicaine ne pouvait s'invoquer, et c'est ainsi qu'on connut une résistance dont aucun pays n'a donné l'équivalent.

Toutes les nuits, des actions de police et de représailles... Oui, quand Frotté arrive en 1794, il trouve une quantité de gens en armes, de réfractaires déjà initiés à la guerre secrète et résolus à tout.

Certains chefs ont marqué dans la province et laissé un souvenir qui dure encore. Il y eut deux centres principaux : la Basse-Normandie, aux limites ouest de la province (avec le Passais et la Manche, le Bocage) et la Moyenne-Normandie (le Pays d'Auge et le Pays d'Ouche), qualification encore peu admise, mais qui ne peut être mise en doute quand elle est réclamée par plusieurs proclamations que

nous possédons. La Moyenne-Normandie partait de la Seine, pour se terminer à la Dives.

Durant les premières années révolutionnaires, l'exécutant le plus remarquable fut François de Philippe dit de Phisemont, et qui vivait aux environs d'Orbec, entre cette ville et Lisieux. Son activité nocturne paraît avoir été incessante. Notre cher et grand chanoine Simon en a savamment parlé et nous a révélé cent points de vue nouveaux sur l'inlassable rébellion.

Avec ses affidés, Phisemont opérait la nuit et s'en allait inquiéter les acheteurs de biens nationaux, les prêtres jureurs, et tous ceux qui s'étaient montrés sectaires. Des expéditions, dont la plupart se terminaient par des amendes ou des rafles d'armes, mais dont certaines furent sanglantes et terriblement cruelles. Parmi les Chouans, des figures tellement caractéristiques qu'on a le sentiment que rien là-dessus n'a été écrit, tellement il y aurait à dire. Phisemont lui-même est une sorte de Protée qui fuit entre les mains. Il recrute des agents presque aussi habiles et d'autres aussi acharnés, comme Friquet de La Morandie. La matière humaine est ici d'une aussi forte richesse qu'on voudrait s'en faire une spécialité. Que dire, par exemple, de ce vieil abbé Vesque, réfractaire, qui accompagne la troupe avec une boîte « à cheveux », des ciseaux aiguisés, et pratique lui-même la coupe infamante ? La moitié des cheveux. Qui, dans le drame de la Haitrée, où périt le curé jureur, ne semble pas avoir dit un mot pour le sauver.

Phisemont meurt, mystérieusement poignardé aux environs de Bourgtheroulde, sur la route de Rouen au Mans, en 1797. Encore un autre cas, celui du vicomte François-Robert d'Aché.

Les chefs, qui formèrent une sorte d'armée régulière, furent des émigrés venus d'Angleterre, et des officiers de métier. Alors pendant quelques mois, le côté individuel de la résistance perdit de sa sauvagerie, de sa personnalité, mais pour reprendre dès la pacification, parce que rien ne fut plus faux que cette paix qui devait rassurer les Chouans. Ils furent aussi traqués qu'avant, et tout le monde comprit que ce n'était qu'un armistice de faible durée.

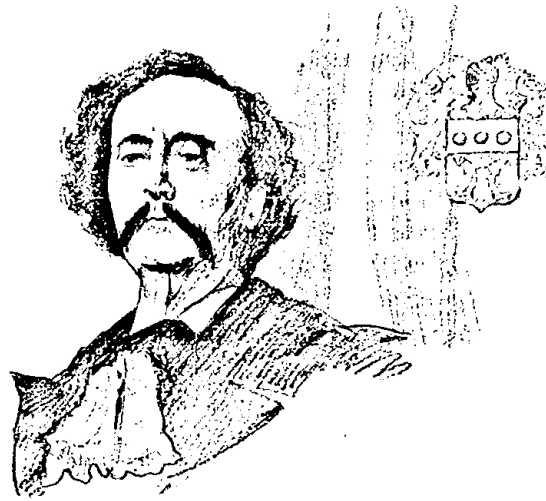
L'assassinat de Frotté en 1800 n'amena qu'une paix factice et les expéditions punitives s'aggravèrent encore. Nous voudrions parler de

ce fameux Lepelletier qui fut guillotiné à Évreux et dont la tête conservée est encore au musée de la ville, hideusement et scandaleusement. Nous croyons par tradition familiale qu'il était des nôtres, un Malart de Boisgout, et les indices en sont assez troublants, mais on ne peut arriver à préciser. On sait qu'étant entré chez le percepteur de Bernay et lui demandant l'argent national, celui-ci jura que les espèces qu'il possédait étaient la dot de sa femme et le Chouan n'y toucha pas. Le parjure en rit bien. Pas nous !

On connaît aussi les livres où Lenotre se sert tant des autres pour faire du sien, les Chouans de Tournebut et leurs attaques de diligences ; on sait le pilori, à Rouen, de Madame de Combray, où toutes les dames de la ville se mirent en grande toilette pour tenir compagnie à la vieille chouanne liée au poteau d'infamie.

Mais ces interventions nocturnes ont été mélangées à d'autres, sordides et montées par de simples bandits, et toujours l'action royaliste normande en fut marquée et, finalement, presque déshonorée. Cependant, dans sa durée, dans sa netteté, – cette discrimination entre les biens publics et les biens de particuliers, si fidèlement observée chez nous, – dans son audace, sa continuité méritait un autre sort et attend toujours sa justice.

Je voudrais avoir dix ans de moins
pour pouvoir la lui apporter...



Le Chevalier Des Touches

I

IL EST INCONTESTABLE QUE LE GOÛT DU PUBLIC se modifie en faveur de Barbey d'Aurevilly et qu'une majorité de lecteurs s'intéresse maintenant à son œuvre. Le vieux maître eut contre lui la bassesse d'une époque, sa lâcheté morale, son ricanement d'ilote et, pour tout dire, la mode : c'est beaucoup pour un seul homme.

Et pourtant le Normand valait la peine. Intègre, scrupuleux aussi bien pour ses ressources que pour son art, préférant, malgré sa pauvreté, ressaisir un article plutôt que de le fausser, ne pliant jamais, ni devant l'argent, ni devant le succès, ni même devant le charme, il put affirmer sans être contredit : « J'ai connu de bien mauvaises heures, mais je n'ai jamais sali mes gants blancs. » Il est mort à quatre-vingts ans sans avoir jamais été vaincu, toujours aussi entier qu'à vingt, aussi noblement grognon, aussi magnifique dans sa fierté presque indigente.

Ridicule ? Ah, oui ! car, dès qu'on a prêté ce côté-là au populaire, on pourrait faire des miracles sans apaiser la raillerie. Il était sans autre

puissance que sa plume ; alors tous les bouffons, sur lui, s'en donnèrent à cœur joie, le brocardèrent à l'envi. On sembla ne pas même lui permettre de se battre. Son costume l'acheva, sa « toilette ». Il n'avait pas admis le négligé et voulait conserver la tenue du seigneur et du chef ; il se refusait à déroger. On ne lui eût pas fait porter le bleu de travail cher à Mao Tsé-Toung : il eût gardé la robe du lettré et le bouton de cristal du mandarin. Oui, il se corsetait, oui, il se fardait, mais c'était pour rester et plus droit et plus svelte, plus jeune. Avant tout, ne pas faire pitié. Si mince et si sanglé qu'on rapporte de lui ce mot typique, comme on le félicitait sur sa taille de guêpe : « Hélas ! oui ; si je communiais, j'éclaterais ! »

*

Il naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le jour des Morts de l'an 1808. Barbey d'Aurevilly appartenait à une ancienne famille de la Manche récemment anoblie mais légitimement, et il n'a rien usurpé. En fait, le clan des Barbey (d'Aurevilly et d'ailleurs) était extrêmement estimé des meilleurs gentilshommes du coin et donnait le ton dans son terroir. Ils avaient chouanné et joué leurs têtes pour appuyer leurs convictions. Ce monarchisme de l'écrivain, et qui lui fit tant de tort, dépendait de sa nature profonde ; s'il lui trouvait des arguments de raison et de doctrine, le plus fort tenait à la voix du sang qui peut parler très haut.

Qu'il soit né le jour des Morts ne semble-t-il une préfiguration de son destin littéraire, lui qui allait faire revivre dans ses récits tant de ceux dont on prononçait encore les noms au prône des Trépassés et qu'on considérait chez eux comme des martyrs ? Quelle origine, pour les Parisiens affranchis du XIXe siècle, quelle tare !

Peut-on dire cependant que Barbey n'est vraiment lui-même qu'en s'occupant de ses figurants intimes ? Écrivain d'actualité, non : écrivain historique, répondrait-on avec une justesse plus déliée. Les romans de Barbey, ses contes même, furent écrits sur la pente de l'Histoire. Il a le sentiment d'être à la fois un témoin et un confident ; il donne à son récit une importance qui dépasse le romanesque et la fiction. Il se sent

être une de ces voix, un de ces souffles qui authentifient le passé ou lui redonnent la vie.

*

Comment, de ce hobereau tout cru, fit-on un homme de lettres ? Et un tel homme de lettres ? Tempérament d'abord, puis camaraderie, amitié, ferveur. Le bouillonnement aurévillyen agitait si fort une âme turbulente que sans la parole, sans cette soupape de sûreté, il n'aurait pu se maintenir. Il s'exprima avec une véhémence, une ingéniosité dont nous gardons le souvenir direct par personne interposée. Moi-même, j'ai connu un témoin terriblement partial dont la hargne ne pouvait cependant ne point reconnaître la verve, l'éclat verbal de son beau-père de la main gauche... Barbey passa, naturellement, des succès de salon, de cheminée, à l'écriture et au livre. Se trouvant tant d'idées en face d'un auditoire, il crut qu'il n'en manquerait pas devant les lecteurs.

D'ailleurs, à l'université de Caen, il fréquenta un monde enthousiaste et très axé sur l'écriture. Son ami le plus intime fut d'abord ce génial Maurice de Guérin que la mort faucha avant la moisson, mais dont les prémices restent incomparables. Puis vint un érudit affreux et sensible, un stropiat hideux mais qui plaçait le livre au-dessus de tout ; qui n'avait qu'un culte, celui des lettres et même des typographies, Trébutien entièrement dévoué à cet ami si différent de lui-même. Le premier roman de Barbey est loin de la précocité, à vingt-huit ans, cette *Germaine* qu'il ne pourra publier qu'un demi-siècle plus tard.

Pour accéder à la réalité intime de notre auteur, se remémorer ses célèbres *Diaboliques*, des nouvelles mais correspondant aux tendances citées plus haut. Des récits oraux, sortis de la causerie, nés d'une sensibilité passionnée et presque déformante. Enfin certainement, quoique bien plus tardives, approuvées par Guérin, d'ailleurs aussi par Trébutien, qui écoutaient.

Cependant, alors que nous trouvons chez Maurice de Guérin une sorte de classicisme renouvelé, pourquoi son Pylade garde-t-il une telle originalité hors d'école, et cette sorte d'excès qui le fit aimer ou détes-

ter ? Attribuons-le avec certitude au côté maladif de Barbey qui naquit dans un pays ravagé par les fièvres malignes, les fièvres paludéennes. Toute sa vie, il en subira les accès plus ou moins réguliers, avec des déficiences répétées, des chutes de potentiel aussi profondes que ses exaltations dépassaient la norme. Qui n'isolerait pas ce microbe chez Barbey ne le comprendrait pas.

Même aujourd'hui, le pays de Saint-Sauveur est dangereux à l'automne. Alors, la moitié des habitants, dès six heures, grelottaient de fièvre. La quinine et les dessèchements ont amélioré le pays. C'était ce qu'on appelait l'endémie et la grande tare de la France rurale. Dans mon enfance, j'ai encore vu des familles entières que rien ne réchauffait et qui claquaient des dents devant des feux de broche.

Ainsi, la « fébrilité » de Barbey, mot qui vient de soi à l'esprit quand on ausculte son œuvre, qu'on lui tâte le pouls. De plus, il est certain que l'abus des triomphes de salon développa jusqu'à l'excessif ce besoin d'agir à tout prix sur l'auditeur. Rappelons que, par amateurisme, Barbey fonce... On sait que Dickens, dès qu'il entreprit ses lectures publiques, transforma certains de ses textes pour leur faire rendre plus et frapper mieux. Jamais pour Barbey l'expression ni l'image n'auront assez de relief ; il ira même jusqu'à faire une faute pour renchérir. En voici un exemple typique. Parlant de son oncle, une sorte de « Rob Roy du Cotentin », il raconte que le bonhomme aimait à ce qu'on bût à sa table et que, pour mettre en train, il vous donnait, dit Barbey, « de grands coups de couteau dans les cuisses ! » *Dans ?...* tout le monde réagit et lit « sur ». Le lecteur rectifie mais l'effet est obtenu : on voit la large lame du couteau à découper s'appliquer à grandes claques sur le pantalon du neveu.

Si l'on évoque cette tendance dans son départ comme dans son emploi, on peut prendre un vif intérêt à ce maniérisme si particulier, et se réjouir même de ce qui sort de la vraisemblance. Barbey en rajoutait avec allégresse. Dans *Germaine*, première version, il parle d'un rossignol qu'on entendait à une demi lieue ; dans la seconde, on entend l'oiseau à une lieue.

Il n'était pas dupe de soi-même et laissait comprendre finement que ses amplifications tenaient aussi bien à sa nature profonde qu'à sa

manière superficielle. Paul Bourget qui le vit beaucoup dans ses dernières années raconta à René Brécy, qui m'en fit part, une bien jolie anecdote. Durant la dernière maladie du vieux maître, Bourget familier de l'Italie ne put renoncer à son voyage annuel. Quand il revint, il trouva Barbey singulièrement délabré. La fameuse chevelure d'ébène persistante, la noire crinière de l'ancien dandy avait blanchi, faute de teinture... Et Barbey, avec un demi-sourire, murmura en désignant sa tête chenue : « Hein, ai-je souffert ! »

*

Eh bien saisissez qu'il traita son style comme lui-même ; du factice souvent, mais ce factice créait une sorte de beauté, sans doute artificielle, mais indéniable. Ainsi sa phrase qu'il étire, qu'il manœuvre et truffe excessivement, mais à laquelle, par ses images, son rythme, sa couleur, il confère une puissance, une scintillation qui n'appartiennent qu'à lui.

*

De plus, chez Barbey, il existait un don incontestable, un attrait pour les lettres qui reste le plus étrange à voir naître dans une maison où l'on ne parlait que chevaux et gibier. Il a tout lu, tout retenu. Son sens critique est tel que ses plus sûrs ennemis ne peuvent le déprécier. En quelques années d'université ce grossier catéchumène acquiert une telle finesse d'esprit qu'il demeure le seul de son temps à nous avoir donné sur ses contemporains le jugement de la postérité. Oui, les pires détracteurs, en présence de son immense œuvre critique (si peu connue) se sentent terriblement gênés. Ne devraient-ils pas alors admettre que le reste fût valable ? N'y aurait-il qu'à son égard personnel que Barbey eût été aveugle ? De là à se demander, si après de telles preuves de jugement, il ne faudrait pas lui faire confiance ? Que cette langue fastueuse et coruscante, que cette inspiration outrancière leur fût désagréable, bien, mais qui aurait tort ?

Il n'est rien de pire, en art, que d'aborder l'artiste avec un dédain préconçu. Rien ne pourra vous sortir de votre préjugé. L'art demande confiance. Champfleury, ce demi-raté, assez malhonnête homme, l'amant hâtif de la veuve Balzac, s'est complu à ridiculiser Barbey en réunissant des expressions véhémentes qu'il isole. C'est, en effet, assez scandaleux. Mais l'extraction fut faite de sang-froid, de sang glacé. Dans le cours du livre, ces phrases eussent pris un ton bien différent, dans la passion, la véhémence générale, montante et grondante. Ne pas oublier qu'inventeur du régionalisme, Barbey, dans une création absolument nouvelle, a pu souffrir des troubles du créateur.

II

Le Chevalier Des Touches est certainement son roman le plus réussi. Commencé en 1852, il ne paraîtra qu'en 1864. Barbey est enfin parvenu à la possession de son génie nouveau. Il pense plus au lecteur qu'à soi, ce qui est quand même souhaitable. Il se voit, de plus, entraîner dans un courant de simplicité heureuse. En dehors des romans du dandysme, les premiers, que nous ne défendons pas, c'est dans *Le Chevalier Des Touches* qu'il place le meilleur de sa mémoire, de son expérience sociale et rurale. Il y garde une heureuse naïveté, une fraîcheur qui sourd de tout le livre. Il y respecte plus la Légende que l'Histoire. Qu'il l'ait situé à Valognes nous donne déjà son climat. La ravissante petite ville, désuète même en 1830, retrouve sa grâce effacée et ses gentillesses. Ce monde de vaillants, de héros et d'amazones est devenu un monde de figurines, de bibelots d'étagère. Tous des portraits, d'ailleurs, car Barbey est trop natif romancier, quoique souvent malhabile, pour ne pas partir du réel. Toutefois, dans *Le Chevalier Des Touches*, ce sont des souvenirs respectés, respectables, sans analyse ni prétentions. Ici, Barbey se contente de refléter sans rien demander à la témérité ni à la truculence.

Il s'agit d'un récit, proféré par une vieille demoiselle épique qui raconte à ses hôtes un fait divers de la Chouannerie normande : la délivrance à main armée du chevalier Des Touches à laquelle, toute fille qu'elle fût, elle participa. On sait avec quelle difficulté le grand

conteur trouvait le « placement » de son récit, comme un chanteur incertain de la tessiture de sa voix, et que souvent les préambules embarrassent. Ici, tout va de soi, pas de coupures entre l'exposition et l'action. L'intérêt ne fléchit point, qui, tout d'abord, s'est arrêté sur les demoiselles de Touffedelys recevant leurs amis de toujours. Dans leur appartement encombré de souvenirs ces « deux vieilles chattes blanches » vivaient à peine mais y offraient un asile, une oasis de paix à leurs hôtes si différents : l'abbé de Percy, sa sœur, la narratrice, et Hylas de Fierdrap avaient en effet plutôt remué leurs grègues et s'agitent encore dans ce salon de pastel, même si les deux vieilles demoiselles ne les entendent qu'à peine.

Le quatrième hôte introduit un mystère immédiat. Mademoiselle de Spens, de très grande famille et murée dans sa solitude, son âge, sa surdité, sa pauvreté. Belle encore, elle est devenue une pensionnaire de couvent au rabais. Dans son infirmité, il y a une trouvaille de génie. Toute l'histoire racontée par Mademoiselle de Percy se déroule devant elle, qui en est étroitement et tragiquement solidaire et dont elle ne perçoit pas un traître mot. Elle voit ses amis s'émouvoir, s'enflammer, sans même tenter de savoir ; elle garde cette hébétude souriante de la disgraciée. La présentation en prend un accent inouï. Ainsi l'admirable fille close, que Barbey dépeint dans une sorte de désir posthume (« le solitaire plaisir de Dieu ») forme résonance et, tranquillement, compte les points de son tricot quand foisonnent autour de son inertie les faits dont elle faillit mourir d'amour et de désespoir. Cela eût suffi au succès du livre.

*

Au point où en est parvenu l'auteur, il est maître d'un crayon implacable. On entend, l'on voit tous ses personnages. Ils demeurent, ils nous appartiennent. Cinq vivants exceptionnellement saisis, remis sur pied. On ne sait s'ils sont décrits de l'intérieur ou de l'extérieur : c'est criant ! Ces figures atteignent à une telle intensité qu'on ne peut les comparer qu'aux portraits de Saint-Simon. Je ne crois pas que Barbey fut très fervent du grand petit duc, par éloignement du XVIIe siècle,

mais il est animé des mêmes ressorts. Il eut cette âme des hors-la-loi, de réprouvé pur, de grand honnête homme mis au pilori du rire, de perpétuel menacé et qui doit faire flèche de tout bois. La même hauteur profonde. Dans l'entourage de la « présidente » Sabatier, une tendre fille de joie, on surnomma Barbey « le Connétable », et derrière l'aimable picoterie, se dessine le prestige d'une grandeur véritable.

Barbey subit une sorte de transe en face de ceux qu'il introduit dans ses livres. Les mots frappent comme des balles. Il en arrive à une sorte de caricature. Le trait est surchargé. Les trois acteurs vivants, l'inquiétant abbé, sa sœur, d'une telle laideur vaillante, le baron de Fierdrap, pêcheur matineux avec son engelure au pif, sont ici en chair et en os, émanent, sentent presque et forment autour de cette Aimée, fleur du récit, un trio de repoussoirs qui la poétisent encore. Cette admirable fille dont on ne sait rien parce qu'on n'en reçut jamais de confidence. Cette sourde, de beauté classique, gracieuse comme Hébé, abondante comme Cérès, sage comme Minerve, a connu tout de suite une autre infirmité, celle de tout enfermer en soi, muette sur son malheur.

Au seul nom du chevalier Des Touches, jadis, elle se trouvait presque mal, envahie d'une rougeur pantelante qui effrayait. Or elle est insoupçonnable.

*

Le voici donc, le sixième personnage (car l'enfant qui écoute n'apparaît pas), et le plus vivant peut-être, bien qu'il ne soit qu'évoqué : c'est LUI, le chevalier Des Touches. Le formidable abbé de Percy l'a rencontré le soir même, courant la nuit pluvieuse, comme fou dans sa détresse, et, malgré sa force, l'abbé en demeure saisi, presque tremblant.

Des Touches, un admirable garçon, aussi beau qu'Aimée fut belle, qui a tout joué pour le Roi ; plus important à la cause qu'une section de partisans. À son évocation tous ont pris feu, et il va devenir le centre du récit. Comment il fut, quelle était sa force, sa ruse, sa cruauté aussi. Comment il a été pris par trahison, et comment devant ce désastre, la

Chouannerie normande s'émut et décida de le délivrer coûte que coûte. Alla le chercher d'abord à Avranches, où elle le manqua, puis à Coutances, d'où elle le ramena enfin. Ce fut pour remplacer un des blessés de la première algarade que Mademoiselle de Percy saisit la carabine. Monsieur Jacques, le fiancé redoutable de la belle Aimée, périt dans la seconde bagarre.

C'est poignant. On participe de cette vie à la fois gaie, fervente et terrible, où l'on s'offre à la mort, peut-être à la torture, d'un front clair. On les voit, ces Chouans restés gentilshommes et gens de cour, allègres et amoureux sans cesser d'être héroïques. Je vous recommande, après la conversation avec la geôlière d'Avranches, l'attaque des blatiers sur la place de l'Hôtel-de-Ville. C'est un des morceaux les plus vifs et les plus réussis du XIXe siècle ; ah oui ! Quel morceau de bravoure...

Tout cela est à fond de départ réel. Plus modifié d'ailleurs par *l'esprit de légende*, en effet, que par une volonté romancière. Tous ces détails, tous ces apports de couleur sont le produit de la mémoire et de l'imagination populaire, une sécrétion naturelle de l'âme émue, de l'âme hobereaute aussi, enlevée par l'enthousiasme comme par un coup de fouet cinglant. Oui, Des Touches fut ainsi, révéla cette intrépidité, connut ce malheur et cet abandon des rois. Mourut tristement dans une maison de fous, au Bon Sauveur de Caen, sans même avoir reçu une marque d'estime de ceux pour lesquels il s'était, lui comme tant d'autres, sacrifié.

À coup sûr le royalisme dépendait de Dieu seul, n'était qu'une forme détournée du culte, car s'il n'avait tenu qu'aux princes, il n'eût jamais pu vivre encore. Pour nos princes, nous, les derniers tenants de la latrie royale, nous restons des fantoches et des maniaques qu'il est de bon ton de renier. Les monarchistes sont les derniers parias ; on tombe dessus de gauche et de droite mais ils demeurent : « Ils se plaignaient entre eux des Bourbons comme on se plaindrait d'une maîtresse, car, se plaindre de sa maîtresse est peut-être une manière de plus de l'adorer. » (Barbey)

Quel que soit le plaisir qu'on peut trouver à l'exactitude, il ne faut point attendre du roman la minutie de l'Histoire. On l'oublie trop. Le roman s'anime d'une vue générale. Historiquement, ce livre est d'une

grande valeur, certes, par la recherche de la vérité mais surtout pour la détermination difficile d'un *esprit chouan*, de quelque chose dont nous sommes très peu à conserver la tradition. Il ne s'agit plus de politique, de rien qui toucherait au droit et à l'avoir, mais d'une des grandes parures de l'esprit français, de ses plus nobles effervescences, de ses plus typiques entrechats sous la faulx de la mort, de son rire, supérieur à l'angoisse, à la souffrance, à l'agonie. De ce qui restera à jamais et pour le monde ébloui, *l'esprit gentilhomme*, déjà déterminé sous Louis XIV, grandissant sous le Bien-Aimé et les guerres en dentelles, enfin parvenu au suprême de l'insolence et de l'effronterie avec les guerres civiles. La témérité sans frein dans l'inquiétude sans limites. Climat où la douceur de vivre se périmait pour être remplacée par la grandeur d'exister dangereusement, de s'élancer au service d'une cause d'où ruisselait, tout au long des siècles, la splendeur incomparable de la France royale.

*

La fin est elle-même poignante. L'enfant qui écoutait a grandi et veut retrouver quelque chose du récit, rejoindre ce chevalier Des Touches maintenant tombé dans la démence complète et qui s'ignore lui-même. Le contraste saisit l'âme. Derrière celui qui restait en nous comme la « Guêpe », la guêpe rapide, svelte et piquante, se dresse un rustre lourd, voûté, engoncé dans des molletons de matelot, chauve et alourdi d'une grosse barbe, dure et blanche. Ainsi !...

Le vieillard hébété ne sait trop ce qu'on lui veut ; il entend sans écouter, l'œil fixé sur une plate-bande de fleurs rouges, des sauges, sans doute, la fleur normande et facile. Il hoche la tête.

Mais soudain, au nom magique d'Aimée de Spens, il abandonne un peu de sa stupeur ; il laisse fluer les mots de son inconscient, comme si la pourpre des fleurs lui rappelait invinciblement la rougeur d'Aimée.

Pour faire croire aux Bleus qu'elle était seule, alors qu'elle cachait dans sa chambre Des Touches qu'elle sauva, comme ignorant que les

Républicains l'épiaient au carreau, elle se déshabilla, entièrement, pour se mettre au lit.

Cette prodigieuse fin, par ces deux éléments liés, par l'apparition du personnage humain, cassé, anéanti, à la place de l'être de légende, magique et vibrant, et par cette révélation suprême, dernier hommage d'une âme détruite à la plus belle fleur au monde, à une fleur de chair pudique, relance magnifiquement le livre. Elle emporte le cœur et par un effet presque unique dans notre littérature, redonne toute sa présence au récit, le fait surgir encore, arder, dans une dernière flamme de pourpre.

*

En derniers mots, il serait injuste de ne savoir autour de Barbey que la gouaille heureuse des plumitifs et des paltoquets de lettres, des écrivains publics. Quelques grands ont été, pour notre maître, dignes d'eux-mêmes. Nisard, à son nom, soulevant du doigt sa paupière lasse, s'écria : « Attention ! Celui-là c'est un grand écrivain ! »

Léo Larguier notait : « La justice littéraire qui jette souvent ses lauriers sur un cercueil mais ne s'est jamais trompée est venue enfin lui assigner sa place, et cette place est au premier rang. »

Enfin, plus fort que tout cela parce que prenant une place officielle, transcrivons ici la noble appréciation des nouveaux Larousse, à qui nous devons rendre cette justice que les dirigeants n'épargnent rien pour arriver à épurer leurs jugements et qui, hélas ! si quelque chose des morts pouvait entendre encore, réchaufferait le connétable dans sa tombe lointaine :

« Il a incontestablement de la verve, de l'éclat, de l'invention même...
Son talent est quelque chose *de brutal et d'exquis,*
de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. »

Le Double Signe de la mort et de la fidélité

LE SOLEIL ÉTAIT TRÈS HAUT quand on s'arrêta au bas d'une colline touffue. Manfred et le marquis prirent chacun une gerbe et Gaston vit qu'il en restait une petite, sans doute à lui destinée, qu'il empoigna.

Manfred porte un arrosoir plein. Les chevaux gagnent une ferme dont les toits luisent. Les trois voyageurs s'enfoncent à la file indienne dans le taillis par un sentier à peine perceptible que les bruyères encombrent ; on monte. Autour d'eux bourdonne la chantante rumeur des bois ; leurs pas ne font point de bruits à cause de la terre douce, mais le marquis tape sur les touffes avec sa canne : « ... un temps à vipères » marmonne-t-il. Gaston transpire désagréablement.

On arrive enfin au sommet, une sorte de corniche sous de grands pins de Riga rouges et torturés. L'on y voit une croix de pierre noire, devant un énorme paysage avec ses forêts et ses vallées qui bleuissent sous la chaleur. La croix reçoit des ombres mobiles et semble tachetée ainsi qu'une peau de salamandre, de *sourd.*

— Ôte ton bonnet, Gaston ! commande Monsieur de La Bare.

Lui-même s'est découvert avec Manfred, et debout, juste en face de la croix, il s'enveloppe du signe, avec cette largeur qu'il y met, un peu

ostentatoire, provocante. Au pied de la croix il y a une sorte d'auge en cailloux cimentés :

De profondis clamavit anima mea.

Le marquis dit le verset et Manfred répond :

A custodia matutina usque ad noctem.

Gaston voudrait bien prendre part, mais il n'a jamais pu se rappeler le latin. Il ne se joint qu'à l'*amen*.

Monsieur de La Bare, s'étant recueilli quelques secondes, commence alors à déballer ses fleurs. Après qu'on eut mis l'eau de l'arrosoir dans la cuve, on y place les gerbes, les deux grandes de chaque côté et la petite au milieu, droit sur la hampe de la croix. Puis l'on revient trois pas en arrière. Monsieur de La Bare prend la main de Gaston et commence d'une voix ferme :

— C'est ici que ton grand-père, mon père à moi, a été fusillé par les Bleus, il y a exactement cinquante-huit ans. Mais ce fut le soir. Il n'avait pas émigré et, certes ! se battit pour le Roi. C'était un Chouan ; un *Chouan*, tu entends, petit ! Et ne laisse jamais devant toi quelqu'un mépriser ce mot là ! Nos ennemis l'ont sali en y mettant d'eux-mêmes. Bats-toi si on l'insulte !

« Ce ne fut pas en combattant que mon père a péri : il revenait de conduire un prêtre en Perche, un prêtre réfractaire, un abbé qui n'avait pas voulu trahir notre foi, ni servir les républicains. Il le reconduisait dans une cache de la forêt, une loge, et celui-ci lui avait remis une boîte d'hosties que mon père devait rapporter chez une personne sûre, en revenant. On était à la veille de l'Assomption, et beaucoup voulaient communier. Quand on manquait de prêtres, on confiait l'hostie à un petit enfant comme toi, et il communiait les jeunes et les vieux, étant le plus pur…

« Mais, au retour, mon père fut pris en chasse par une patrouille de dragons, de la brigade Sauret. Il était à peine sorti de la cache au prêtre – un trou, un puits, avec un couvercle d'herbes… – je t'expliquerai… Il en reste deux dans le camp Mauduit.

« Il fallait les égarer ; il piqua droit en forêt, et arriva ici après trois-quarts d'heure de course ; son cheval avait déjà sept lieues dans les jambes… sans cela, tu penses bien que des chevaux de chez nous nous eussent mis sur le flan ceux de ces voyous-là ! tant vaut le cavalier, tant vaut la monture ! Mais, s'il avait jeté les pains-chants, on n'eût rien trouvé sur lui, ni contre lui ; seulement il ne pouvait profaner le corps de Dieu, le laisser traîner aux bêtes sauvages, et, pour cela, il pressa son cheval à mourir : pour gagner un quart d'heure et cacher le ciboire de poche. Il l'eut ici, et faisant un trou avec son couteau, il enfouit la boîte d'argent au pied d'un hêtre qui était là ; là ; qu'on a coupé il y a six ans. Il était déjà remonté à cheval, quand il fut rejoint ; il se laissa prendre ; il dit qu'il avait eu peur… *Eu peur !* – mon pauvre père dit cela parce qu'il restait ma mère, ton oncle qui est mort, et moi qui allais naître ! Il dit qu'il est ci-devant, noble, quoi ! et que la rencontre n'est point tentable… des réguliers ! Ils étaient furieux de leur chasse, mais, après l'avoir fouillé, ils allaient repartir, quand, un chien – tu entends ! – gratta, et mit à jour la boîte. Alors mon père leur cria, leur cracha sa haine, son dégoût et, de lui-même, s'en fut se placer au pied du hêtre. Ils le déshabillèrent pour prendre ses beaux habits avant de le tuer ; le lièrent avec ses propres étrières, et le fusillèrent là. Seulement… – Écoute, Gaston, ils y ajoutèrent un crime affreux[8] : ils voulurent, devant lui, profaner ces hosties pour lesquelles mourait mon père ; ils en piétinèrent, crachèrent dessus, et en face de ce corps, nu comme saint Sébastien, ils eurent une idée de sauvages… le pain à-chanter, mouillé, colle, comme sur les lettres ; alors, souillées de leur bave, ils collèrent les hosties sur mon père, et tirèrent dedans, à la cible, en commençant par les places les moins dangereuses.

« Tiens-toi droit, Gaston !

« Ils laissèrent le corps attaché à l'arbre, où les loups le dévorèrent. Ma mère ne sut qu'un mois après, prévenue par un des cavaliers, moins pire que les autres, qui, repassant par là, avait revu les débris. Mon oncle vint et mes cousins ; ils ne trouvèrent plus rien, qu'un éperon, aujourd'hui dans ma chambre, sous la croix de Jérusalem.

[8] Tel fut l'assassinat de notre grand-oncle, Norbert Malart du Hartel, au-dessus de Tourouvre, en Perche.

Mais nos parents poursuivirent les assassins et, tous, les couchèrent morts, en six mois. Je suis né vengé !

.....

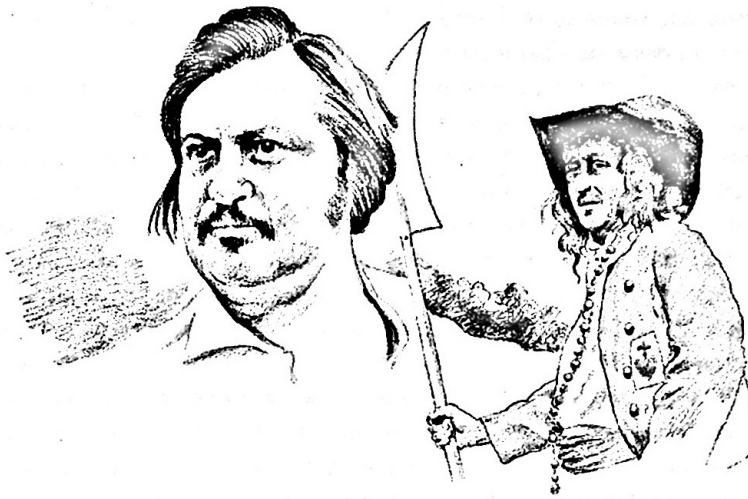
« Gaston… les enfants qui oublient la mort d'un père ne sont point dignes de lever le front ! C'est par leur constance, leur fidélité, et la fermeté de leurs vengeances que s'accomplit la justice de Dieu ; que les justiciers de sa justice agissent pour lui. Redresse-toi, mon enfant. Toute une partie de ta vie est finie ; ton enfance est close… s'agit plus d'aimer, maintenant, ni de rêver… Je ne suis moi, je le sais, qu'un modeste gentilhomme campagnard sans grand esprit, mais fidèle. J'attends le Roi légitime comme mon père l'attendait.

« Cela m'est facile, je suis près des martyrs ; mais pour vous, la chose ne sera point pareille. Te voilà un homme, sorti des pages, hors des femmes : il faut être digne de nous ! Tu vas donc jurer que, quoi qu'il arrive, quoi que tu puisses penser, tu n'auras pas d'autre chef, en ton âme et corps, que le Roi légitime. Manfred a juré, il y a cinq ans, sur les morceaux du hêtre. À toi ! Lève ta main droite et dis : "Je jure ici." »

L'enfant tendit son petit bras qui tremblait :

— Je jure ici.

Quand ils se retournèrent, une dernière fois,
la croix noire étendait sur tout le Perche
le double signe de la Mort et de la Fidélité.



Les Chouans

JAMAIS L'ON N'APPORTERA trop d'attention à ce livre-là[9] pour l'œuvre de Balzac et pour l'adolescence, le développement du roman français. Il n'en avait pas encore signé de son nom familial. La dédicace à Théodore Dablin, son ami, le quincaillier, porte : « Au premier ami, le premier livre. » Auparavant, l'étrange prophète de lui-même avait écrit bien des histoires sous le nom d'Horace de Saint-Aubin et de Lord R'Hoone, mais des feuilletons plutôt que des romans, ce nom auquel il allait donner un prestige nouveau, une insolite puissance.

Les tribulations du jeune Honoré sont connues, elles pimentent son succès final ; l'on sait l'échec de l'imprimerie et les dettes qui lui succèdent. On est sensible à tant d'acharnement et d'audace. Il avait vingt-huit ans ; il était le petit-fils d'un rude paysan d'Albi et fils d'un homme singulier qui venait de franchir une difficile étape sociale et en prenait de l'autorité. De Balssa, on avait déjà fait Balzac et, en 1836, avec le succès ouvert par la réussite du *Dernier Chouan*, comme le

[9] *Les Chouans ou la Bretagne en 1799* d'Honoré de Balzac, Paris, Gallimard et Librairie Générale Française, 1961.

roman s'appelait alors, Honoré allait s'adjoindre la particule, comme on le fait des acquisitions récentes.

Avant d'être gros, il était gras, un peu luisant et d'une chair dure ; mal mis, négligé, désordre, mais avantagé par des traits inoubliables. Sous un front en coupole, en dôme, des yeux de feu, des prunelles de charbon, d'anthracite, et des lèvres rieuses, gourmandes, bavardes. Afin de se renseigner sur la chouannerie il partit pour Fougères en fin d'août 1827 (plutôt qu'en 1828 : pourquoi refuser la date qu'il donne lui-même ?) Il y trouva le précoce automne breton car ses pages sont remplies de l'émanation septembrale des gelées hâtives avec leurs brumailles.

Il venait saisir au vol l'idée d'une histoire amoureuse et tragique où il actionnerait autre chose que des marionnettes : des vivants ou des spectres mais dont on voyait encore les vestiges. Il descendit chez le général de Pommereul, un ami de son père, et au moins pour trois semaines. En arrivant, il se fit peut-être un peu moquer. Mais au départ, ces hôtes parlaient de son génie. Les Fougerais furent les premiers à miser sur la grosse tête.

*

Il voulait écrire son roman sur un fond d'histoire, sur une trame géographique, en demandant à l'Histoire et à la Géographie l'attrait d'une époque et d'un paysage, avec l'accélération que les circonstances sociales, les mœurs déterminées d'un terroir, le sol lui-même peuvent apporter aux sentiments. La différence profonde, la différence géniale, qui le séparait des écrivains dits historiques, d'un Alfred de Vigny, par exemple, et de Cinq-Mars, c'était qu'Honoré n'exigeait pas de l'Histoire l'implacabilité d'une construction toute faite et qu'il lui réclamait plutôt les passions qu'elles avaient suscitées, cinglées. Il allait y chercher une couleur plus qu'un dessin ; ou, si l'on veut, des sensations plus encore que des sentiments. Il écrirait avec toute sa chair inquiète et assoiffée, gloutonne, goulue.

Il ne s'y mit pas à demi. Le cabriolet du général l'emmena partout, le promena dans tous les coins encore praticables et de justesse. La ville

est prospectée, annotée ; ses environs, fouillés et farfouillés, déjà vus sous l'angle du récit. Les personnages sont poursuivis et ce pourchas anime singulièrement ces mornes lieux si souvent rébarbatifs. Ses protagonistes lui sont présentés presque individuellement, les uns et les autres, par les récits des partisans qui, à cette époque, touchaient seulement à la vieillesse. Comparses ou héros, d'autant plus bavards qu'en fin de compte l'insurrection avait triomphé et que les victorieux sont prolixes. Même les neutres avaient leurs histoires, et j'en juge par les contes de toutes sortes que déversèrent sur moi mes grands-parents soixante ans plus tard. Quelle effervescence animique !

Il dut donc écouter, ce jeune homme chez qui la parole emportait tout. Il fut suralimenté d'anecdotes, de coups de main, de représailles, de justices sommaires et de massacres. Et, remarquez bien, il était conduit par Pommereul, qui, rallié aux Bourbons comme il se devait, avait servi sous l'Empire, si ce n'est sous la Première République. Il y a certainement beaucoup de Pommereul dans les héros républicains, les soldats réguliers et surtout dans cette belle figure martiale du commandant Hulot qui finit maréchal de France. Par Pommereul Honoré dut approcher plus de Bleus que de Blancs, quand les royalistes lui furent contés par la « société » de Fougères où Balzac se créa des fidèles enthousiastes. Pommereul tenait pour la « culotte peau » ; les gentilshommes fougerais pour la « peau de bique ». Lescure avait eu une habitation à Fougères…

Alors, de ces contacts, sortit une étrange histoire dont l'impartialité est vraiment étonnante ; impartialité si sévère qu'il reste presque impossible de savoir pour qui Balzac faisait alors des vœux. Si l'on ne connaissait pas ses préférences monarchiques on pourrait s'y tromper. Je crois, et j'ose l'avouer, qu'en 1827, le gaillard eut un faible pour les soldats du peuple, pour ces hommes entichés d'une nouveauté qu'ils défendirent abnégativement. J'indignais notre cher René Benjamin, qui d'ailleurs n'attachait pas aux *Chouans* la primauté qu'ils exigent. Je disais que ces soldats, ces bas officiers, ces « rudes lapins » devaient être pour Balzac des êtres déjà familiers ; que, devant ses contacts avec les gentilshommes, qu'ils fussent de cour ou de hallier, l'écrivain était moins à son aise et que son choix devait hésiter encore. Rien ne peut

être plus juste que les propos des républicains, plus spontané, quand les discours des seigneurs sont imperceptiblement entachés de contrainte, d'affectation. J'ajoutais que les nobles de ses livres sont plutôt silhouettés que « rendus », comme on dit en peinture, restent quelque peu conventionnels, *faits de chic*, quand, au contraire, ce qu'on peut dire du bourgeois, de l'homme de la rue, c'est qu'ils y sont « crachés ! »

*

Le roman ne reçut son titre générique qu'au moment où Balzac résolut de discipliner son œuvre entière. L'écrivain y démontra sa perspicacité, son sens du réel en donnant toute son ampleur au vocable, au « Chouan ». Terme encore indécis, péjoratif, malgré de telles prouesses et des dévouements si formels, et qui allait devenir le synonyme de bandit. Il s'oppose à Vendéen comme l'ombre à la lumière. Honoré a immédiatement senti ses Chouans, aussi bien dans leur hideur que dans leur noblesse. Il les montre, n'ayant reçu que la foi, comme élément civilisateur, et une foi d'ailleurs superstitieuse et presque idolâtrique. La dureté, la précarité de leur vie entraînait leur cruauté. Signalons qu'à l'époque, avec le joug de la Congrégation et l'autorité de la monarchie, il fallait une singulière audace pour le marquer aussi fortement.

*

Des deux thèmes du roman, le premier serait l'historique : la difficulté, l'impossibilité pour un gentilhomme de haut lieu de conduire des soldats sauvages et d'en tirer parti. Le second thème serait les jeux de la passion au milieu d'une incessante frénésie guerrière.

Le marquis de Montauran, dit *le Gars*, nommé général en chef par les Princes, se débat au milieu de partisans brutaux et farouches qu'il étonne et qui l'exaspèrent. Contre lui, et préjugeant de sa tendance amoureuse, Fouché mobilise une fille d'une beauté éclatante, sans doute tarée, qui doit servir d'appât et de piège. Tous deux sont si

beaux qu'ils se plaisent, passent du désir au doute, à la haine, du repentir à l'amour, et, enfin, de l'amour à la mort. Le drame se déploie, se dilate, se concentre dans les convulsions d'une guérilla atroce, exterminatrice ; d'une tuerie impitoyable, aveugle, dans une atrocité essentielle.

Partie historique hors de pair et entièrement neuve dans sa largeur et sa justesse. Après avoir lu *Les Chouans*, on n'ignore plus rien de la chouannerie, de ses grandeurs ni de ses tares. On aura vu le paysan crédule, grossier, froidement sanguinaire, un tueur, mais émouvant de fidélité, de simplesse loyale ; les prêtres, rageurs ou sanctifiés ; les gentilshommes héroïques et las, souvent ergoteurs et à bout d'espoir, sans vouloir jamais quitter l'échiquier mortel ; certains d'entre eux, calculateurs et politiques, qui savent mieux faire battre que se battre ; les acquéreurs de biens nationaux, profiteurs de l'effroyable bagarre ; les citadins dévoués à la République, à l'opposé des ruraux mourant pour le Roi. Les reprises royalistes sur l'État ; les amazones de la chouannerie, lascives, et que seul décantait leur courage. Plus délicatement, l'incertitude des positions morales, les concessions, les mollesses, les trafics sordides des gagne-petit. Maintenant, tout cela est devenu lieu commun, mais APRÈS Balzac qui l'a stéréotypé dans une maîtrise incomparable où l'intuition eut bien plus de part que l'enquête.

*

En effet, Honoré ne put interroger directement le Chouan lui-même. Il ne comprenait pas cette langue paysanne qu'il appelle « le breton », par erreur volontaire, sans doute, et pour ne pas décevoir son lecteur. Déjà l'on ne parlait plus breton à l'est de Saint-Brieuc. La rivière de Chatelaudren sépare les Bretons bretonnants des Bretons gallos. On peut se demander si la duchesse Anne parlait le gaélique ? À Fougères, jusqu'à Guingamp, les rustres usent d'un patois, d'une déformation du français, qui, dans mon enfance, nous restait absolument inintelligible. Français corrompu, avec des souvenirs latins (« Vindre quant é mé » – « Venir avec moi ») dont les plus fréquentes

caractéristiques étaient la transformation en A des finales en AI, de l'EU en OU, l'adjonction de l'I, la chute des R finales : la « Morina », pour la « Morinais », le « viau » pour le veau ; « j'a grand pou », pour « j'ai grand peur ». Il a donc fallu qu'Honoré tirât de lui-même toute sa volubilité chouanne, et l'on comprend comment les paroles républicaines peuvent dominer par la couleur et l'éclat. On peut regretter sa relative inexpérience ; quelques années plus tard, quand il se sentit toutes les audaces, il nous eût donné, en intercalant ces syllabes rustiques, de saisissants effets.

*

La partie amoureuse peut, au premier abord, paraître entachée de romantisme, c'est-à-dire d'exagération, de surcharge, d'irréalité tapageuse. L'héroïne s'enflamme, s'éteint ; s'élance et se contracte avec une véhémence plus surprenante, sans doute, que sensible au cœur. Cependant, sommes-nous bien assurés que cette violence romanesque, au centre de la tourmente révolutionnaire, ne fut possible et même *naturelle*, surtout en tenant compte des antécédents de la splendide fille ? Son anomalie serait-elle si choquante dans ces effroyables conflits sociaux, ces remous meurtriers qui malaxèrent des êtres jusque-là privilégiés, choyés, pour les jeter au ruisseau, à la guillotine ; pis encore, aux bras des geôliers en rut. Comment se comportait l'amour ? Que devenait le désir persistant ? Ne pouvait-il prendre les formes passionnelles les plus hautes, par dégoût, par contraste, par attachement suprême et désespéré au bonheur ? La retenue, la pudeur, la rêverie peuvent-elles vivre encore, au rythme du couperet, sous le regard vide de la Mort, dans la macabre farandole ?

Mademoiselle de Verneuil est une des créations profondes de Balzac ; une création elle aussi intuitive, car Honoré ne peut rien connaître d'êtres semblables que par le désir qu'il en a et qui s'allume au tréfonds de lui-même. Des modèles ? Il en est bien loin. Ce n'est pas la bonne Madame de Berny, son antique et touchante maîtresse, qui a pu lui suggérer l'arrogante divinité qui ploie tous les hommes sous la rafale sensuelle qu'elle dégage. Un peu comme pour les Chouans, il

reste en dehors d'elle, et ne la décrit que par la griserie imaginative qu'il éprouve. À vingt-huit ans, ainsi que les Chouans croient fanatiquement en Dieu, Honoré porte en lui le culte du grand amour, de l'Amour à quoi rien ne résiste, capable de toutes les guérisons, de tous les miracles. Mademoiselle de Verneuil a surgi du souvenir altéré, de quelques rencontres lointaines, d'un spectacle, d'une présence théâtrale qui ont soudain révélé à Balzac l'idéal de toutes ses fibres émues. Elle est, au seuil de la grande œuvre, la figure de proue qui marquera l'avenir et entraînera son homme lige vers l'éternelle Jouvence féminine. Un détail a paru échapper aux chroniqueurs : Honoré l'a quelque peu rattachée à sa famille. La dynastie des Verneuil est issue d'Henriette d'Entragues, maîtresse d'Henri IV ; attention ! d'Henriette DE BALZAC d'Entragues.

L'amour, pour Honoré, touche au sublime. L'homme, fait à l'image de Dieu, y reconnaît la marque divine. L'Amour peut accorder cette impérieuse royauté, cette puissance magnétique, l'autorité transcendante aux êtres qu'il embrase. Voilà le type de femme que le poète en prose recherchera toute sa vie, croira atteindre, peut-être même en partie recréer ; au milieu des rencontres faciles. Honoré gardera un inaccessible idéal du cœur. On peut soutenir que Mademoiselle de Verneuil vit du frémissement, de l'appel, de la fièvre que cette image de femme a suscitée chez son Pygmalion.

En sa présence, Balzac devient presque timide. Il n'ose pas la pétrir, la définir ; il ne se résout pas à tout dire. Il est trop ébloui pour notifier sa déchéance, bien loin d'admettre son infamie de praticienne vénuste et d'espionne gagée. Il avoue, mais se reprendra. Est-ce une fille de joie ou un martyr du social ? Il ne l'offre qu'à la pitié qu'il requiert ; à une pitié gourmande et facilitée par de sensationnels appâts. Avec René Benjamin, nous pensions qu'il devait avoir, derrière les méninges, quelque aromatique modèle, quelque Madame Tallien, quelque Notre-Dame de Septembre ; ou peut-être une Juliette Récamier à qui les démons eussent donné du tempérament.

*

Techniquement, il faut revenir au dialogue, à l'expression parlée qui commence de prendre ici la triomphale importance que lui donnera Balzac et que rien ne remplace dans le roman d'évocation – et le roman peut-il être rien d'autre ? Si le ton est juste, le lecteur devient *auditeur*, devient *spectateur*. On se souvient des apostrophes, des sarcasmes de *Triomphe-la-Mort*, dans le *Père Goriot* : on les reçoit comme des coups de poing dans la figure.

Balzac ne possède pas encore toute sa dextérité, mais s'y essaie. Il a déjà trouvé la proportion optimum entre le verbe et le récit. La parole relève et fouette l'exposé, mais encore ne faut-il pas trop lui demander, sans tomber dans le procédé trop factice.

Nous ne sommes pas toujours derrière les *protagonistes*. En sentant la puissance, Balzac finira par abuser du dialogue. Il est certain que le charabia du baron de Nucingen fatigue et déçoit, comme les entretiens argotiques des bagnards. Le monologue ne se supporte plus ; la lettre, dont on a tant mésusé, refroidit tout, quand le dialogue, subtilement manié, avec sa brièveté ou son ampleur, en donnant une priorité à l'un des protagonistes, rend la vie aux textes et permet de tout connaître avec le moins de contention d'esprit.

Disons que pour réussir les dialogues, il faut à l'auteur des facultés rares d'intégration. Perdre le sentiment de son existence pour entrer dans celle de ses héros dont il emprunte la voix. Disparaître devant son œuvre, le plus haut idéal, du romancier. Mais notre époque est avant tout pédante, tient à faire montre de sa personnalité et rien moins qu'à se dissoudre dans sa création. Dans tous les arts, aujourd'hui, le maniérisme règne en despote.

*

Géographiquement, notre livre reste un modèle. Je connais intimement Fougères où m'entraînait un goût jamais rassasié du passé pittoresque. J'ai plusieurs fois couru sur les traces de Balzac et puis affirmer l'exactitude acharnée de ses décors. Il en met peut-être trop, pris, noblement d'ailleurs, par la vérité supérieure de son art. La description empiète, ralentit et cependant ces longueurs sont de celles,

qui, à la seconde lecture, détermine l'attachement qu'on porte à un livre. Il exagère : la Pèlerine, dont j'ai si souvent franchi le seuil, n'est pas une montagne mais une colline assez paisible ; les gorges de Fougères ne sont que des vallons. Hors cette application, on trouve minutieusement les points historiques. Le vrai Gibarry s'ouvre toujours et l'un de mes amis fougerais m'a mené jusqu'à cette chaumière de Galope-chopine, où l'on cherche la tête coupée du traître. Du haut de Saint-Léonard, à part la démolition de remparts de la ville elle-même, on saisit tout ce que Mademoiselle de Verneuil a pu voir et interroger. Le château se dresse dans un fond marécageux. Le Nançon bondit et blanchit. La forteresse lui devait sa sûreté. Le petit torrent la traverse en entier. Il suffisait de fermer sa vanne d'entrée, et, deux heures après, le château s'entourait d'un lac infranchissable.

*

Quand Balzac revint à Paris, il s'attela au roman. Il décanta ce dont il était gorgé, le filtra, le replaça dans le mouvement général. Il en gardait une hantise particulière qui se révèle par l'insistance de la description justement, laquelle n'arrive jamais à le satisfaire. Ce livre décèle une valeur indicible de la plus sévère conscience, d'autant qu'Honoré, cette fois-ci, mettra près de trois mois à l'écrire, bien loin du bâclage habituel.

Quand il le donna à l'éditeur, au printemps 1828, il comprit vaguement, presque peureusement, que, du plumitif, il venait d'accéder à l'écrivain.

Qu'il ouvrait, à plein bras, l'immense Comédie Humaine.

Dessin à la plume exécuté par La Varende à l'âge de 15 ans (inédit).

Le Dîner de la Fosse

Le petit château veille encore,
dans les arbres du Passais,
tout gris, tout bleu…
comme un ramier.

I

UN SOIR D'AUTOMNE, VERS QUATRE HEURES… Le Chouan galopait sur la lande. La pluie ne tombait pas encore ; elle boursouflait les paquets de nuages qui passaient, qui effleuraient les cimes de la forêt lointaine déjà embuée. Cela sentait l'odeur tiède des feuilles, et ce goût amer des ajoncs défleuris. Anémie de la terre, dans un pays pourtant riche mais qui présentait, au milieu de ses champs et de ses jardins, des places mortes.

L'homme pressait son cheval. De ce point culminant qu'il abordait, il dominait dix lieues de pays ; son regard pouvait étreindre et fouiller cinq paroisses dont les clochers, maintenant vides, ne son-

naient plus, mais qui dressaient vers les nuées violettes leurs étroits campaniles.

Le chevalier cherchait ses repères et se déplaçait fréquemment sur sa selle ; le pommelé semblait plus gai que lui ; un magnifique percheron de chasse, aux cuisses énormes.

Enfin l'homme leva le bras : devant lui, petite silhouette, découpée sur une éclaircie de nuages, attendait une vedette de cavalerie, engoncée dans une grande limousine que le vent fouettait. Chapeau haut de forme et conique, sur lequel, au combat, on fixait une croix blanche, et que Monsieur de La Rochejaquelein avait mis à la mode des réfractaires. La vedette, elle aussi, leva le bras, et le galopeur, quittant la sente, piqua en pleine bruyère.

En s'approchant, les chevaux fraternisèrent. D'un hennissement, le grand pommelé annonça sa bonne humeur, et l'autre, bien plus modeste, lui répondit honnêtement. Par principe, le chevalier envoya un coup de houssine sur l'encolure, car on ne permet pas à un cheval de parler sous les armes : c'est une incorrection. L'étalon bondit d'une manière qui montrait sa force et sa fougue. Quant à l'observateur, il ne bougea pas. L'arrivant ralentit son train, comme s'il eût pris soudain un sentiment plus grave de la situation ; il retenait son beau coureur, et ce fut au pas qu'il accomplit, non sans quelque déférence, ses dernières foulées. Il se découvrit ; l'autre répondit, mais fit signe de remettre...

— Monsieur le Marquis, je m'excuse, fit le chouan, j'ai été égaré par ces chemins, tous les mêmes, et je vous ai fait sans doute attendre.

L'homme immobile eut un geste de main qui coupait court aux politesses. Entre eux, aucun protocole. Mais il était évident que celui-ci commandait, était investi d'une autorité plus haute. Il semblait déjà vieux, et grisonnait. L'autre, malgré sa demi-jeunesse, portait encore la poudre. Il exhibait une sorte d'élégance soldatesque et voyante. Il tenait toujours son chapeau au bout du bras.

— Remettez, monsieur...

Le chef regardait profondément le grand cavalier : un être herculéen, une tête sculptée par la vie ardente, qui aurait été belle ; de larges yeux dominateurs, gris, sous un front élevé, mais une extraordinaire

puissance de mâchoire, d'une brutalité frappante ; une bouche épaisse et sinueuse, prête à sourire grassement, à s'étendre, à se distendre dans une lippe torte. Ce ne fut d'ailleurs pas long : chez ces hommes-là peut-être, le cheval comptait avant tout, car à l'instant où, les mains basses, le galopeur domptait définitivement son percheron difficile, celui qui attendait inclina la tête et complimenta :

— Qu'il est beau !

Et le sourire du Chouan partit, exagérant encore cette lourdeur du bas du visage ; rictus âpre, cruel, d'un cynisme qui s'étalait, triomphal, que rien ne pouvait intimider, freiner.

— Je l'ai volé ! proféra le soldat, montrant une suite de dents irrégulières et blanches, largement séparées...

Ce fut si sauvage, si gai à la fois, que le seigneur, malgré sa classe, fut dominé. On devait suivre : admettre le ricanement ou s'en aller. Le chef resta. Et il eut lui-même une sorte de demi-sourire, qu'à la fin seulement il put rendre sévère ; trop tard : l'autre avait lu.

Le rieur en prit tout de suite avantage et perdit presque complètement de cette dépendance qu'il manifestait au début, de cette demi-gravité... Il pointa du menton, insolemment :

— J'ai été prévenu que vous vouliez m'attendre sur la route. Comment a-t-on pu jamais savoir que je soupais à la Fosse ?

Et la même expression, encore plus mordante, encore plus frondeuse, reparut, s'exagéra. Le Chouan dévisageait son interlocuteur.

L'autre ne sourcilla même plus :

— Nous avons des hommes à nous, au château...

Le ruffian reprit, avec sa familiarité nouvelle, appuyée :

— C'est même un de mes étonnements, de voir qu'avec tant d'intelligences partout, nous ayons, en somme, si mal réussi... Le diable est pour les Bleus, et nous serons définitivement battus. Alors, vous vous êtes indignés de me voir accepter l'invitation de Lardusson ? Un ami d'enfance, Monsieur ; nous autres, nous ne servions pas, comme vous, dans les pages ; nous avions connu la même gargote et nous avons reçu sur les doigts la même férule. Lardusson a pris le bon chemin, en fait, car me voici, moi, gentilhomme de grand'route, tandis que lui est administrateur du département, et en passe de tout

atteindre – si Dieu lui prête vie ! Après tout, je ne me plains pas : entre la Nation et le Roi, j'ai choisi ce dernier : c'était plus amusant, à l'époque... Et cela n'empêche pas le Lardusson de me faire chère lie, alors que cela me dispense de le recevoir. J'attends donc vos ordres, Monsieur ; j'avoue peut-être mon impatience, car j'ai grand'faim, et une lieue encore à courir, si je veux manger autre chose que des chauds-froids.

— Êtes-vous sûr que Lardusson ne vous tende pas un piège ?

— Absolument sûr. C'est la troisième fois que je m'attable chez lui depuis la guerre... Enfin, depuis les réjouissances civiques...

— Ce sera peut-être la dernière...

— Non. Là, Monsieur le Marquis, vous êtes mal informé. Nous sommes très liés, avec Lardusson, et par le meilleur des liens...

Il se redressa, offrit au jour déclinant sa grande goule impudente, son menton de galoche, son sourire de faune et ses crocs blancs ; puis s'inclina, à mordre la cravate :

— Par nos vices... ! Ce sera, pourtant, la dernière fois, Monsieur de Saint-Jacques-Ligeard, la dernière...

Et le vieux gentilhomme poussa son cheval près de l'autre, comme si, malgré cette solitude effrayante, cet isolement de tout l'espace, ce qu'il allait dire ne pouvait être prononcé que très bas. Et il parla...

Le chevalier de Saint-Jacques en eut un sursaut qui se communiqua à son cheval ; il tourna violemment la tête vers le chef...

— Non ! s'exclama-t-il, non, quand même ! Cherchez-en un autre. Je ne fais pas de ces besognes-là quand je suis chez des amis.

— Ce sera vous, Monsieur, et nul autre. Vous, qui seul pouvez avoir accès ; vous, qui ne serez pas soupçonné... Vous, qui pouvez entraîner la personne à l'endroit propice. Vous qui devez vous en tirer seul, probablement.

— Non ! J'aime mieux renoncer à tout !

— Vous ne pouvez pas renoncer. Aller avec eux, ou rester chez nous ?... Que Lardusson vous reçoive, c'est d'une telle bravade pour son parti que vous êtes obligé de vous parer chez lui d'un faux nom. Qu'espérer, en passant chez eux ? D'autre part, nous ne sommes pas de ceux qu'on abandonne, quand on en sait autant que vous. Nous

gardons des otages, Monsieur de Saint-Jacques-Ligeard, et vous le savez. Mais n'insistons pas et reprenez-vous. L'heure n'est plus de se laisser aller aux attendrissements personnels ; tous nous devons servir, à fond, la cause que nous défendons. Vous ne vous dissimulez pas d'ailleurs que cet homme est un misérable ; et depuis quand voyons-nous hésiter, pour une œuvre de justice, celui qui se complaît à tout braver ?

Saint-Jacques réfléchissait péniblement, sinistrement. Sa face se couvrait de rides profondes qui la ravageaient. Un mufle de taureau !

— Faites donc la besogne vous-mêmes, gronda-t-il enfin avec un remous d'épaules, au moyen de quelques solides gars. L'administrateur n'est point si défendu. Il est téméraire.

— Nous ne risquons pas plusieurs hommes là où un seul peut suffire et mener à bien... Point de reculades, Monsieur de Saint-Jacques : tous nos amis vous ont désigné. Ce sera mettre fin à ces racontars un peu trop insistants...

— Quels racontars ? hurla l'autre : dites tout de suite que je suis un traître !

— Pour ma part, je ne crois pas, Monsieur ; et partout, toujours, je vous ai défendu. Je vous défendrai encore. Mais, est-ce que le vin n'entame pas votre discrétion ? Avez-vous toujours gardé la réserve convenable, en fin d'orgie ?

Il le regarda sévèrement ; il reprit, pesant ses mots : « Jean de Galart a été arrêté, il y a trois jours, et fusillé, avant-hier matin... Comment avait-on su ?

— Galart, fusillé ! murmura le partisan, comme atteint, comme blessé... fusillé !...

— Et, continua l'homme, implacable, on assure que Lardusson vous avait prêté de l'argent.

— Oui, c'est vrai ; deux cents pistoles que je lui rapporte... que j'ai reprises sur les voitures de la République une et indivisible, répondit l'autre, en goguenardant sombrement, les bons comptes...

— ... font les bons amis. N'oubliez pas que vous en avez un très lourd à solder, chez nous. Adieu, Monsieur de Saint-Jacques ; nous vous attendrons.

— Je ne promets rien !
— Si.
— Au diable !
— Au diable ? Bien !
Et le gentilhomme s'en fut en saluant.

*

L'athlète resta sur la lande, à le regarder décroître. Une expression de haine furieuse noircissait son visage ; sa lippe s'accentuait à lui toucher le menton. Il eut un instant, sans doute, l'intention de suivre l'homme dur qui s'en allait trottant l'amble sur un bidet – et que trois sauts de son grand cheval auraient rejoint ; une autre intention aussi, peut-être, qui injectait ses yeux d'une lueur rouge... Mais non, quelque chose parlait encore chez ce combattant fauve qui, brusquement, faisant volter sa monture, s'en alla enfin dans la direction opposée – au galop, toujours.

II

Le petit château de la Fosse attendait, avec ses crépis blanchâtres, ses ardoises verdies, et ses douves. Derrière, une colline basse érigeait ses arbres sans feuilles. Plus qu'un manoir, sans doute, mais encore bien modeste ; une demeure, composée d'un corps de logis, d'un seul étage à cinq fenêtres, d'un rez-de-chaussée que centrait une porte blanche. Des ailes réduites, des verrues, à chaque flanc, et les communs autour, formant cour intérieure. Des harpes et des chaînages de fenêtres en granit, de petits carreaux ; au centre, un fronton triangulaire à peine saillant, étriqué.

Sous la pluie qui commençait de tomber, cet ensemble de bâtiments se noyait dans une atmosphère alourdie et d'une mélancolie telle, qu'elle frappa même le cavalier brutal, le noir centaure qui chargeait dans l'avenue.

Le château semblait devoir recueillir toute l'eau des collines. Il s'enfonçait dans les terres gluantes : il sombrait, sous l'averse, sous la

nuit. Humble organisation campagnarde, qui, aux heures ensoleillées, devait avoir sa grâce, aux heures paisibles et dans le bonheur général. Mais aujourd'hui, avec ces guerres civiles, mais ce soir, avec cette fin d'automne et ces haillons de feuilles mortes sur les douves, le château de la Fosse ressuait toutes ses douleurs, tous ses deuils : ces demeures pâles ont tant vu mourir !

Cependant, les deux fenêtres de gauche, au rez-de-chaussée, s'éclairaient, et la porte blanche, sous son imposte, avait un de ses battants ouvert.

Le cavalier haussa encore les épaules, avec fatalisme :

— Il est quand même venu au rendez-vous, fit-il, et si Maria Broquet l'a suivi, ah, ouiche, ce s'ra gai !

*

Il franchit le petit pont frémissant et entra au pas ; deux chiens aboyèrent. Un valet se présenta sur le seuil…

— Bonsoir, gâs ; il est là, ton maître ?

L'homme désigna la porte de gauche et emmena le cheval. Saint-Jacques frappa, entra.

— Bonsoir la compagnie ! Bonsoir, Lardusson ; bonne nuit, Maria Broquet…

Devant une haute cheminée plus ancienne que le château, un homme, deux hommes qui se chauffaient ; à côté d'eux, une table bien servie, pour quatre.

On lui fit fête ; le petit homme était une femme qui s'empressait, qui interrogeait, et voulant savoir pourquoi Saint-Jacques venait seul, et pourquoi il avait laissé Anne-Marie : il l'avait abandonnée ?

— Elle est malade ! fit-il avec un dégoût suprême, elle soigne une fiévrotte, au lit, une fiévrotte quarte ou triple, j'en sais rien. J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid !

— Voici, dit Lardusson, du pâté, du vin et du feu. Mange, bois, chauffe-toi ! Mais d'amour, point, grand tigre… à moins que la Marie…

Et souriant d'un sourire dur et inquiet à la fois, il se tourna vers la jeune femme travestie.

— Vous le mériteriez, répondit-elle avec hauteur.

Encore une fois, Saint-Jacques fit danser ses fortes épaules sous le carrick qu'il déboutonnait ; il grogna :

— Je n'ai point envie de la bagatelle ; il y a des soirs où j'aimerais mieux crever qu'aimer… Je vieillis.

Il se fourra presque dans la cheminée ; les deux autres s'étaient écartés pour lui faire place. Sa carrure s'élargissait encore, et penchant la tête en arrière, sa nuque s'appuyait sur une lourde carabine dont il cherchait le froid contact de l'acier…

Lardusson, de taille moyenne, épais et rougeoyant, gardait une immobilité énergique ; ses yeux seuls allaient et venaient, toujours en mouvement, dans une face luisante et glabre qui bougeait à peine. Un grand contraste naissait de cette rapidité près de cette inertie.

— Tu as toujours l'air de fouiller dans un sac, Lardusson, dit Saint-Jacques, qu'est-ce qui t'arrive donc ?

— Rien ; je regrette la Marie-Anne…

— Anne-Marie, pardon : pas de Marianne, bon Dieu ! y en a bien assez d'une !… Et moi aussi j'la regrette ; pas pour l'amour, j'en ai ma suffisance, mais elle savait rire : il y a des soirs où rien ne remplace le rire d'une petite.

— Si, fit Lardusson, le vin… Es-tu rôti ? Alors, à table ! La Tournotte nous a cuisiné en grande marmitonne de ci-devant. On va manger, ici, comme chez le marquis de Hotspur d'à-côté, jadis… Qu'est-il devenu, celui-là ?

— Je le saurais, Lardusson, que je ne te le dirais pas ! On est chouan, ou rien.

— Pourquoi persistes-tu, Saint-Jacques ? Vous êtes fichus. Dans six semaines, Frotté abandonnera. Où iras-tu ? Que deviendras-tu ?

— Restez donc avec nous, priait Maria, monsieur Saint-Jacques, au fond, tout ce monde-là vous est bien égal.

— C'est vrai, répondit-il fermement, mais les gens comme moi ne lâchent pas leur parti, ni la partie : ce sont les autres…

— En effet, ils te laisseront, fit l'administrateur, tu sais comment ils t'appellent ? Non ? Ils te nomment « le bourreau de l'armée »...

— Comment dis-tu ? demanda l'athlète, en se penchant avec une telle férocité que l'homme froid en eut un mouvement de retrait.

— Oui, Saint-Jacques... Ah ! tu n'étais pas au courant... Tiens, lis !

Et il tendit une lettre ouverte. L'autre la lui arracha des mains et, se retournant vers la flamme du foyer, il lut...

L'homme et la femme attentifs, émus, presque anxieux, dans un coup d'œil, s'étaient communiqué, malgré eux peut-être, leur appréhension ; on ne savait pas comment le Chouan allait réagir ; dans quel sens serait l'explosion.

Saint-Jacques crispait ses mâchoires terribles, mais il n'eut pas cette détente, cette violence qu'on attendait. Il tourna le feuillet.

— Tu permets que je lise la signature ? dit-il avec un accent étrange...

Lardusson eut un geste...

— Tu permets aussi que je garde la lettre ? demanda le chouan en la refermant doucement, méticuleusement, en la remettant avec soin dans ses plis.

Il la fourra dans sa poitrine, et comme le républicain l'interrogeait du regard :

— Je la rendrai à qui de droit : au bout d'une épée, répondit-il amèrement, sombrement, avec ce mouvement de bouche qui l'animalisait. Soupons !

*

Ils soupèrent. Le potage à la bisque, ils le mangèrent sans parler, soucieux seulement de lui faire honneur. L'ancienne cuisinière du marquis n'avait rien oublié ; cependant, si leur mutisme durait, c'est que persistaient le trouble et la colère.

Puis on apporta une soupière d'argent massif qui, aussitôt découverte, dégagea un fumet somptueux, une odeur complexe et friande qui dilata les narines du chouan :

— Tu veux me prendre par la gueule, dit-il, gros complice, tout comme un brocheton... Mais c'est un lièvre *à la royale* !

— Oui, Saint-Jacques, et qui cuit depuis avant-hier dans le vin de Bourgogne, et qu'on sert avec du Beaune. Le vieil usurier qui demeurait ici savait la qualité du boire ; tout à l'heure, tu pourras lamper un Chambertin que j'ai décanté pour toi depuis hier.

— Tout à l'heure..., souffla l'autre, voyons le Beaune. Vous ne buvez pas, Maria ?

— J'aime le vin doux ; vos rouge-bord me déplaisent.

Saint-Jacques éclata de rire :

— Pauv'petite sucrée... Rien n'est assez rouge pour le bourreau de l'armée. Fillette, je finirai par boire du sang ! On boit du sang partout aujourd'hui. Mademoiselle de Sombreuil en but un plein pot pour sauver son papa qu'on chicanait... Buvez donc, ça vous donnera du cœur !

— J'en ai assez comme ça, dit-elle, ce soir, vous êtes encore plus dur... Je voudrais que ce fût d'avoir manqué Anne-Marie...

Saint-Jacques eut à nouveau ce rire qui faisait trembler les vitres. Le républicain le tenait à l'œil ; le chouan était suivi par le regard rapide, quand il expliqua :

— Anne-Marie, Anne-Marie ! Quand une femme me rendra triste, l'or et l'étain auront même prix !... Perdre une femme ? Cent qui attendent ! Perdre un cheval, s'entend ; ou un ami, peut-être...

— Le cheval d'abord ? demanda l'autre, sarcastique.

— C'est le meilleur... Mais l'ami vaut aussi quelque chose... Tiens, Lardusson, voici le râble ; voici le bon morceau ; mange, mon Lardusson, de ta cuisine mange-la bien... Et bois donc, que je te serve de ton petit Beaune ; au Chambertin, on t'interrogera... Au Chambertin... Bois, mon Lardusson ; buvez aussi, la belle : les grands vins, c'est comme l'amour bien fait, faut de l'habitude...

« Mais ton Beaune est trop vieux : les bourgognes et les filles ne doivent pas dépasser vingt ans... Fais-moi chercher mes fontes, mon Lard, j'tai apporté une eau-de-vie des Charentes, qui fera le trou normand. Et après ?...

— Après, il y a une dinde et deux faisans, et puis les entremets. Sur quoi m'interrogeras-tu, au Chambertin ? Au faisan ?

— Sur la mort de Jacques de Galart... Lardusson.

— Hein ? fit le Bleu, en se levant à demi.

— Je le savais bien que tu l'ignorais, Lardusson, mon bon ami... Apprends : Galart a été fusillé avant-hier matin, au coin de la forêt d'Andaine, sur Juvigny. On me l'a dit ce soir, et j'ai été chercher des renseignements... On l'a pris chez les Saint-Sever, dans une cache que nous étions pourtant bien peu à connaître : il y avait moi ; il y avait un homme de Falaise, qui est une sorte de saint ; et, peut-être, qu'il y avait... toi aussi, Lardusson... Grâce à moi, sans doute ?

— Oh ! Dieu !... Oh ! Saint-Jacques... Galart ! fusillé !...

— Laisse donc Dieu, toi, puisque tu n'y crois plus ! Dirais-tu « par le Roi », puisque tu lui as coupé la tête ?

— Oh ! Dieu... reprit le républicain : Galart ! Pauvre Galart ! encore un... Mais vous n'arriverez donc jamais à comprendre que vous êtes perdus ; que tous, les uns après les autres, vous serez pris ; que vous mourrez sans rémission : que nous vous tenons !

— Nous ne serons pas les seuls !

— Bien sûr, car vous êtes braves. Mais qu'aurez-vous gagné ?

— ... sais pas ! On aura tué !...

— Oh ! Galart... Un peu trop notre aîné, Saint-Jacques, mais... si sage, si fort, si courageux ! Tu te souviens, jadis, au moulin de la Brême, comme il se jeta... Ah ! la la !...

Le chouan, vautré sur la table, regardait son hôte de tout près. Mais il n'y avait rien à dire : impossible de nier la peine du républicain. Ces hommes, qu'il avait connus autrefois, qu'il avait aimés, le Bleu souffrait d'apprendre leur fin, bien qu'il les combattît, qu'il les traquât...

— Tu ne croyais pas, mon Lard, qu'ç'aurait été si vite ? Espérais-tu le faire changer de camp, celui-là aussi ?

— Oh non ! pas lui...

— Merci pour moi !... Est-ce moi qui te l'ai livré, Lardusson ? Car, alors, il faudrait se couper la langue...

— Non, fit l'autre, avec une noblesse indéniable : Saint-Jacques, tu t'égares. Nous en avons bien parlé, de Galart, la fois dernière, mais

tranquillise-toi, tu n'auras pas besoin de couper ta langue ni mes oreilles. Celui-là, pour moi, ne fut jamais un ennemi.

— Tant pis, Lardusson, car il t'aurait pendu, lui !

Sous le feu de ses yeux gris, sous le feu pâle de ses prunelles, il braquait sur le Bleu sa face de léopard, au nez court, aux babines mobiles. Il se fourrageait dans la bouche avec la pointe de son couteau.

Le républicain continua comme pour lui seul :

— Ce sont les brigades d'Hédouville qui ont dû le prendre, la deuxième brigade et les voltigeurs...

— Bon ! à ton tour, Lard, raconte un peu...

Mais Lardusson se tut.

— Tu nous donneras quand même le Chambertin, gouailla Saint-Jacques.

— Le voici.

Ils goûtèrent :

— Un peu trop vieux, lui aussi. Décidément, tous des vieillards, Lardusson. Reprenons l'eau-de-vie. Elle te plait ? Oui ? Eh bien ! t'es pas difficile... Je l'ai gagnée au jeu sur le prince de Talmont. Tiens, ça te dit quelque chose, ça ! C'était une eau sans pareille, qu'on bouillait exprès pour eux, pour ces La Trémoille de haulte gresse. Ça vous a quatre-vingt ans, et ça ne faiblit pas. Ta goule de sans-culotte n'est peut-être pas digne, mais faut apprendre ; et vous, la Marie, suppez-moi-la, parce que dans vot' petite garce de vie, vous n'en humerez jamais plus. Bois donc de l'eau-de-vie du prince... Ah ! celui-là, nieras-tu que tu ne l'aies tué, mon petit Lardusson ?

— Je ne le nie pas : je l'ai poursuivi, et je l'ai atteint dans la maison de Malagra... La triste maison, au fond du ravin, en la Bazouge... Il y a six ans. Mais c'était la guerre, et loyalement.

— C'est vrai, dit le chouan, en laissant tomber son verre, et *loyalement*... On ne peut te le refuser.

— Oui, disait Lardusson, que le vin et l'alcool commençaient d'enflammer, il était gros et fort, très beau quand même... Jamais je ne vis de chevaux comme les siens. Il les faisait venir tout droit d'Irlande, et par paires, car souvent il y en avait un qui crevait en

route, du mal de mer. Je lui rendis ses chevaux, pour l'emmener, et il me remercia…

— Ah ! tu lui rendis ses chevaux, fit Saint-Jacques, très intéressé ; c'était bien cela. Comment qu'il était, son dernier cheval, alors ?

— Un alezan doré, auprès duquel le percheron qui t'a voituré aurait paru un cheval de faux-saunier. Quand je le vis monter là-dessus, je lui dis : « Mon Prince… »

— Tu ne l'appelais pas citoyen ? insista le chouan, d'une voix plaintive, non ?

— Non. Je lui dis : « Mon Prince, vous pourriez nous fausser compagnie en trois croupades… Tant que vous serez dessus, jurez-moi de ne point vous sauver… » Il le promit.

— Il était si beau que cela le prince ? demanda la Maria qui, elle aussi, finissait par se griser.

— Oui, et coquet. Même dans cette maison de Malagra que le diable emporte, il s'était rasé ; il avait obtenu d'une des femmes qu'elle lui lavât ses cravates. Quand on le prit, il luisait comme un sou neuf !

— Salauds !… fit Saint-Jacques, sourdement.

*

Ils burent ; puis Saint-Jacques, fataliste, secoua la tête. Délibérément, se leva, alla au portemanteau, et, prenant une clef, en ouvrit la poche supérieure.

— Qu'est-ce que tu cherches, le grand : une aut' bouteille ?

— Non. Mieux. D'abord, Maria, voilà un fichu des Indes, que j'ai eu de contrebande, avec les barques anglaises qui viennent nous ravitailler en munitions… Tu ne me demandes pas où, l'administrateur de l'Orne ? mais demande-moi donc… où ils nichent. Non, mais tu es impossible, ce soir !… As-tu donc acheté une conscience au marché de Domfront ? à la foire de Toussaint ?

Le républicain souriait, heureux de la joie de sa maîtresse, qui maniait et remaniait un de ces fameux châles de Cachemire déjà à la mode en Angleterre, et d'une extrême rareté en France. L'étoffe qu'elle drapa sur elle, rien que par son poids, se déplissait.

— Oh ! Saint-Jacques, il faut que je vous embrasse, dit-elle.

— Non, Maria : embrassez-le, et il désigna son ami ; il reprit : mais pour toi aussi, il y a quelque chose : presque un cadeau ; de vrai ! Lardusson, tu n'y comptais plus : ma dette, pas oubliée ; deux cents pistoles, et la bourse en plus, qui est d'un beau travail, hein ?

— Comment, Saint-Jacques, tu y pensais encore !

— J'y pensais toujours, répondit le chouan, et voilà.

— Mais je n'ai pas ton billet sur moi… Remets cela à plus tard.

— Ah ! tu n'as pas mon billet ?…

Il semblait ennuyé, déconcerté…

— Fais-moi un reçu simplement, et tu… Non, cela suffira.

— Ah ! garde-les donc, tes pistoles, Saint-Jacques, je t'assure que je ne pensais jamais te les réclamer. Au point où nous en sommes…

— Je ne veux pas : fais-moi un reçu ! Fais-le : Marie sera témoin.

— Mais…

— Bon Dieu ! grogna le chouan, fais donc !

Lardusson sortit pour chercher une plume et du papier… À peine était-il dehors que Maria sautait au cou de Ligeard, qui la repoussa :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'as-tu ? implora-t-elle ; j'ai été si contente quand tu es venu sans Anne-Marie… Mais qu'as-tu ?

— Ma petite, fini, nous deux… Pour un temps, du moins.

— Emmène-moi, alors, dit-elle ; je ne puis arriver à le supporter.

— Il le faut. J'aime Lardusson, entends-tu. Je l'aime plus que je ne t'aime, et gare à toi si tu te marchandes, ce soir, cette nuit !…

Le républicain rentrait :

— Tiens, prends, Saint-Jacques ; mais entends-moi bien, entre nous c'est brûlé ! Jamais je ne te prêterai même un écu ! On ne fait pas de ces choses-là à un ami de trente ans !

— Trente ans, vous croyez ? reprit Marie.

— Oui, trente, dit Lardusson, je l'ai connu à la pension Moquard, à Valognes ; j'arrivais de ma campagne, et lui, il commençait de régner sur tout ce monde-là ; je n'avais qu'un an de moins que toi, mais tu en paraissais quinze quand j'en avais onze. Ils me coursaient, ils me frappaient, j'étais aux abois quand ils me prirent, Marie, et lui était en tête… – Il se retourna vers le chouan – je te dis : « Monsieur Martial,

je suis voisin de votre oncle, le chevalier de Martinvast », et je le dis comme je te demandais la grâce pour la vie… Alors, toi…

— Je ne me le rappelle pas, Lardusson.

— Oui, qu'est-ce qu'il fit ? demanda Marie, drapée dans son châle, mais qui frissonnait quand même.

— Il cria : « Au large tous ! », et comme les autres continuaient, tu tombas sur eux, à coups de poing et de pied… et je t'aidai. Depuis, toujours, tu m'as soutenu… Quand tu n'étais pas là, par exemple !… Aujourd'hui, je me venge encore de ceux-là – et je n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Ah ! fit le chouan, la tête dans ses mains…

— Bois, Saint-Jacques : on causera après. Il faut que tu échappes. Tu ne peux pas périr comme eux tous, allons !

Lardusson lui-même avait beaucoup bu et sa grosse figure s'enluminait. Le chevalier de Saint-Jacques Ligeard perdait aussi de sa dureté ; il traînait, dans les reliefs du beau repas, et s'acharnait sur une aile de faisan qui craquait sous ses dents de chien.

Il grogna : « Hun… hun… » Il grognait toujours.

III

Ils avaient bu toute la bouteille d'eau-de-vie ; ils avaient bu les deux bouteilles de Chambertin, et du vin d'Alsace trouvé ici par hasard et qu'ils surent apprécier. La jeune femme était allée dormir. Le valet avait une dernière fois rechargé la cheminée, et sur l'invitation de son maître, il venait de se coucher. Les buveurs s'offraient de longs silences, durant lesquels ils poussaient la fumée des cigares – encore une invention anglaise – d'un souffle machinal. La pièce finissait par se réchauffer, par se sécher, et il y faisait bon. Tous deux s'étalaient dans des bergères qu'ils avaient été chercher dans le salon voisin, dans le « salon de compagnie ». Ils en étaient maintenant aux alcools de cidre, à l'alcool de l'année qui est le dernier terme du boire, le seul brûlant de l'ivresse totale, si l'ivresse pouvait jamais réchauffer la froideur du Bleu et briser la violence du Blanc.

On entendait seulement tomber, du larmier, les gouttes de pluie qui avaient, une à une, creusé un petit ruisseau tout au long de la façade. De temps à autre, des appels de hulotte, qui chaque fois, comme un ordre, arrachaient Saint-Jacques à sa demi-hébétude.

Enfin :

— Lardusson, tu ronfles ou presque. Il est trop tôt, malgré tout, pour cesser de boire. Ton esprit-de-cidre, goût de futaille, vaut la lampée ; reverse ! Et puis, si on jouait. Lardusson ? Je m'ennuie… Je suis presque triste, bon Dieu ! Jouons, le Lard, tiens, l'administrateur, avec cor' des cartes anglaises, où il y a un *joker* !

— Et des souverains, Saint-Jacques, en guise de pièces d'or ! Tu vas t'endetter une fois de plus ! J'gagnerai : pas heureux en amour ; j'suis trompé… Et par toi !

— Non, Lardusson ; sois tranquille, Maria t'aime… Mais puisque je te dis qu'elle t'aime, cette enfant !… Mais, Lardusson, j'te dis qu'elle t'adore !

Il suintait cette lourdeur et cette suffisance des hommes ivres ; une sorte de bonhomie, aussi, qui détendait sa raideur, l'attendrissait.

— Vrai, Saint-Jacques, tu n'as pas… ?

— Non, Lardusson. Non !

— Tu m'en donnes ta parole d'honneur ?

Le chevalier eut un arrêt infinitésimal :

— Oui.

— Ah ! fit Lardusson, tu as hésité…

— C'est que, Lardusson, je n'ai plus d'honneur… Mais j'te le jure, mon Lardusson, su' tous les Évangiles…

— Vraiment, tu ne tenteras rien ?

— Ah ! tu m'en demandes trop… Au diable !

— Écoute, souffla le gros homme qui s'approchait en titubant, écoute, Saint-Jacques… Il haletait : Saint-Jacques… JOUONS LA !

— Non, bénit le chouan, les bras étendus, magnanime, grandiose. Non : elle est à toi. Lardusson, laissons-la bié tranquille, faire dodo, dodiche, mon p'tit ; et, Jouons-NOUS ! Si tu gagnes, le Lard, j'te suis. Si tu perds…

— Eh bien ?…

— J't'emmène chez les Chouans.

— Non, si je perds, j'te rends ton argent.

— J' me fous de l'argent ! Si tu perds, – il se montait –, si tu perds !...

— Saint-Jacques, j'te joue la maison, le domaine, la cave !

— J'me fous de la maison ; c'est toi que je veux... – avec attendrissement : tu n'en as donc pas assez, de tout cela, Lardusson : de la guerre, des fusillades, des poursuites, des filouteries ; des amours, des femmes qui vous galopent, des filles qu'on trousse et qui vous détroussent ? Lardusson, veux-tu qu'on joue nos têtes ? Anthelme, mon Anthelme, tiens, tiens ! la tête de Saint-Jacques, sur le valet de cœur, ou su' le pique... Galart est mort, avant-hier, au petit matin, fusillé sur la lande de Mortreaux, comme un fier vieux loup : Saint-Jacques consent alors à mourir, et le petit père Lardusson aussi.

— Non. Moi, j'ai la femme, et j'veux que tu vives.

— Oh là là !... Bon Dieu de bon Dieu, jouons ! Tiens, mon Lard, j'ai mon enjeu, je le garde pour moi... J'aurais tout fait... Un coup de boire ? À boire ! Je' bois à la malchance, à la guigne, à la catin de déveine, pour qu'elles m'fassent perdre ! Allez tiens, bats les cartes, et donne pour un whist, un whist à deux morts ; tu entends, à deux morts !

.....

— Tu as perdu, mon Lardusson, voilà. Non, garde tes piastres : j'me fous de tes piastres ! Viens te coucher ; Maria t'attend au chaud. Donne-lui de l'amour... bien de l'amour ! Elle ne d'mande que ça : de l'amour... Veux-tu cor' un verre ? Veux-tu que j'te dise où on débarque ? Tu vois, comme j'ai confiance !... Où il se cache, Louis de Frotté ? Non, dors-y bien quand même... T'as du cœur, mon Lardusson ! Couche, dors bien, avec ta bonne amie.

*

Le lendemain, au petit jour, le grand percheron, blanc d'écume, entrait à toute bride chez Monsieur de Coesme :

— Le marquis ? demanda Saint-Jacques.

— Il tient conseil.

— Tant mieux !

L'homme entra, salua ; son aspect était si tragique, le chouan était si blême, que tout le monde se leva comme pour le secourir, s'il eût été de ceux qui pâment.

Il se redressa :

— Suivant vos ordres, Messieurs, moi, Saint-Jacques-Ligeard, dit « le bourreau de l'armée »... – Monsieur de Mahéru nous nous retrouverons ! – j'ai poignardé, durant son sommeil, et droit au cœur, Anthelme Lardusson...

Il lança sur la table une montre d'or dont le verre éclata :

— Voici sa montre, en preuve, et son couteau !

Le Bouffon blanc

À Monsieur Horace de Carbuccia.
« *Il faut pécher pour connaître Dieu.* »
Raspoutine

I

La partie de guerre était bien inégale, presque folle, mais, à la jouer, incitaient les plus hautes pensées humaines : notion d'une gloire millénaire, dispersion de soi dans le sacrifice, héroïsme de la bataille et même sa folie.

Monsieur de Frotté ne le sentit jamais aussi fortement qu'aux séjours en Angleterre, à quoi le forçaient ses échecs et le désir de préparer la revanche. À peine débarquait-il dans le Royaume-Uni, qu'il y retrouvait la vie d'autrefois avec son calme et sa certitude sociale ; mais, ce qu'il ne retrouvait jamais, c'était l'élégante nonchalance ancienne : il restait partisan jusqu'aux moelles.

Cet esprit inquiet de justice, étrangement solitaire, même dans la foule, se nourrissait d'amertumes ; le souvenir des princes morts, de ses

amis humbles ou fiers qui restaient en France, sa terre martyrisée, hantaient ses heures lentes, et la nécessité du combat ne le quittait plus.

.....

Frotté était bizarrement pressant, tenace, sans hâte ni nervosité, discrètement habile à vous faire partager sa passion, dans une insistance polie ; quelqu'un qui le connut bien écrivit en 1834 : « *Jamais le pauvre Louis ne vous donnait tort ; il vous donnait seulement le regret de votre opinion.* »

On disait que cette manière était acquise, jeu d'intelligence et de volonté, mesure soigneusement établie, et dont l'exercice fatiguait extrêmement le chef. Il lui fallait s'en délasser en se livrant à sa vraie nature : la violence ; ses chevaux souffraient de sa douceur pour les hommes. On rapporte qu'après telle délibération où, dans une grâce parfaite, Frotté écoutait les avis, tous les avis, les discutait calmement, il lui arrivait, à la fin, de réclamer son cheval : « Mon cheval, un cheval ! » d'une vois presque éteinte... Il partait alors dans une galopade dont sa monture revenait claquée... Il passait, frénétique ! fouettant sa course de cris rauques, plus sauvage qu'un Cosaque.

*

Les humbles l'aimaient parce qu'il avait pour eux un abord très attentif, sans trop de sourires : un souci.

Il semble avoir pratiqué merveilleusement l'art d'accueillir, cet art qui donne la sensation que la rencontre inopinée était prévue. En Vendée, il aurait acquis une influence analogue à celle de La Rochejaquelein ou de Cathelineau ; en Normandie, où les âmes sont moins grégaires, il trouva surtout des fidèles dans ses voisins, ses paysans, à qui il « parlait » ; mais ceux-là furent des séides.

Quand même, il resta le dernier à soutenir ce curieux état de guerre civile, dont aucune lutte nationale ne peut éclairer l'incertitude, l'aléa, la complication. Le sort du combattant est sans atténuation : tuer ou

être tué ; la bataille éclate, implacable, furieuse... pour s'apaiser de longs jours : un jeu de hasard sanglant.

Ces alternatives tragiques, ces crises, expliquent les désirs d'oubli, les bals, les divertissements effrénés, les frairies, où si souvent les royalistes quittèrent la serviette damassée pour le fusil, les violons pour le claquement des balles ! Une certaine violence détermine ces étincelles : l'alacrité joyeuse et terrible qui leur mettait, en bouche, le rire et la pointe, et l'amour aux reins.

II

Un paysan singulier parcourait alors les campagnes, bien accueilli, colporteur de la gaieté. On savait parfaitement son origine, et rien de bohémien ne le diminuait : il était né aux confins du Perche, d'une honorable famille rurale assez fortunée, propriétaire de longue date, mais affligée d'un patronyme malencontreux, vraiment, n'est-ce pas : les Culcu[10]... Il en existait encore au début du siècle ; depuis, il se pourrait que le nom eût été modifié.

Tant que les parents du bateleur restèrent paysans attachés à leur coin, exactement situés, leur nom ne les gêna pas : son effet de rire se trouvait usé, dans ces campagnes où tout le monde se connaît depuis des générations, cousine, et ne se renouvelle que par les naissances. Chez les voisins, ce nom de Culcu, porté par des gens très respectables, devenait presque aussi naturel que Duval ou Leroux, tant il se trouvait mêlé à la vie coutumière. Seulement, cela changea quand vinrent les troubles, les mouvements, que les éléments sociaux s'invertirent. L'étrangeté gauloise du patronyme reparut, et le seul enfant de la famille, Joseph Culcu, garçon assez remarquable d'ailleurs, en fut l'humble – et l'héroïque victime.

L'aisance qui leur survint y aida : d'un oncle augeron, la famille hérita des sommes ; on loua le vieux patrimoine terrien, et ils s'en furent habiter Laigle, dans une maison relativement importante. Les temps devenant plus critiques, le père vendit même le domaine, se crut riche,

[10] Évidemment on ne prononce pas le L.

déjà bourgeois, et le drame commença pour l'adolescent, avec son entrée à l'école urbaine. Le pédagogue de la petite ville lui demanda à brûle-pourpoint, devant tout le monde :

— Comment te nommes-tu, mon gars ?

— Joseph Culcu, répondit l'autre, tout naturellement et sans méfiance.

Un éclat de rire énorme en fut l'écho. Joseph ouvrit des yeux ronds, regarda avec stupeur ces bouches hilares, ces visages pétillants, vers lui tournés... Le maître aussi riait... La gorge de l'enfant se serra dans une envie de pleurer ; mais existaient en lui de la bravoure, du fantasque, une sorte de poésie même : il se décida en une seconde et comme le pédagogue, qui n'en croyait pas ses oreilles, lui redemandait :

— Vraiment... comme ça ?

Joseph ferma comiquement les yeux, pencha la tête et, serrant une bouche affectée, il répondit, avec la voix d'une coquette qui avouerait ses péchés mignons :

— Mais oui, mon bon maître, pour vous servir... Je suis Cul... – il coupa en sifflant et termina : Cu.

Ainsi, à quatorze ans, il se classe pitre, pour la vie.

III

Donc, il s'était collé sur la face un grime de bouffon, au dos, une gonelle, et, quand Leroux ou Duval, il se fût crispé sur une crosse de carabine avec la guerre civile, Culcu ne brandit qu'une marotte. Il poussa devant lui son nom ainsi qu'un faux-nez, qui fait rire avant même que le pitre n'ouvre la bouche ; avec quelle ténacité et quelle verve !

Des troupes ambulantes réjouissaient les villages comme aujourd'hui, et l'adolescent suivait leurs parades avec une sorte de passion. On le voyait au premier rang épier les Gilles indécis, clowns passifs d'autrefois ; les Scapins agiles ; les Paillasses, essentiellement bouffons, qui portaient perruque d'étoupe et grande queue terminée par un papillon ou une clochette. Joseph ne riait pas, se détournait

subitement vers la masse populaire quand le pitre arrivait au comble de son effort : Culcu étudiait les réactions du public et, jaloux, emmagasinait des drôleries.

Faire rire ! Il fut pris par cette passion redoutable, une des plus dangereuses quant à son attraction, son commandement ; capable de dévoyer un esprit noble s'il la rencontre sur une route intellectuelle – à quoi l'on arriverait à tout sacrifier : idéal, dignité, tendresse. Des nations s'anémient même d'avoir, primordial, ce goût du rire. Il en est, pour elles, comme la maladie du sommeil pour certaines peuplades : elles en crèvent, non dans la torpeur, mais au contraire dans une titillation incoercible.

Le goût et la volonté de faire rire sont un de ces vices de l'esprit qui ne pardonnent pas. Aux époques sanglantes, ils doublent la sauvagerie en déguisant l'attentat, en avilissant le martyre ; lorsque le carnage des prisonniers de Quiberon fut perpétré, enfin, et que sept cent vingt-deux corps, froidement fusillés, pantelèrent sur le pré de Brech, l'armée républicaine subit un moment d'affaissement et de transe ; le sang, comme une averse, se réunissait et coulait en ruisseau ; les soldats regardaient passer ce flot inexpiable... Un ancien charcutier dit :

— Que de boudin perdu pour la Chandeleur.

Et l'armée, rigolant, retrouva sa fierté. (Amiral de Langle, *d'après un témoin*).

Le goût de faire rire ravale plus que celui de rire : l'impérieuse nécessité de secouer l'auditoire, de lui communiquer la contagion, agite le pitre jusqu'à l'âme, l'enflamme d'un dessein désespéré. Qu'on ne s'y trompe pas ! c'est le créateur du rire qui est possédé : au troisième grondement, il abandonne toute direction volontaire de son effort ; il se soumet, s'intègre au caprice de la masse, à son effluve puissant qui le grise ; il devient son esclave, prêt à toute lâcheté.

Et la foule qui l'applaudit ne s'égare point sur sa qualité ; à l'ordinaire, elle le méprise ; non dans le moment, mais que le pitre tente donc de rejoindre – après – ses approbateurs... il sentira leur gêne, amèrement. Lui le sait, pardi ! Mais dès qu'il a humé le poison, toutes ses fibres en sont jalouses...

N'avons-nous pas entendu, récemment, un grand dignitaire – ou presque – de la Légion d'honneur, paillassant au micro ! Poussant, en guise de pleurs, des cris de goret, dans l'espoir de faire rire un million d'êtres ?...

IV

Le pauvre Culcu n'en demandait pas tant..., le rire qu'il soulevait exprès se confondait avec celui qu'il était condamné à faire naître, à sa seule présentation... il ne savait plus lequel restait involontaire. Il avait commencé par divertir des mariages amis, des repas de compagnie ; il descendit à l'auberge, à la cour de l'auberge et, presque sans transitions notables, il fut bientôt sur la place publique, aux assemblées et aux foires, où il rencontra les mêmes succès, encore plus enivrants d'être plus brutaux. Les liards plurent dans le pot de chambre qui servait de sébile : un pot de chambre truqué, avec un œil au fond, dont, par un déclic invisible, la paupière se fermait pour dire : « Merci ! »... Tout le monde jetait la pièce, rien que pour voir fonctionner l'engin grotesque, et que l'obscène et large pupille s'obstruât, comme de peur.

Malgré sa résistance sourde, une certaine volonté de rester honnête homme qu'il devait peut-être à sa belle ascendance paysanne, la plaisanterie qu'il employa dut, comme son public, baisser, se barbouiller : la scatologie entra dans le jeu, cette curieuse, invraisemblable *cacade*, dont on se demande avec stupeur d'où peut venir l'attrait : la gaieté puante, accroupie.

On riait alors beaucoup de ces choses-là ; on chansonnait le fécal plus encore que le tendre. Si les imprimés en témoignent peu, c'est qu'ils ont disparu dans la grande vague de pudicité Restauration ; mais on retrouve les couplets dans les archives familiales, à côté des recettes... (et des prières), soigneusement copiés, où *Margoton* rime avec *étron*, et *pipi* avec *sourit*...

Le pitre, gagné par le rire soulevé, grisé par le mouvement, ne résistait plus, augmentait même la saleté, inventait les plus grasses plaisanteries, piétinait la fumure... jusqu'au moment où il rentrait à la maison.

.....

Sa face perdait son contentement, arrivait au repos, et parvenait insensiblement au souci, à mesure qu'il avançait vers la chaumière du faubourg, qui avait succédé à la belle maison du Marché. Pourtant, le bateleur rapportait ses poches pleines de pièces blanches ; mais il y avait le père.

Le vieil homme, qui gardait de la noblesse d'âme, semblait ne pas vouloir vivre d'un argent ainsi gagné, et n'en prenait pas un sou, malgré son dénuement. Il s'engageait, cependant bien affaibli ; se louait pour de menus travaux accomplis avec conscience, pourvu qu'on le nourrît. À la maison, il ne vivait que de croûtes. Jamais son regard ne se levait sur son garçon rentrant attifé de la parade. Le vieux ne se consolait pas, d'autant qu'il attribuait à sa décision de venir en ville tout le déshonorant malheur qui l'affligeait : là-bas, l'enfant n'eût fait qu'un fier charretier, un laboureur digne, comme ils l'étaient demeurés depuis des grands-pères et des grands-pères.

Le pitre tendit à s'écarter, à courir les campagnes, sachant que le bonhomme était moins triste quand son fils déchu ne rentrait pas.

Pour sa mère – qu'il méprisait bien tendrement – elle semblait ne rien voir ni connaître qui fût aussi beau que son Joseph ; lui cuisinait des ratatouilles et des petits plats pour le réconforter. Seulement, jamais elle ne se résolut d'aller l'applaudir ; une fois qu'il insistait : « J'aurais bien trop peur de te faire manquer tes tours, fit-elle ; et je crois bien que je ne pourrais jamais rire ! »

Cependant, un soir qu'il annonça un long départ, elle eut une émotion exagérée et haletante ; elle l'embrassa pour l'adieu comme à ne jamais le revoir ; lui dit : « Courage, courage, mon pauv' petit Joseph ! » Peut-être que, cachés par cette bassesse truculente, sa finesse de femme devinait un secret, du sacrifice, de la douleur.

V

C'était vrai : derrière ces grimaces, le bouffon restait tendre, humain, rêveur, affamé d'affection et de grandeur. Son triomphe comi-

que se compliquait d'une défaillance singulière. La souffrance de son père lui était d'autant plus sensible qu'elle trouvait en lui un sentiment analogue ; le contraire de l'orgueil de soi : la honte et le regret.

Il lui était devenu essentiel d'émouvoir, d'exercer une action sur un public ; seulement, las de rire, le pitre rêvait d'étranges succès absolument inverses de ses réussites ; ainsi, il eût aimé, devant un nombreux auditoire, se dresser soudain, les bras en croix, convulsé de la peine des hommes ; faire couler la pitié dans les âmes, une débordante pitié, folle un peu, comme l'autre, le rire, est fou. Ah ! soulever des sanglots et des détentes d'amour ! Avec ses mots et ses gestes, labourer une foule d'un profond sillon d'émoi... Voilà qui pouvait être digne d'un grand mime et d'un homme !

Quand il était bien seul dans quelque boqueteau, il ne répétait pas ses boniments, non, il clamait des poèmes tragiques ; lui qui savait tellement de chansons grivoises, de récits dînatoires, il se libérait de son faux nez et de son grime ; les expressions les plus fortes de la souffrance, le malheur, la détresse, la désolation, le supplice, ces mots puissants chargés de larmes, il les sentait se gonfler en lui, immenses et noires, avant de les jeter aux branches, aux futaies, et aussi aux oiseaux piaillards qui semblaient encore en rire, eux ! tel ce pivert acharné, et le ramenaient au sol ! Joseph était de famille huguenote, élevé dans les Écritures, et les textes qui témoignaient des désespoirs les plus emphatiques devenaient ses préférés, des sortes de talismans de grandeur, qui purifiaient. Sa mémoire retenait les psaumes comme les ponts-neufs. On eût pu le voir, « solitaire », lui aussi, « comme un passereau sur un toit », vitupérer, dans la forêt haute, les *Lamentations de Ténèbres*, pleurer sur Laigle somnolente comme Jérémie sur Jérusalem, invectiver, à lui seul, contre tous les amis de Job.

Ce comique avait la passion, qu'ils ont tous, du tragédien ; d'ailleurs, il sentait confusément que cela ne le touchait surtout qu'en fonction d'un auditoire, et c'est pourquoi, dans ces exercices violents comme des spasmes, il se mettait en présence de quelque grand paysage, désert, mais qu'il meublait de toutes les vies cachées.

VI

Sa plaisanterie avait débuté par animer les enfants, ses camarades de classe ; et quand, plus tard, Joseph se détermina au rôle de bouffon, jamais le jeune auditoire ne fut abandonné. D'abord, avec cette jeunesse, le mépris cessait ; n'était-il pas le sorcier qui ne fait point peur ; l'enchanteur familier ; celui dont les mains accomplissent des prodiges, donnent aux boules de liège des forces pour traverser les choses, semblables aux balles de fusils ? Transmuait-il pas, rien que de jeter un foulard, un œuf rouge en œuf blanc ?

Même le curé n'arrivait pas à les détacher de ce huguenot. Un jour que le prêtre tentait de les captiver par l'eau changée en vin aux noces de Cana, un petit homme, avec un air finaud, l'index levé à hauteur de l'œil, dit, en laissant traîner son doux accent : « J'suis bé sûr que not' Joseph le réussirait, c'tour-là ! si qu'on le défiait ! »... Culcu, qu'on nommait aujourd'hui « Cucu-la-Grimace », en fut ravi... Il aimait les enfants, se réjouissait de leur pureté physique et morale, et, dans les promenades où il les emmenait, il tentait de diminuer le rire pour atteindre l'émotion et l'attrait. Joseph fut plus fier de leurs mines attendries que de leurs éclats : il se sentit leur poète.

Les enfants, à cinq lieues à la ronde, devinrent ses disciples, des disciples acharnés, et furent de précieux auxiliaires quand changea la vie du bouffon : émissaires qui passaient partout, jamais remarqués. Il eut ainsi sur le pays des centaines de jambes et d'yeux, dont sortit bonne part de son étrange réussite...

*

Un jour que, dans la vive et mystérieuse Risle, il pêchait au chevesne pour améliorer sa pitance que les guerres civiles rendaient bien maigre, et qu'il avait, en face de soi, séparée par le bouillonnement de la vanne, l'extrême pointe du moulin Tricot, il entendit des cris subits et désespérés : un des garçons du meunier venait de tomber à l'eau : les autres hurlaient.

Sans une hésitation, il bondit d'un saut au milieu du courant, et finit par saisir l'enfant, en buvant un terrible coup dans les flots tumultueux.

Pour remonter, ce fut autre chose : le courant était d'une violence extrême, l'eau, très creuse, à cause de la fosse de chute et des pluies... Joseph haletait, serrant le petit corps, et commençait d'entendre aux oreilles « les cloches de glas », quand, dominant la rumeur finale qui l'envahissait, il perçut un grand fracas d'eau : dans un éclair de remontée, dans le gargouillis, il vit un homme à cheval qui fendait les flots vers lui ; son cheval, la tête levée, gardait pied au fond. Joseph se laissa porter, et, dans la minute, empoigné au collet, soulevé, il se trouva en travers d'un arçon, n'ayant pas lâché son môme.

Le sauveteur était un d'Orlandes, de ces jeunes royalistes qui servaient d'aides de camp à Frotté ; sans hésitation, il avait bondi au secours. Ils arrivèrent au bord ; le cavalier identifia ses épaves, et rieur de cette mâle gaieté qui les caractérisait tous : « Eh bien ! fit-il, cette grenouille intrépide, c'était donc toi, La Grimace !... mon Cucu, ne te suffit donc pas de nous faire rire ?... » Sur la berge, il demanda : « Et ton jeune homme ?... Bon, il renifle ; gagnons *l'écoute-s'il-pleut* (le moulin) ; la Tricote nous donnera du feu et *du chaud-boire.* »

*

Le gentilhomme et le baladin se mirent nus comme vers devant une haute flambée, une *calbaude*, et la meunière pleurait bien trop, en frictionnant son Jean-Pierre, pour s'ébahir de ces deux Adams-là. Les vêtements, signes brutaux de leurs différences sociales, ne les séparaient plus ; voici qu'ils restaient absolument réduits à eux-mêmes, nus dans leurs possibilités essentielles comme dans leurs corps. Joseph s'étonnait de voir persister en ce grand jeune homme tout nu quelque chose d'à part ; même ainsi, son sauveteur gardait son aisance, de l'autorité, de la certitude élégante, avec ses beaux gestes calmes. Orlandes s'était assis devant l'âtre, dans le fauteuil du grand-père, nonchalamment, une jambe ballant sur l'autre genou, le torse droit, tournant légèrement la tête, comme s'il eût posé en grand habit pour un peintre ; il chauffait

distraitement de longues mains fines et roses, presque translucides au feu.

Le pitre crut sentir soudain que le « privilège », l'inégalité reconnue, étaient plutôt une consécration d'un état de fait, d'une supériorité acquise de race, au lieu d'une désignation arbitraire.

Voilà : on avait enlevé à cet Orlandes tout signe, particule, couronne ou armoiries, et il lui restait encore une émanation de puissance. Aimable, souriant, causant des foires, ne se souvenant déjà plus de son acte, naturel pour lui, quand il aurait pu y laisser sa peau ou celle de son cheval, en plus de ses beaux habits, il ne montrait aucune trace de cette morgue fameuse... « c'est qu'il m'estime pour mon plongeon », pensait le pitre, en éprouvant à cette imagination un grand et chaud plaisir.

De son côté, le gentilhomme, plus hardiment, laissait ses regards se poser sur ce gaillard solide en face de lui, qui, de sa nudité, prenait un air de forte et sauvage franchise, avec une pureté singulière. Plus de singeries, mais du dévouement, et prompt, comme Orlandes l'aimait ; plus de bariolages, plus de haillons pailletés, mais, dans sa peau blanche, un bel outil jeune ; plus de batte d'Arlequin : une lame sûre de fort coutelas, hors d'un mauvais fourreau.

Ainsi, Guy d'Orlandes commença-t-il d'estimer Culcu-la-Grimace, en même temps que le bateleur s'interrogeait pensivement sur les « aristocrates ».

*

Quand ils furent tous les deux séchés, rhabillés, se passa une petite scène rapide mais significative, efficace. L'un était devenu très laid et l'autre, encore plus beau, avec sa redingote bleue, ses culottes blanches et son jabot, un peu pendant, mais qui lui jetait une clarté à la face ; l'enfant sauvé souriait sur son lit, et la mère disait encore une fois sa gratitude. On allait se séparer. Le pitre vit Orlandes fouiller son gousset, entre ses doigts, luire un écu... le monsieur allait-il lui donner de l'argent, gâter irrémédiablement l'impression étrange, rêveuse qu'il gardait de ceci ? Il ne rougit ni ne bougea ; le regard d'Orlandes

l'atteignit une seconde, et la main qui se dirigeait vers lui changea, avec une habileté ! décrivant une courbe comme pour jouer avec la pièce : « Eh ! goujon manqué, dit le jeune homme à l'enfant, viens chercher les dragées de ton second baptême... Arrive... tiens ! De la part de tes parrains... Allons, au revoir tout le monde ! »

Et il retendit sa main, vide, mais fraternelle, cette fois, vers le pitre qui s'y accrocha soudain comme s'il se noyait encore... L'autre rit, lui donna une tape amicale ; lança une bourrade au meunier qui sanglotait, et partit, chantant :

Avez-vous vu la Marinière
La Marinière forte et fière
Au fin menton,
Au genou rond,
Dansez, dansons sur la rivière...

Sa voix gaie diminua, sur la rive. Toute la famille, nantie du pitre qu'on avait prié à souper, suivit de l'œil ce garçon aimable, si vivant ; et quand il eut disparu sous les arbres du chemin montant, ils ne s'en allèrent pas avant que *La Marinière* ne fût plus murmure parmi les bruits de la vallée. Alors, ils rentrèrent, tous subitement pris de tristesse, comme s'ils eussent pressenti le destin – proche – du beau cavalier.

VII

La Grimace, sans un amour, ne manquait pas d'amours. Il avait eu à souffrir, quand un rude mâle jaillit de l'adolescent. Il subit des étonnements qui marquent et des rebuffades qui restent : voilà une fille rieuse que vos plaisanteries ont absolument sortie d'elle-même, qu'un signe, semble-t-il, doit vous livrer, maintenant qu'elle est comme grise – on a qu'à étendre la main. Étendez-la donc, afin de pousser votre avantage ; immédiatement, la belle se replie, se glace, prête à toutes les défensives, et vous charge d'un dédain encore plus fort que son abandon passager.

Il ne crut pas, d'abord, tenta de montrer un peu la profondeur de son âme ; mais il échouait toujours, ne parvenait pas à émouvoir. Au printemps, il tremblait de peine et de jalousie en voyant se former de beaux couples, sérieux et graves, qui s'en allaient en fiancés ; des garçons bien humbles d'esprit, lourds et lents, mais qui savaient inspirer de l'amour à des filles délicates, rien que par leur force tranquille de laboureurs ; à des filles délicates, dont lui, le bouffon, eût tant fait pour célébrer, charmer les finesses.

Se marier ? Culcu ! avec qui donc ? Se fiancer... quels rires ! Alors, emporté par son tempérament, il ne connut que traînées, que *Marie-couche-toi-là*. Si cela pouvait apaiser le corps, dans quel écœurement s'enlisait l'âme ! Cependant, d'images sales et de souvenirs bas, peu à peu, mû par son besoin contrarié de perfection, il composait, grâce à elles, une figure féminine parée de rayonnements ; du bestial, il tira la prémonition du surhumain, de chevrières chaudes, il fit des Béatrices.

Les filles folles, dont il recevait les faveurs, ne savaient point si elles devaient rire ou pleurer quand, oubliant leur humble infamie, Joseph les serrait dans ses bras avec une extase aux yeux clos ; leur balbutiait de magnifiques mots d'amour, leur recréait une âme par sa tendresse anonyme et ses respects.

Il fut violemment goûté par ces malheureuses, aimé jusqu'à la passion ; causa de tragiques batailles entre elles, car toutes se prenaient de croyance à son amour, à sa dilection et s'affolaient de voir le pitre auprès d'une autre ; Joseph se diminua encore dans l'esprit des paysans, pour qui la débauche apparente, dont la franchise déplairait moins aux gentilshommes, est un crime commis contre le bon ordre, la respectabilité. Culcu, dans son milieu, subissait de plus en plus le sentiment de sa déchéance.

VIII

Le moulin Tricot fut, pour La Grimace, son vrai foyer campagnard. Ici, il lui semblait bien que l'amitié seule guidât le jugement. La femme le choyait comme un fils aîné ; le père s'exprimait moins, mais

il s'épanouissait en poussant la « planchette », quand Joseph sifflait, le soir, pour demander accueil.

On se sentait en paix dans la forte maison. Rien de la folie du monde et de ses combats – ni de ses racontars – ne pouvait, semble-t-il, atteindre tel refuge. Le soir, la tranquillité en était émouvante : le doux ronronnement de l'eau régnait, à peine troublé par les saumons, si nombreux alors, que les contrats domestiques s'engageaient à n'en servir que trois fois la semaine ; le bruit de leurs plongeons heurtait fortement la façade de pierre, seule verticale au long des eaux descendantes, dans la vallée couchée. On devinait, à l'entour de soi, une telle sonorité atmosphérique, que le silence en prenait une valeur particulière, un goût fort et spécial.

Mais la mort rôdait, fantasque promeneuse.

Vers la fin de l'été, au crépuscule, tandis que, dans le parfum des anis et des menthes et des eaux, les deux hommes restaient silencieux – la grande roue était arrêtée – et regardaient pâlir l'ouest, ils furent surpris d'une altération dans le murmure régulier de la vanne ouverte ; le rythme égal s'était assourdi et fragmenté.

Le meunier se leva et retint un cri sourd, qui fit accourir Joseph : un corps d'homme sans tête encombrait le pertuis ; ils le dégagèrent à grand'peine et virent qu'il portait un Sacré-Cœur sous la veste... Au moment où ils allaient remettre la planchette pour l'aller inhumer, quelque chose encore flotta dans le soir indistinct : un autre corps, dépassant à peine la surface par des émergences, venait. Et d'autres, d'autres encore... blêmes hideusement, gonflés de cette boursouflure immonde, de ce dépouillement décoloré des morts qui ont stagné dans les fonds les neuf jours nécessaires au gonflement chimique qui les soulève.

Joseph et le meunier travaillèrent toute la nuit, s'efforçant de ne point faire de bruit pour ne pas réveiller les enfants. Onze morts arrivèrent, des chouans – il y avait eu bagarre à Ambenay. Le meunier semblait pris d'une folie muette qui faisait mal : sous la lune, les corps s'alignaient dont il reconnaissait certains. Il s'agenouillait près d'eux, puis se retournait soudain vers les étendues aqueuses où flottaient des brumes lunaires, ces platitudes étamées qui paraissaient inertes, mais

dont l'invisible mouvement entraînait quand même des cadavres amis : « Et rien que des chouans ! » murmurait-il dans une rage sombre. Oui, des chouans, tués de près ; sur leurs corps à moitié nus on voyait, autour de la blessure, des ronds de grains de poudre, piqués comme des charbons.

Avec stupeur, Joseph reconnut parmi les suppliciés un de ses anciens amis de classe, le garçon le plus paisible de l'école et le plus appliqué, dont il estimait toujours le sérieux et les mœurs. Comment ! ce fils du peuple, si juste dans son expression, sans haine ni colère, qui aurait pu vivre si heureux sur son petit héritage, avait donc tout quitté pour suivre les royaux ?

Il ne s'agissait plus de « brigands », ici, ni de « fanatisme ». À quel appel de conscience obéissait-il donc ? Et Joseph pensait, avec une sorte de désespoir, au jeune homme pur qui avait choisi de mourir pour l'étrange cause...

Sur la rive, ils les inhumèrent, dans un écrasant travail, et, quand ce fut fini, le jour commençait de poindre. Ils étaient à bout de forces ; cependant le meunier alla vers son établi pour raboter et joindre une croix, comme s'il ne voulait pas attendre une heure pour que le Signe dominât la vaste tombe : et, encore, eut-il le courage de cueillir des iris et des prêles pour la fleurir. Il pria longuement ; Joseph ne pouvait guère, mais il se tint bien droit, près de l'autre à genoux.

*

Culcu resta au moulin tout le jour, pour aider, si pareille descente continuait ; mais la rivière garda ses morts. Tandis qu'ils guettaient ainsi, il parut au bouffon que son hôte était moins fraternel ; isolé en lui-même. Joseph y fut sensible, mais son esprit agité se posait des interrogations presque cruelles qui le tourmentaient plus encore.

Le baladin se jugeait tellement infime qu'il n'avait même pas songé à prendre, à épouser un parti... Lui, qui « chinait » avec du rire comme d'autres mendient avec des larmes, n'était-il pas un parasite des riches comme des pauvres ? Quel groupement n'eût dédaigné l'adepte Culcu, quand tous fêtaient La Grimace ? Et La Grimace, lui-

même, eût-il consenti à réduire la moitié de ses bénéfices ? Le Normand qu'il était demeurait attaché au douloureux gagnage.

On le fêtait dans les deux camps ; nul ostracisme pour lui, ni questionnaire, ni soupçon ; quand apparaissaient sa bonne figure et ses brillants oripeaux, on commençait de rire. D'ailleurs, il s'était donné un aspect réjouissant, dissimulant ses cornets, ses banderoles, son attirail de jongleur, sous deux longues poches de bissac artistement façonnées en bosses de Polichinelle, qu'il portait devant-derrière, et peintes en rouge.

On le voyait de loin dans la verdure dense du pays ; immédiatement, il créait une armistice : « Ne tirez plus, voilà Culcu-Joseph ! » Il passait partout en dédaignant les mots d'ordre, qu'ils fussent *Marat-Mayence* ou *Cholet-Charette.*

IX

Son père n'avait pas eu à choisir, lui. Sa situation fut typique de l'époque. Il était bleu, et respecté quoique devenu si pauvre. L'antipathie qu'il affichait pour les royaux venait en partie fraîche de sa ruine ; il attribuait ses malheurs aux manœuvres des blancs sur les assignats. Évidemment, on ne peut nier que les royalistes ne s'attaquèrent durement au crédit des bons nationaux, quand on retrouve encore, dans chaque demeure chouanne, ces ballots de faux billets – par quintal – dont la dispersion contribua à l'avilissement du papier-monnaie, mais dont l'emploi réfléchi fut cependant peu de chose à côté de l'immanente conséquence du régime – ce que le vieil homme ne voulait pas voir par volonté de garder ses convictions, sa haine du roi et des seigneurs.

Elle était vieille en lui, venait de cinq générations, montrait bien la force traditionnelle du paysan qui rumine sa hargne au long des lents travaux ; dans ce pays d'Ouche, de violence et de décision, durant les guerres religieuses, un parti commandé par un sien grand-père, un Culcu du XVIe siècle, avait assiégé un château. Les défenseurs s'emparèrent du chef et le supplicièrent affreusement.

Ils pendirent l'homme vivant par les poignets, dans la cour intérieure du manoir fortifié, à quinze mètres en l'air, au crochet de lucarne. De la colline en face, on voyait le pendu tourner, retourner au gré des torsions de la corde et du vent ; on l'entendit quatre jours se plaindre, de plus en plus faiblement... Trop distants pour qu'une balle bien tirée achevât son martyre, les hommes, ses partisans, comme hypnotisés, vaincus, restèrent là, ramenés invinciblement pour regarder, savoir, abandonnant l'attaque, entassés. Il aurait fallu partir bien loin pour ne pas revenir à cette seule place d'où l'on voyait le chef...

Des défenses avancées du château, on les tuait facilement tirant à même le groupe, toujours reformé : le gentilhomme rural réussit, avec des hommes, comme un garde avec les pies : d'en faire crier une blessée, les autres reviennent autour.

*

Si Joseph fût resté dans son milieu campagnard, les souvenirs des choses anciennes auraient pu garder leur influence, mais avec la dispersion de sa vie, la nouveauté incessante de ses rencontres, les traditions s'en allaient. Et la force des événements était telle, alors... vieilles lunes, que les années passées ! Il préférait l'amabilité indifférente d'un Orlandes aux apostrophes véhémentes des citoyens altérés... Et puis les royaux étaient les plus faibles...

Il s'intéressa à leurs courses, tenta de se rendre compte et, le hasard le servant, il put voir de près ces « nobles », les titulaires de ce vocable dans lequel les gens des villes plaçaient une telle exécration, et les paysans, tant d'amour : haine et dévouement !

X

Sur la valeur des royaux, il fut éclairé de façon singulière... On était au début de décembre, aux dernières années du siècle dix-huitième. Le bouffon se trouvait assez éloigné de ses lieux habituels quand, au détour d'une route, il se trouva nez à nez avec des bicornes à

queues rouges, une troupe imposante : deux escadrons de cavalerie, fortement éclairés par des flancs-gardes, et qui respiraient la victoire.

On le reconnut... Il accompagna...

À la nuit tombante, les républicains décidèrent de cantonner dans une grosse agglomération de bâtisses qui faisaient château ; ils y entrèrent, demandèrent de la paille et du vin, comme on demandait alors, pistolet dans la figure ; débridèrent dans la cour, commençant de rire au repas prochain qui serait copieux, vu le poulet qu'on venait de saigner ; qui serait drôle avec Culcu-la-Grimace, pincé au vol, juste pour les distraire.

Ce qui suivit reste presque indicible dans sa soudaineté et son horreur : ces hommes nombreux et gais qui défaisaient les sacs, quittaient les gros souliers, dans un désordre confortable, virent la scène changer tragiquement, furieusement ! Des granges, des vacheries, des étables ténébreuses et mornes, une rafale de coups de feu partit avec des flammes tranchant le crépuscule ; le tonnerre des répercussions, les hurlements des blessés, les meuglements du bétail... Des issues noires, bondirent des démons noirs, sautant entre les chevaux et les cavaliers, poussant les bêtes à coups de souliers vers le dehors, les chevaux qui presque tous avaient encore la carabine à l'arçon.

Et combien étaient-ils ? Ils semblaient cent, en fait en pouvait-on compter vingt ? Ils tenaient l'abreuvoir et luttaient dans une brume fumeuse, tirant, rechargeant, silencieux au milieu des clameurs. Un grand jeune homme élégant les encourageait, debout et marchant, faisant le coup de feu quand un fusil échappait à une main blessée : les chevaux fuyaient dans la campagne nocturne et, de sa place, La Grimace, qui se sentait soudain réchauffé, grandi, au milieu du péril, vit la manœuvre des chouans qu'il dominait. Leur coup de main réussi et les chevaux volés, ils battaient en retraite un à un.

Bientôt, il n'y eut que le chef qui riait, et qui, sautant à cheval, allait sortir par le bout de la cour ; il agitait son chapeau. À la lueur des coups de feu, La Grimace reconnut Orlandes.

Le pitre était grimpé dans une embrasure de fenêtre pour mieux voir ; il distingua un groupe d'hommes qui rampaient pour couper la retraite du chef chouan. Près de lui, à peine accotées sur le terrain

déclive, on avait roulé deux grosses barriques pour abreuver les républicains. La Grimace ne réfléchit pas une seconde ; d'un élan puissant de ses fortes jambes baladines, il avait sauté, tombait pieds écartés sur les futailles qui, violemment dégagées, roulaient sur la patrouille... les hommes s'écartèrent ; le cavalier passa en trombe, toujours riant.

Joseph regagna ses aîtres en état de fièvre ; quelque chose le bouleversait : il vécut cinq jours dans un sentiment de dispersion héroïque. Il lui fallut parler de tout cela, s'éclairer lui-même et, dès qu'il put, il se dirigea vers le moulin Tricot.

Quand il y parvint, il trouva, malgré la nuit tombante, la planchette encore mise, la franchit et se heurta, sur le seuil du moulin, à une grande jeune fille hautaine qui lui parut d'ailleurs très belle, aussi belle que farouche.

Elle examinait ce croquant avec appréhension, une sévérité évidente :

— Que voulez-vous ?

— Je suis de la maison, fit-il, content de cette hauteur sans savoir pourquoi.

Elle appela : « Mon oncle », avant de le laisser entrer. La Grimace entrevit le dos ployé du meunier à la pointe de l'île ; lui aussi cria :

— C'est moi, Tricot, Joseph...

— Ah ! bon ! fit l'autre, j'arrive... ou plutôt, viens donc m'aider.

Il relevait ses nasses.

Joseph laissa tomber ses bosses rouges, sourit, non sans une pointe de malice, à cette gaillarde qui ne désarmait pas, et rejoignit son ami.

— Tu as vu Solange ? demanda le meunier... une parente à nous... un beau brin.

— Pas commode ! répondit Joseph gaiement.

— Ombrageuse comme une pouliche, mais du feu ! Elle vient de Verneuil et tu sais le *dit-on* :

Tout savant
Vient de Caen
Tout argent
Vient de Rouen

Tout orgueil
Vient de Verneuil

Tricot se releva et regarda avec souci la rive opposée :

— Verneuil est gonflé de républicains ; les filles y trouvent mauvais état.

— Oui, répondit brusquement Joseph, mais les républicains ont encore fort à faire.

Il songeait à l'épique bagarre qu'il venait de voir.

L'homme le regarda vivement, puis il le chargea de poisson.

Quand ils revinrent vers la maison, la meunière était rentrée. Joseph sentit que son accueil n'était pas absolument le même, plus empressé peut-être, mais par là moins familier. La susceptibilité du bouffon avait une perception fine, trop fine de s'être si souvent aiguisée dans sa honte : il fut très triste quand la brave femme lui dit avec gentillesse : « Il faudra rester manger la soupe avec nous, Joseph. » Comment ? On l'invitait ! Lui dont le lit et la place à table l'attendaient toujours ? Il remercia et ajouta avec effort : « Je dois être à Rugles demain et partirai dans la nuit. »

On ne le retint pas autrement que pour la forme et, comme ils entraient dans la maison où brillait la chandelle, sur le fond éclairé, il vit le meunier mettre un doigt sur ses lèvres en regardant la belle fille.

Ils s'assirent à table ; la jeune paysanne ne parlait guère que pour répondre, et bref... Joseph se demanda d'abord si sa mauvaise réputation ne troublait pas ses hôtes ; si l'on craignait que l'invitée n'en fût compromise ; peut-être souffraient-ils de la faire dîner avec un bouffon ?

Il était malheureux ; l'espèce de joie qu'il promenait depuis cinq jours faisait place à un découragement morne. Il n'avait plus faim. Le souper traînait.

Mais on entendit de petits pas sur la planchette : un des enfants rentrait ; le mari et la femme se regardèrent, soucieux... Cependant, avant qu'ils ne pussent rien faire, la porte s'ouvrit et Jean-Pierre parut, rose de sa course et triomphant :

— J'ai remis moi-même à Monsieur le Chevalier...

Sa mère lui coupa la parole :

— … Dis donc bonjour au lieu d'entrer ainsi !

Joseph se leva :

— Je m'en vais, fit-il, la gorge serrée et des larmes dans les yeux.

On l'entoura : l'enfant serrait les jambes du bouffon et le regardait tendrement de bas en haut. Tricot lui mit la main sur l'épaule ; le baladin reprit :

— Vous vous défiez de moi ! je le sens… Mais comment pouvez-vous ? et puisqu'il se passe ici des choses que je ne dois ni voir ni savoir… adieu !

D'un mouvement de torse, il se libérait, mais la femme et le mari s'étaient regardés encore : la femme se mit en travers.

— Nous avons eu tort, Joseph… Reste ! C'est ton père et ses bleus qui nous font peur. On va tout te dire…

— Ce ne sont point nos secrets, intervint la jeune fille, sévèrement.

— Il a sauvé mon garçon, dit la femme avec feu, et tout bouffon qu'il est, il a grand et bon cœur ! Joseph, tu le sais bien que nous sommes chouans ? Tu le savais ?

— Je l'ai toujours su, murmura Joseph.

— Eh bien ! ce soir, nous avons reçu par celle-ci des nouvelles importantes, et nous allons courir toute la nuit pour les faire parvenir.

La Grimace sourit enfantinement au travers de ses larmes, secoua un peu les épaules :

— … Donnez-moi donc vos dépêches, je les remettrai… et vite.

Il embrassa la famille, riant et pleurant toujours, et se dirigea vers la porte ; l'invitée vint à lui pour lui tendre la main. Sans lever les yeux sur la jeune fille, Joseph serra faiblement cette toute petite main.

Au seuil, il se retourna ; il tenait dans sa ceinture les messages royaux :

— Si c'est pour l'affaire du Val-Pinçon, rit-il, j'y étais avec Monsieur d'Orlandes.

Et il ajouta :

— Demandez-lui donc comment il juge le tour de bateleur qui lui a sauvé la peau ?

XI

Les événements et son trouble le menaient ; sa griserie ne s'apaisait pas ; quand il sut que, sous prétexte de donner une fête – toujours la danse macabre qui secouait ses figurants – le comte de Frotté réunissait son monde dans un château voisin où l'on danserait comme on tiendrait conseil de guerre, La Grimace désira passionnément s'en approcher... Donner une fête ? Il était temps ! De toutes parts les colonnes républicaines convergeaient. Ce serait peut-être alors la dernière fête... au moins qu'elle fût belle !

Joseph descendit trouver Tricot :

— Peux-tu me faire engager ? Je pourrais distraire... et, fit-il étrangement, je voudrais tant les voir !... Tu n'as rien à craindre de moi, tu le sais maintenant.

Tricot lui dit de réclamer le majordome de sa part : « Ils me prendront peut-être pour amuser leurs paysans... n'est-ce point mon rôle choisi ? » songeait mélancoliquement La Grimace. Mais il partit quand même et l'accueil qu'il reçut lui fut sensible : tout de suite, le domestique partit pour l'annoncer.

— Qu'il entre ! cria-t-on.

Et il pénétra dans ces vastes salons aux parquets miroitants, où les damas pompadour de l'Ancien Régime n'avaient point encore décoloré leurs bouquets.

L'assemblée était nombreuse, en grande toilette, et le gros brouhaha lui ronflait aux oreilles ; il fallut presque que le maître d'hôtel le tirât par la manche ; mais il se remit en voyant devant soi le beau jeune homme tout nu ; pas aujourd'hui, au contraire ! pailleté et luisant de satin blanc, mousseux de dentelles et de poudre :

— Bravo, notre ami, fit Orlandes, voilà une bonne pensée.

Et, tourné vers le public, il annonça :

— L'illustre La Grimace : un fameux bateleur et aussi un homme brave.

On applaudit ; Joseph se conforta encore.

— Faites place. Est-ce qu'il te faut beaucoup de place ? Deux toises, devant la cheminée ?... Cela irait ? Attends...

Et le bel Orlandes dérangeait les gens avec un sourire, portait les fauteuils, poussait gentiment, fermement... le laissa au milieu d'un cercle étonnant, presque vertigineux, où tous les yeux le regardaient avec un sourire dispo, une amabilité évidente.

Que ces femmes étaient belles et frappantes avec ce rouge, ce fard violent qui les relevait et que les bourgeoises ne portaient pas encore ! Ces joues brillantes semblaient avouer l'exaltation, la vaillance, presque la sensualité ; elles paraissaient fouettées d'une sorte d'ivresse.

Il eut un bref tremblement ; le pitre sentit qu'il fallait complètement changer de manière ; il entrevit un triomphe énorme, une sorte d'apothéose ; envia nostalgiquement l'heure qui suivrait sa sortie ; mais pour mériter ce contentement inconnu jusque là, il fallait lutter...

Le bouffon s'inclina très bas et salua ; quittant le patoisement, il prit l'accent italien des Scaramouches et des Matamores, où il se sentait moins vulgaire. Ici, on devait intéresser plus qu'amuser.

Dans le dédoublement singulier des vrais acteurs, il remarqua un homme brun qui présidait au centre des fauteuils, bardé d'un vaste ruban rouge avec lequel jouaient ses doigts ; ses yeux ne quittaient pas le pitre : « C'est Monsieur de Frotté, pensa Joseph, il a l'air imposant. »

Tous semblaient contents ; on l'applaudit beaucoup, mais nul lazzi ne sortait de la foule et cela l'inquiétait un peu.

Au repos, quand reprirent les violons, après l'avoir fait magnifiquement manger et boire, le maître d'hôtel lui dit que le général voulait lui parler.

Frotté le regardait de ses énormes yeux pensifs, avec le quart de sourire qui leur enlevait toute sévérité :

— Je voulais vous remercier pour les enfants du Moulin-Vert, dit-il ; cette famille est mienne et je suis parrain d'un des frères... Monsieur d'Orlandes m'a dit...

Le pitre hésita ; puis avec un peu de trouble :

— C'est lui qu'il faut louer car, sans sa venue, il y aurait eu plutôt enterrement que sauvetage... (comment dire ? faudrait finir sur son titre ? Mais je ne sais plus) – alors il ajouta, car ça lui parut juste et bien : voilà, Monseigneur !

Frotté sourit :

— Je ne suis pas encore ministre, ni maréchal de France, mais mieux vaut cela que *citoyen*, dans mon goût. Je sais que vous êtes courageux ; je vous demande aussi d'être discret. Ne reconnaissez personne, demain, d'autre que moi…

Le généreux garçon rougit jusqu'aux racines : lui, trahir ces gens-là ! Il se redressa :

— Mon général, plutôt me couper la lange !

Frotté ne le regarda qu'à peine et le tutoya :

— Je ne t'ai pas accusé… Tiens, voilà ta part de réjouissance ; viens nous chanter encore – il lui mit dans la main deux louis, deux vrais louis d'or de vingt-quatre livres (qui étaient des *souverains*, hélas) ! – il freina le remerciement et ramenant l'homme au salon :

— Chante leur, va, parce que…

Son visage n'eut qu'une seconde de mélancolie, mais l'œil du pitre l'avait discernée sur les traits mâles redevenus souriants. La Grimace, dans son âme agitée, en doubla la tristesse et, quand il rentra devant l'assemblée, il vit le signe de la mort sur tous les fronts.

.....

Oui, il allait chanter pour les condamnés ; toute cette jeunesse, cette élégance, allait périr. S'il avait espéré hier, aujourd'hui, il ne doutait plus ; lui, vagabond des routes, connaissait maintenant les terribles, les sûrs préparatifs ; il aurait pu dire le nombre de colonnes qui venaient, infernalement, se rencontrer autour de ces guerriers danseurs ; que quelques collines et des bois cachaient l'encerclement des baïonnettes, les canons qui allaient croiser leurs feux. Oui, leur suprême fête !

Il entendit le long déchirement des fusillades ; il en fut comme dégagé de lui-même. Le pitre était mort ; il ne fut qu'un chanteur et qu'un poète ; leur donna les chansons qu'ils avaient aimées, les mélodies qu'accompagnaient leurs clavecins, Lisette et Grégoire ; Colette et Lubin ; le gracile répertoire de cour qui parlait d'amours champêtres et de tendresse fine.

Il avait la voix juste et assez belle, et si, dans un étonnement craintif, il put douter, vite le trouvère rustique eut la certitude qu'il les atteignait ; par leur silence, dont au repos il percevait la contraction ; par certains yeux qui brillaient ; par d'autres clos.

Le doux, le tranquille, le charmant passé revenait, s'installait dans ces esprits décidés, mais las de trop rudes efforts. Le chanteur comprit qu'il était en train de réaliser son rêve scénique, mais qu'il fallait pour y parvenir n'être que sincère et sans rien de théâtral. Aussi, quand il entonna la chanson de Madame de Lamballe, ce plaintif *Pauvre Jacques*, il parvint à l'art par abandon de tout artifice.

Il crut confier à ces gens généreux, en même temps que les plaintes du vacher suisse, toute sa misère personnelle, sa condamnation du pitre, et s'il fut près de faire couler des larmes, lui non plus n'était pas loin des pleurs ; il tremblait. Vraiment, jamais il n'avait rien éprouvé qui lui conférât un tel agrandissement de soi. Il se donna, leur jeta son cœur comme un bouquet, et, dominant les applaudissements, il prit parti, entonnant pour finir, d'une voix qui grandissait et montait, une chanson chouanne de fidélité et de mort où se fixait son destin. Il les galvanisa, les fit sursauter ; les refrains éclatèrent, chantés debout, à toute voix ; ce fut un frémissement d'attaque, de prise d'armes, une frénésie… dont, tremblant d'être l'artiste, le pitre ne put supporter l'ardeur : il se jeta dans la nuit comme un qui veut être seul avec son trésor. Il avait trouvé son public, et son public le créait.

*

Il frappa au moulin dans la soirée ; les habitants sortirent, tout inquiets de le voir rentrer si vite, craignant qu'il n'eût subi un affront, mais l'irradiation de sa figure les rassura… Devant la jeune fille, toujours un peu sur la réserve, ils débouchèrent des cruchons de maître-cidre et, gaiement, prirent leur plaisir, eux aussi.

Le pitre regardait son verre et souriait à son triomphe, à cette illumination qui s'était faite en lui, au sentiment d'avoir atteint son idéal, de l'avoir même dépassé. Lui, chétif, il avait agi à la manière la plus haute, celle du prêtre qui pousse aux grands desseins, aux sacrifices ; il

se trouvait dans le rôle ancien de l'aède de guerre, du chanteur devant les troupes...

— Mais enfin, qu'y a-t-il eu ? demanda la femme grillant de curiosité ; alors tu leur as fait des tours de passe-passe ? Des tours de force ?

— Non, non... disaient la tête un peu ivre de l'homme et ses yeux allongés.

— Tout de même !... tu ne leur as pas fait des farces !

— Non, non...

Les enfants demi-nus avaient quitté leur couche ; la grande fille tenait ses regards sur lui ; il voulut retrouver un peu de cet émoi, et sans plus mot dire, allant lentement à sa vielle, il commença les mêmes chants, dont il débordait.

Il chanta encore mieux ; il les voyait dodeliner de la tête et comprit qu'ils ne le suivaient pas, eux... qu'ils étaient simplement contents ! Le jongleur en éprouva un bref regret – cela était dommage ; il n'aurait pas dû tenter une seconde expérience ; des choses sont qu'on ne renouvelle pas. Pour ceux-ci, les chansons n'avaient pas le grand pouvoir... Les meuniers devaient s'étonner un peu du succès de leur ami. La jeune fille avait détourné la tête et semblait près de succomber au sommeil. Mais tant pis, il avait trop de bonheur pour que ce demi-échec le troublât. Il haussa gaiement les épaules et, par acquit de conscience, leur jeta au nez la chanson chouanne.

Fut-il moins persuasif par la certitude qu'il n'obtiendrait rien de l'effet de tout à l'heure ? Calmement, mère, père et enfants reprirent les refrains, heureux de retrouver bien dits les couplets familiers... Ils firent : « Bravo, bravo ! » sans réaliser l'étrange chose de ce bouffon chantant ainsi, avec une telle ardeur, une profession de foi nouvelle.

Joseph s'assit tandis que les petits réclamaient la quête... la quête ! Il en rougit, de penser à ce que les enfants voulaient voir...

— Pas de quête, dit-il bien vite... trop tard... Je vous ai ennuyés tous, et j'ai presque fait dormir mam'zelle Solange.

Alors Culcu qui, ce soir, aurait donc connu tous les triomphes, reçut, de cette belle, la consécration suprême. Elle s'était redressée comme si un coup l'eût atteinte – mieux encore, une caresse licencieuse – elle lui dardait aux yeux deux prunelles flamboyantes,

chargées de violence et d'admiration – et de reproches – une de ces décharges excessives qui font vaciller un homme :

— Je dormais, moi ! fit-elle, mais… j'en pleure !

Celle qui parlait ainsi, dont il venait d'agiter l'âme, était une femme de son monde, pas d'une autre planète comme les dames aux joues peintes, ces déesses, mais une mortelle, et pure et fière, qui aurait pu l'aimer.

XII

Le surlendemain, à la pique du jour, Frotté faisait sa barbe devant la fenêtre ouverte, et le grand air l'avivait et le tonifiait. Tout baignait dans la brume, et régnait un silence ouaté ; il se détourna avec la sensation que quelque chose tombait derrière lui, qui lui avait frôlé les cheveux. En effet, une boule de papier gisait sur le parquet. Il la prit ; elle était lourde : autour d'une balle de plomb on avait enroulé un billet, et le général y lut une nomenclature : il recevait ainsi les places précises des colonnes républicaines, celle d'Aubert, de Lestrange, de Remoissenet ; le billet indiquait non seulement leur situation mais la probabilité de leurs déplacements ; la même écriture ajoutait : « Il est question de remplacer le général Hédouville par le *citoyen* Brune. »

C'est surtout ceci qui frappa Frotté : le reste pouvait contenir de la fantaisie, quoique les mouvements indiqués concordassent avec ses renseignements, aujourd'hui assez désorganisés par les pertes de l'automne, mais le chef chouan tenait du ministère même, où les royaux gardaient de telles fidélités, qu'on y trouvait Hédouville trop « ancien régime », suspect de chevaleresque… oui. Son indépendance déplaisait fortement au Premier Consul.

Qui savait ceci était bien fortement renseigné !

La lettre si bien informée portait en guise de signature un dessin encore plus grossier que la calligraphie : une sorte de croix, où l'on distinguait mal un renflement, un socle, faisant de cette croix un calvaire étriqué avec un soubassement élargi.

.....

Et chaque jour, vinrent des billets, durant toute la semaine ; ils arrivaient grâce aux moyens les plus divers, avec des ingéniosités surprenantes, gardant toujours leur secret. Si, souvent, des enfants les remettaient au service de garde, les messagers fuyaient avant qu'on pût les interroger ; à d'autres fois, on trouvait la lettre sur le plateau d'un déjeuner hâtif : personne n'avait vu le donneur d'avis.

Un soir même, tandis qu'à l'état-major ils allaient jouer au rams, un mince carton glissa du jeu, en distribuant les cartes : une écriture, fine aujourd'hui, donnait exactement la composition de la brigade Guidal... et la somme prise la veille à la diligence de Pont-Audemer.

Alors on ne joua plus ; tous réunis autour de l'étroite plaquette blanche, intrigués, reconnaissants, animés d'une vague croyance presque superstitieuse qui les réconfortait comme une aide de miracles, ces hommes, sur qui la mort se resserrait, se retrouvèrent dans leur folle jeunesse : on supposa tout le monde, jusqu'aux femmes des généraux ennemis, leurs filles... « Quel est ce cœur qu'ont pris les Chasseurs du Roi ?... » On alla jusqu'à interroger sévèrement un jeune aide de camp sur sa parenté avec les Beauharnais... Qu'elle était moins haute et plus touchante, la vraie histoire !

Orlandes tenait en main le cartonnage, fond de boîte, assez pelucheux, et il en examinait la signature :

— Mais ce n'est pas une croix, fit-il. Il y a une apparence de corps, là. Ne dirait-on pas plutôt un pion de jeu d'échecs ?

En effet, le globe inférieur, pris pour un piédestal, s'arrondissait, les branches de la croix formaient une collerette oblongue ; la figurine était tracée d'une ligne continue délimitant son aspect, y laissant un vide central.

— Une pièce d'échecs ? Un pion ?

Le damier couvert des trente-deux combattants d'ébène et de buis n'était pas loin ; les yeux comparèrent :

— Pas un pion, fit Frotté, plutôt un fou... *un fou blanc.*

Et presque en même temps, le général et Orlandes prononcèrent :

— C'est La Grimace !

— Attendez, fit Orlandes, je vais bientôt savoir.

Il courut au moulin Tricot.

*

Deux heures après, il revint triomphant : les meuniers n'avaient pu lui assurer que le pitre fût l'auteur des billets ; cependant, ils certifiaient que La Grimace travaillait maintenant pour le roi et qu'il se remuait terriblement. Ils jurèrent de le retenir, quand il viendrait au moulin, pour qu'on l'interrogeât.

Mais quand retournait Orlandes et qu'il montait lentement la côte dans l'obscurité, sur les pierres roulantes, un petit pas avait couru derrière lui et une jeune fille l'avait rejoint – une diantrement belle fille ! – qui lui avait dit :

— Oui, c'est Joseph qui envoie les billets ; je le sais à n'en pouvoir douter… comme je sais qu'il vous a sauvé la vie à Val-Pinçon… La Grimace est un héros !

XIII

Il y eut terrible rencontre entre la belle Solange et le bouffon, quand il revint toucher barre au moulin Tricot. Les Tricot racontèrent l'arrivée d'Orlandes et son désir de parler à La Grimace ; dirent le doute que l'état-major avait au sujet du billet. L'autre résista, ne voulant point avouer autre chose que ceci :

— J'ai fait mon choix… et pas pour les Bleus… Mais j'ai bien assez de gagner ma vie, pour m'agiter de cette manière.

Pris à son jeu, comme toujours, il niait à se tromper lui-même.

Les Tricot finirent par ne plus discuter ; déjà la recrue nouvelle était d'importance. On avait bénéficié d'un avertisseur mystérieux en plus. Ils partirent pour aller en veillée, laissant Joseph à sa soupe ; avec Solange qui n'avait pas voulu les accompagner.

Joseph s'excusa de tant faire attention à l'assiette, il venait de si loin ! Elle sourit et prononça doucement qu'il aurait moins de peine pour porter les prochains billets : elle-même s'en chargerait et saurait les remettre.

On l'avait agacé :

— Mais, grogna-t-il, vous en avez des idées, vous aussi ! Je me demande ce que tout cela veut dire… Ces signes… ces pièces d'échecs !

— Pas moi, fit-elle, parce que j'ai ceci, que j'ai trouvé sous cette table.

Elle tendit un morceau de billet déchiré où s'étalait le *fou blanc*, près d'un bout d'écriture.

— Bon ! fit-il en riant malgré lui, inutile de rien défendre. Mais, au moins, gardez-moi le secret, même à l'égard des Tricot… À force de faire le Jocrisse, on ne peut mettre bas… J'ai signé ainsi pour le calembour… Fini et motus !

— Je voudrais vous aider, dit-elle.

*

Elle était devant lui, haute et fine, d'une beauté qui le frappait toujours plus, où tout était délicatesse, et assurance aussi, dans le nez droit et la bouche si petite ; mais si ferme. La belle mijaurée ! Il enragea soudain. Fallait-il qu'il fût saoulé de bonheur pour avoir, l'autre fois, imaginé qu'il eût touché cette fille avec ses chants ! Aujourd'hui, si elle devenait aimable, c'est qu'elle visait son emploi, à lui qui adhérait à son parti. La chouanne ne perdait pas le nord !

Il répondit avec sévérité, hargne :

— Si ce sont des femmes qui m'aident – et il y en a, certes ! – ce n'est femmes telles que vous.

Elle leva encore plus le front :

— Je suis forte et n'ai pas peur. Le jour où il fallut apporter ici les dépêches, je suis venue de Nonencourt, en sept heures, à cheval, à âne, à pied… Je puis passer partout, me déguiser… – et, prise d'enthousiasme subit – je ne redoute point les balles… et vienne la mort !

— Des vertus d'homme, railla l'autre, de fille qui vanite de porter la culotte… Laissez donc cela aux gars ; ils font mieux cet ouvrage-là que vous !

— Et quelles sont donc ces femmes que vous appréciez tant ? demanda-t-elle, toujours hautaine.

— Les p… ! répondit Joseph avec une explosion de colère.

Ce n'était qu'un bouffon héroïque, mais rural, et il eut du plaisir à rappeler ainsi à l'humilité cette fille dure ; puis ça coupait les ponts !

Elle recula, rougissant avec violence, battant des paupières ; puis le regarda comme pour le jauger, avec brièveté mais profondeur.

— Je comprends, fit-elle.

Et elle vint à la cheminée, lui tournant le dos, devant laquelle, toute droite, bras croisés, elle se tint immobile. Au-dessus d'elle, à la place où l'on accrochait jadis les carabines maintenant cachées, brillait un foëne à saumon, une longue fuscine, et Joseph eut la sensation que l'amazone allait se saisir du trident pour l'en percer.

*

Il reprit sa soupe. C'était vrai ce qu'il avait dit, et il éprouvait un soulagement, un contentement obscur de sa franchise, mélangé de remords pour sa grossièreté. Le garçon pensait avec gratitude à toutes ces filles perdues, ses pauvres amies, basse chair à plaisir, devenues ses agents de renseignements, ses corruptrices. Mû par une énergie qui faisait immédiatement aboutir sa pensée, il les avait enchaînées à son œuvre nouvelle dans un éclair, il avait vu de quel secours ces alliées pouvaient être, comme il pressentit leur dévouement. Il les lança dans l'aventure. À elles de savoir et de rapporter ; se donner un peu plus ou moins aux soldats, aux chefs, en suivant les colonnes ; demander où il faudrait rejoindre le brutal amoureux, le lendemain, dans deux, trois jours.

Avec émotion, il revit l'ardeur des malheureuses à épouser sa cause et l'enthousiasme qui souleva ces âmes lasses d'elles-mêmes, de leur pauvre turpitude ! On eût dit vraiment qu'il les tirait de la boue en leur proposant la mission, qu'il les relevait par un sacerdoce.

Ah ! Cette partie royale, qu'avait-elle donc pour sembler purifier, lui et les autres ? Une grande tendresse le saisit : il eût désiré étreindre ces pauvres filles, ces braves qui, si souvent, lui avaient fait l'aumône d'elles-mêmes pour qu'il y trouvât illusion et tendresse. Il fut content de les avoir vengées sur cette demoiselle pure qui les méprisait tant.

Elle venait de s'asseoir, la Mam'zelle Solange, et remuait le feu, paraissant toujours maîtresse d'elle-même. Maîtresse des autres aussi ! Ici, tout le monde se courbait. Calculatrice ! Elle avait réuni les tisons ; pourquoi avait-elle osé toucher au feu, cette nouvelle venue ? À lui de le faire, le vieux commensal !

La jeune fille s'était assise sur une toute petite chaise ; il la haït moins, ainsi ployée ; elle redevenait enfantine ; le feu flambait et pour se préserver la face, elle haussait ses mains fines, blanches, qui rosissaient aussi – qui lui rappelèrent quelque chose... mais oui, les mains du fier Orlandes, tout nu, à la même place ! Joseph eut gaieté en lui-même : tout nu ! Elle, rien que de montrer son genou... Oh ! là ! là !

Elle dut sentir son regard, car elle tourna légèrement la tête, lui lançant encore un coup d'œil, puis se réinclina un peu :

— Je ne suis pas ce qu'on vous a dit – elle s'arrêta – je suis Mademoiselle de la Haye-Pierre...

— Et moi, répliqua farouchement l'autre, j'suis Joseph Culcu !

*

Ils n'entendirent un instant que leurs âmes confuses et brûlantes : pris de dégoût contre soi-même, le baladin s'était retiré dans le fond de la pièce ; il se tenait la tête basse et regardait la terre ; il voulait partir, mais il ne pouvait le faire sans une excuse, si ce n'est un pardon.

La jeune fille était si immobile devant l'âtre qu'on perdait le sentiment de sa vie ; l'irréel s'accentuait.

Tout à coup, elle parla, à voix haute, sans le regarder :

— Il y a cinq années que je vis chez les paysans ; je ne puis aller nulle part, et ne le veux. Ma grand-mère a été tuée sous les coups de pied, parce qu'elle ne pouvait suivre la voiture derrière laquelle on l'attacha pour la mener en prison. Mon père a été tué à Granville, avec mes deux frères qui n'avaient point vingt ans. Ma mère a été tuée chez nous, en essayant de me défendre...

Une pause, et d'une voix plus basse :

— Et moi-même...

*

Il avançait vers elle de biais, pour apercevoir ce visage, ce visage inondé de larmes qui coulaient sur les mains, jointes maintenant, les belles mains... visage enflammé qui témoignait d'une telle honte, d'un tel désespoir.

L'être généreux qui était en lui en ressentit un choc au cœur impossible à parer ; il se jeta à genoux, pris de sanglots à son tour, et toucha, de son gros front hirsute, les pieds minces dans les sabots :

— Pardon ! Pardon !... Je suis un misérable ! Pardonnez-moi !

Encore étreinte de son aveu, elle ne semblait pas le voir, mais, hésitante et comme aveugle, elle tendit la main. Il la saisit et la baisa en disant encore : « Pardon ! Pardon ! » plus sourdement, dans une ardeur qui la réveilla.

— Tu es bon... Partons tous deux – nous venger !

XIV

Oui, vienne la mort qui planait en cercles toujours plus courts sur les royaux ! Fonde la mort qu'ils appelaient, déjà grisés d'elle dans leurs plaisirs et leurs attaques, dans leurs raisons et dans leurs moelles. À cause perdue, enfants perdus !

Des flancs profonds de la France, montaient incessamment troupes, régiments, brigades, armées, convergeant tous vers ce point unique où résistaient les derniers Blancs. La Vendée était morte, réduite au tiers de sa population ; la Bretagne devenait féconde de ses fosses communes ; Boisguy, dans l'Avranchin, succombait... Seul, sur les terres suintantes, sous l'hiver pluvieux, sous les écharpes d'eau, Frotté marchait encore l'épée nue.

Les hommes manquaient : des émissaires allaient en chercher dans le Bas-Maine ; l'argent manquait – l'Angleterre ne donnait presque plus rien – on en prenait aux diligences et aux caisses nationales, mais avec une probité émouvante : seulement celui de la République, butin de guerre. À Bernay, le receveur Capelle, aux mains des chouans, n'eut

qu'à dire en désignant une somme : « Ceci m'est personnel » pour qu'on ne vérifiât même pas. C'était faux, d'ailleurs.

Le chef comprit que la seule tactique qu'on pût encore essayer était de distendre la guerre en guérilla ; pour gagner du temps, maintenir l'esprit de combat, guetter l'occasion : échec du Consul ou mouvement unanime des Chambres anglaises.

Alors, il combina cette fin de la lutte, quasi indéchiffrable, où la Haute et la Basse-Normandie furent sillonnées de petites colonnes rebelles, presque insaisissables d'être si menues, qui apparaissaient, frappaient, fuyaient. Un apparent brigandage et de l'ordre quand même. Le bouffon blanc fut, de tout cela, l'instrument secret le plus actif et le plus sûr.

Nanti d'un jeune compagnon, plus grave peut-être, mais non moins intrépide, il courut la campagne, portant les dépêches, accrochant les nouvelles, en se jouant des filets et des réseaux tendus par les Bleus ; assurant un service de renseignements qui, cinq ans plus tôt, aurait fait réussir l'insurrection. Il parut le fétiche de ces derniers jours.

Il arrivait dans sa nonchalance gouailleuse qui cachait sa prestesse, son attention pressante, sa force redoutable, toutes qualités qui en auraient fait un homme de valeur. Il fut chéri, choyé des gentilshommes de guerre, traité fraternellement, en héros qu'il était. On lui demandait parfois encore des tours, et il amusait bien, mais aujourd'hui, sans amertume personnelle. Plus rien, dans ce milieu, ne restait du bateleur ; on y admirait un égal joyeusement doué, aux talents de qui on avait recours pour narguer l'ennui, le découragement, et rire aux dents de la mort.

Ce nom qui l'affligeait fut même aboli : il porta un sobriquet comme tous les chouans, qui le baptisèrent « Grimm », parce que lui aussi savait de beaux contes ; son petit compagnon se vit, par diminutif, nommer Grimaud.

Il connut l'amitié, la chaude estime, l'ardente égalité des combats, le respect de ses avis : tous ces sentiments collectifs qui valent de souffrir ensemble. Il se *lia*, mot dont l'usage a usé la force magnifique, il se *lia* à cette noblesse condamnée, et, soutenu encore par un mystérieux

bonheur, il goûta l'épanouissement de vivre, d'autant plus puissant que cette efflorescence avait le danger comme soleil.

Maintenant, il ne doutait plus que la fin ne fût très proche, et son ardeur en redoublait. Grimm et Grimaud se battirent à côté des Moidrey, des Tainchebraye, des Odoard, riant de leur même rire qui, alors, seulement dans la bagarre, animait le petit compagnon ; ils firent le coup de feu avec une agressivité qui étonna, chez le bouffon ; inquiéta, chez le demi-enfant.

Au retour d'une échauffourée, tandis que le sang se délayait sous la pluie, le général leur donna à chacun un de ses pistolets. Ce fut l'investiture, l'adoubement.

*

Puis vint la grande abomination. On la connaît ; pour tout le nord-ouest, elle reste encore odieusement célèbre ; le parjure d'Alençon balance le parjure de Quiberon dans le mépris et le souvenir : encore plus hideux peut-être, car celui de Hoche fut perpétré dans la rumeur du combat et sa fumée, quand l'autre se consomma au calme, par la ruse préétablie.

Hédouville, dont aujourd'hui on discute le rôle, en demeure sali. Était-ce donc une habitude, pour ce Hoche fameux, de manquer à sa parle ? Un enseignement guerrier donné à son état-major, puisque Hédouville fut son aide de camp ?

La guérilla échoua ; il devint inutile de lutter, de poursuivre plus avant une résistance qui s'avérait toujours plus sanglante et de moins en moins efficace. La guerre civile doit-elle donc galoper comme un incendie des forêts ? Qu'elle s'arrête, et les foyers sont vite encerclés, éteints ! On parla d'une trêve, comme en 95 : quelque Mabilais coûteuse, incertaine, mais qui sauverait les derniers fidèles, ne fût-ce que pour en préserver la race. Frotté voyait autour de lui disparaître les familles, les demeures, quand lui, le chef, restait étrangement sauf, comme réservé à la souffrance de rester le dernier ou qu'il fût destiné à quelque supplice éclatant.

Vint un jour de pluviôse où le chef prononça : « Il faut déposer les armes… » Déposer les armes !… abandonner les fusils. Allaient-ils couler à fond, comme si ces armes les faisaient seules flotter sur leur immense fatigue ; que cette crispation seule les maintînt ? Frotté demanda un sauf-conduit au général bleu pour traiter de l'armistice.

*

Il était seul quand il le reçut ; il l'étala ouvert sur sa table ; le sauf-conduit était large et blanc ; des signatures, deux, dit-on, s'y allongeaient. Le général restait penché sur lui, n'entendant même pas Orlandes entrer. Le chevalier apportait un des billets, un de ces fameux billets : « C'est de Grimm » ; le général le déplia : l'avis était laconique mais terrible : « N'allez point ! Trahison ! »

— Comment l'homme a-t-il pu savoir ? Les deux pièces ont dû partir en même temps…

Le chef lissa doucement le papier, le plaça près du grand sauf-conduit, les réunissant, les aplatissant sous la même règle de fer, et resta pensif à les contempler. Lequel disait vrai : le libellé officiel avec ses impressions et ses lettres moulées, ses cachets ? ou l'autre, griffonné avec un morceau de bois et sali de pluie ? Le grand avait la mine calme, la lenteur de l'hypocrite, et le petit prenait la violence, la franchise, l'angoisse du cri. Le billet anéantissait le document comme une exclamation paralyse un discours.

« Ce Grimm est extraordinaire… »

Il se pencha encore… puis se redressa : il avait choisi… Il eut un instant de faiblesse où ses yeux s'embuèrent – là aussi tout était consommé – on pouvait s'attendrir une seconde. La guerre du roi, n'eût-elle suscité que de pareilles âmes hors du triste magma humain, qu'il faudrait encore…

*

Ce fut le 26 pluviôse qu'ils partirent. Comme pour le roi Charles VI, mais sans orage, par un froid pénétrant et humide, tandis qu'ils

traversaient les bois, un homme se jeta à la bride du chef : « Et ma lettre ! Ma lettre… N'allez pas ! Trahison ! On concentre toutes les troupes sur la ville. »

La Grimace priait, implorait. Derrière le chef, ses compagnons, dans la brume, silencieux et immobiles, attendaient, fantomaux.

« J'irai seul », dit Frotté ; mais ils ne voulurent pas. Alors le chef vida l'étrier gauche : « Monte ! » L'autre hésitait. « Monte donc, mon fou. » Il l'attira doucement par l'habit. Sans descendre de cheval, le dernier général du roi embrassa le pauvre homme, serrant contre lui, dans une suprême tendresse, tous ses paysans, tous les martyrs, la fleur ensanglantée des sillons normands…

« En route ! »

*

On sait la suite ; la trame hideuse, soigneusement ourdie, une des plus sales par sa précision. On les reçut bien : ils ne s'en étonnèrent pas : Joseph d'Hédouville était un renégat, mais devait avoir encore gardé de quoi paraître ; on les « amusa » par des objections, des consultations longues, des reprises… Ils luttaient, las et tristes, pour des conditions meilleures, qu'on reprenait à peine concédées… La nuit s'avançait… Ils discutaient encore… Le sauf-conduit était valable jusqu'à minuit… on lantiponnait toujours… À minuit un quart, s'entendirent des pas lourds : « Vous êtes prisonniers ! »

Les sept ne protestèrent pas, paralysés de mépris.

*

La Grimace sut très vite : son activité fut immédiate et ouverte, maintenant que tout était perdu. Il s'agissait de délivrer Frotté ; le bouffon parcourut vingt lieues de pays, frappa à toutes les portes ; plus de bosses, ni fards, plus de polichinelle ! Un homme effrayant, irradiant la haine et soufflant une flamme qui embrasait ; il entraîna les indécis, les fatigués, les vaincus ; on décrocha la rouillarde, on déterra

la carabine : une armée sortit du sol. Deux autres émissaires travaillaient au nord, et Grimaud soulevait le sud.

Alençon n'était pas si sûr. Hédouville, averti, sentit qu'il allait se trouver submergé dans un afflux de chouans ; il entrevit le combat de rues. Fusiller tout de suite ? « L'ordre », qui se reconstituait, n'autorisait plus cette violence ; le général aussi avait besoin d'une cour martiale régulière, pour appuyer sa félonie. Il sut être habile, une fois de plus. On annonça que le jugement serait prononcé ailleurs ; on envoya des escortes aux quatre points cardinaux, tandis que les sept étaient dirigés sur Verneuil. La ruée se montra impossible, et il y eut flottement.

*

Le 27 pluviôse, Grimm se trouvait avec une bande aux environs d'Ecorcei quand on lui certifia l'arrivée à Verneuil. Il fit passer des ordres de concentration et marcha avec ses gens sur la ville haute, toute la nuit, par les terres. Ils en approchèrent au matin et campaient dans les derniers bois, à une demi-lieue. Le temps était maussade et gris, mais doux.

Grimm partait seul vers Verneuil, pour prendre langue, quand il entendit un grand fracas sourd, une explosion dense, mais multiple, presque imperceptiblement dans son bruit : une salve de réguliers au commandement... Il voulut douter encore et pressa le pas.

À cent mètres de la ville silencieuse, il vit un homme vieillissant qui courait à travers champs en criant des choses incompréhensibles. L'homme galopait, comme fou, agitant les bras, tête basse... Grimm cru comprendre ses paroles et s'arrêta au bord du chemin, vacillant, épuisé... L'homme courait toujours, franchit la route, continua sa course hagarde dans les sillons ; il criait : « *On a tué Monsieur Louis, et tous, et tous, et tous... On a tué Monsieur Louis, et tous... et tous...* »

*

ÉPILOGUE

C'était donc fini ; le souffle de Verneuil coucha les derniers chouans. Le chef extraordinaire disparu, tous se sentirent orphelins. Il régna dans le pays une morne stupeur qui dura, qui fut même remarquée avec une joie inquiète par ceux que rassurait ce trépas. On dit que les marchés normands, si gais et vifs à l'ordinaire, connurent un étrange silence, durant ce printemps-là. Les causeries et les ventes s'y firent à mi-voix, à voix basse. Le chef avait emporté avec lui je ne sais quelle haute liberté, un peu de l'âme de cette partie de la province normande qu'il intégrait avec sa beauté un peu distante, sa gaieté voilée, sa discrétion. On en parla toujours ; en 1830, on dit qu'il allait revenir ; en 1880, de vieux hommes, stylés par leurs pères, tiraient encore leur chapeau à son nom. On le connut jusqu'à la Grande Guerre, où moururent toutes les légendes, en face d'une telle souffrance qu'elle n'a même pas créé de tradition.

*

Tout était donc perdu. Quand Grimm revint de Verneuil, Grimaud, qui avait rejoint avec du monde, l'attendait, et ils s'embrassèrent en pleurant. Maintenant, on ne pouvait que licencier les royaux ; la ville regorgeait de troupes dont certaines campaient au dehors. La vengeance viendrait ; elle restait leur seul goût de vivre. Cependant, ces deux-là connurent peut-être alors les plus purs instants de leur vie ; la certitude du sacrifice proche les exaltait dans son enivrement. Ils renouèrent les fils épars, pour eux.

Ils échouèrent dans leur volonté de frapper les chefs ; les généraux se gardaient, avertis par le nombre singulier d'attentats qui voulaient les punir. On dit, dans le pays, qu'avant le mois d'août, plus de vingt tentatives eurent lieu. Mais la vengeance pouvait ailleurs trouver son spasme.

Les deux bateleurs reprirent la parade... On ignorait encore le rôle joué par le bouffon, dans le camp ennemi ; même les chouans n'en parlèrent pas, avec la consternation qui suivit. Le bouffon avait renou-

velé ses jeux : cette fois, ni sébile grotesque, ni boniments graillonnés, ni grosse farce ; peut-être en eut-il moins de succès. Sa parade n'était plus qu'habileté, force et silence. Il ne jonglait plus avec des globes dorés, mais avec des boulets, dont sonnait la terre quand ils arrivaient au sol.

Le baladin n'était plus si facile : un soir que Grimm fut joyeusement pris à partie – une bande de soldats gais l'entourait – il n'admit plus la plaisanterie et, soudain furieux, ayant saisi au côté d'un conscrit son coupe-choux, il s'environna d'éclairs, prêt à tuer. Son jeune compagnon dut se jeter sur lui pour arrêter son bras.

*

Le calme revenait ; les troupes s'égaillaient chez l'habitant, avec une liberté flâneuse, une joie paisible. C'était la pacification réelle. Les soldats ne furent point choyés, certes, on les subissait sombrement, mais nulle action opposée ne les troubla. La gentillesse française reparut ; si, parfois, les mères frémissaient en voyant sur les genoux des briscards un enfant dont ils avaient tué le père, la lassitude, l'usure même de l'âme, les rendaient muettes, presque indifférentes.

Grimm et Grimaud allaient de village en village ; ils donnaient des spectacles sur les places publiques ; le printemps allongeait les jours ; quand la nuit venait, on allumait autour du tapis des torches de résine. Autour d'eux se groupait une foule intéressée et vive. Le jeune homme ne servait que de comparse, hors quelques tours qu'il réussissait, mais Grimm valait une troupe.

Pouvaient-ils encore vivre ?

Après la représentation, quand ils regagnaient l'auberge, dans la nuit – jamais ils ne logèrent en maisons amies, comme pour ne compromettre personne ou jouir de leur solitude – on n'aurait pas reconnu le pitre si vif dans cet homme sombre qui, la tête dans ses mains, songeait, coudes aux genoux, quand son compagnon amical, que la fatigue semblait chaque jour émacier d'avantage, s'appuyait tendrement contre lui.

*

Une nuit, dans un faubourg enfin atteint, ils s'établirent devant l'auberge et allumèrent leurs brindilles fumeuses. Ils avaient leur habituel public d'enfants, de commerçants, et toute une section prête à rire. Ce soir-là, avec une insistance curieuse, ils firent asseoir les petits sur un tréteau très bas, un carré de planches posées sur des baquets, qui formaient banc et délimitait l'espace. Et, jamais, il n'y eut plus beau spectacle où le sergent applaudissait à tout rompre, en connaisseur. Après les jongleries et les cartes, vinrent les tours de physique ; les cordes dénouées invisiblement qui garrottaient Grimaud ; l'omelette dans un casque ; une colombe, qu'un coup de pistolet à blanc, au lieu de tuer, devait faire naître...

« Attention ! » cria le pitre, « Attention ! » cria Grimaud, tous deux l'arme haute... des lazzis partirent des assistants et des soldats qui mimèrent la peur, simulèrent un début de panique, en gaieté paysanne... Deux coups de feu et des cris atroces ! Les deux acteurs avaient déchargé leurs pistolets, gorgés de balles, sur ces soldats qui s'étaient vantés d'avoir abattu Frotté.

.....

On les poursuivit dans toutes les directions, après le tumulte. On les rejoignit vite, car le jeune homme ne pouvait plus fuir.

Appuyé au tronc d'un hêtre, en face des infinis horizons nocturnes, le pitre le pressait dans ses bras, le serrant contre lui... Après une volée de balles, on les acheva à coups de talon.

L'abbé Lenoir, curé du Chamblac, tenait l'histoire du doyen de Verneuil qui, au temps de sa jeunesse, avait vu, dans le vieux cimetière des Aspres, la pierre sous laquelle le couple fut pieusement inhumé par les soins de la famille d'Orlandes : une dalle étrange qui portait la croix fleurdelisée des martyrs royaux, avec, la doublant comme un manteau de pair, une gonnelle de bouffon.

Verneuil-sur-Avre

JE REVIENS DE VERNEUIL où l'on célébra le dimanche 21 juillet 1957, par les soins du Souvenir chouan, une messe pour le comte Louis de Frotté. Une fois de plus, j'ai vu l'émouvant mémorial de la Madeleine qui avait tellement frappé Paul Bourget.

Frotté fut un homme d'un ascendant anormal qui réunit autour de lui et comme magiquement, les énergies éparses et souvent velléitaires des partisans ruraux. Frotté avait appartenu à l'armée régulière et en garnison à Lille, il revêtit le bel uniforme blanc aux parements amarante. Il s'y signala par quelques missions spécialement monarchistes. Quand survint la Révolution, il avait vingt-trois ans et sentait déjà s'agiter en lui une âme de chef. Se souvenir de la précocité sans exemple des jeunes gentilshommes : Boisguy fut général à dix-sept ans et La Rochejaquelein à vingt.

Tout de suite entre ses voyages à Londres, Frotté galvanisa le Passais, le Perche, une partie du Bocage, autour d'Alençon, de Carouges et de Domfront. De lui émanait une puissance magnétique. De taille moyenne mais vif, souple, cavalier sans pareil, son agilité surprenait en voisinant avec sa rêverie. Langueur encore accentuée par une morbi-

desse presque andalouse. Il avait le teint basané avec des cheveux épais et luisants, sans perruque ni poudre, et des yeux alors extraordinaires : on a dit qu'il voyait dans la nuit : des yeux de nyctalope. Sa gentillesse attentive conquérait quand s'arrêtaient sur vous ces énormes prunelles. Il prit sans délai une importance considérable. Il fut chargé de cette région de Normandie turbulente et frondeuse, où son souvenir était encore gardé dans mon enfance, et restait assez respecté pour que tous se découvrissent à son nom.

Il était d'ailleurs d'une sensibilité nerveuse qui eût pu inquiéter un homme non maître de lui. En février et avril 1791, devant les progrès de la Révolution, il ne cachait pas son désir de quitter la vie, de la rendre même délibérément à Dieu : le suicide tout simplement. S'il ne s'y résolut pas c'est, écrivit-il à un ami en le soulignant, qu'il voulait être de sang-froid « *le jour où il partirait pour le grand voyage* ». Ah ! Qu'il le fut donc neuf ans plus tard !

Cette mélancolie profonde, ce pessimisme sont une des caractéristiques d'un homme hanté mais qui ne veut pas obéir aux fantômes. Peut-être l'action lui parut-elle un antidote.

Frotté eut partie liée avec les chefs les plus acharnés de l'insurrection. Dans l'impossible paix du 18 janvier 1800, il resta seul avec Bourmont et Cadoudal. Il discuta donc son armistice personnel avec Hédouville. Ce dernier ne fut pas le malfaiteur, l'artisan d'une trahison qui fut plus encore une traîtrise. Ce sont les généraux Guidal et Chamberlac. Ils donnèrent au général, chacun un sauf-conduit valable jusqu'au 16 février à minuit.

Tout le monde le pressait de n'en point user. Avait-on eu vent des lettres de Bonaparte au général Gardanne : « *Vous pouvez promettre mille louis à ceux qui tueront ou prendront Frotté.* » Le 15, Frotté écrit à Bruslart : « *si je ne reviens pas de ce fatal voyage...* » ; à son ami Moulin, il déclare : « *je sais que je vais à la mort !* »

Cependant la pacification devenait inévitable. Bonaparte dirigeait soixante mille hommes vers l'ouest. Frotté et ses intimes partent à sept ; ils trouvent des hommes ergoteurs et difficiles qui lanternent et discutaillent, si bien qu'à minuit dix, on les arrête, le sauf-conduit ne les couvrant plus. C'est abominablement joué.

À sept heures, le lendemain, on les emmène vers l'Ouche, les généraux sentant qu'on ne peut garder Frotté si près de ses troupes. Ils se dirigent sur Verneuil où le pays est encore calme, escortés par mille huit cents hommes, par une petite armée. Ils couchèrent à Mortagne et arrivèrent à Verneuil le matin du 18 pour y être jugés.

Jugement sommaire marqué de remords, assourdi par la honte. Malgré tout, ces commissaires étaient des soldats et souffraient de leur infamie. Les royalistes furent condamnés à mort tous les sept et l'admirent avec une mélancolie souriante. On les emmena vers l'endroit tragique, visible de la route de Laigle et qu'on appelle dans les livres mal renseignés « les fossés de Verneuil », comme on dit « les fossés de Vincennes » pour le martyr, l'autre, le duc d'Enghien.

Des deux supplices, Napoléon a voulu se décharger et cela s'ajoute à l'horreur.

Sa responsabilité est entière : le 18 février, il écrivit à Brune : « *Frotté a été pris avec tout son état-major, il doit être fusillé.* »

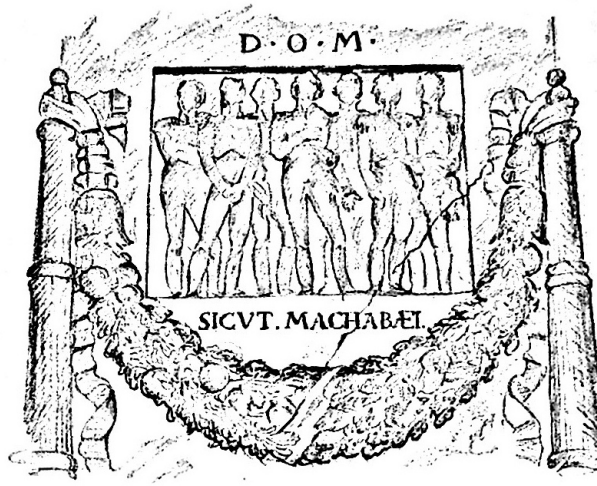
Le 21, une autre lettre au ministre de la Guerre dont j'ai eu longtemps la photocopie et qu'on trouverait sans peine aux Archives de la Guerre : « *Je vous prie, citoyen ministre, d'écrire une lettre de satisfaction aux généraux Chamberlac et Guidal...* », aux assassins.

Les sept moururent élégants, stoïques, fraternels en se tenant la main. Louis de Frotté jeta aux soldats du peloton une petite bourse pleine d'or qui a été rendue à ses neveux, à Couterne, où je l'ai prise dans ma main.

Le peuple en garda une horreur qui persiste. L'endroit du massacre a été surnommé, terrible lieu-dit, « le camp Frotté ».

*

Nous te remercions, ô Louis de Frotté, d'avoir ouvert à nos âmes les espaces désertés du sacrifice et de l'impassible domination sur toi-même. Nous te remercions d'avoir été à la fois si tendre et tellement téméraire, si sensible et si vigoureux. Tu restes pour nous l'exemple d'une vie délicate entièrement sacrifiée à la foi chrétienne, même quand elle nous trahit, du loyalisme monarchique alors qu'il nous déçoit.



Les Torches renversées…

LE DIMANCHE 21 JUILLET 1957, nous sommes réunis à Verneuil pour commémorer le souvenir du comte Louis de Frotté et lui apporter nos prières. Ici, l'oraison compte seulement comme un hommage et une union supérieure. Si, dans une autre vie, les âmes sont récompensées selon leur mérite, nulle place plus haute que pour ce martyr de la fidélité.

*

On sait la traîtrise sans exemple. Frotté et ses six compagnons gagnent Alençon pour traiter de la paix avec les généraux du Premier Consul : ils sont munis d'un sauf-conduit qui les couvre jusqu'à minuit le 16 février. On discute leurs demandes, on fait traîner les pourparlers, et, à minuit dix, on leur met la main au collet. Dès le lendemain, on les dirige vers le Pays d'Ouche, car, en Alençon, une ruée des troupes chouannes eût tout de suite délivré le jeune chef. Mille huit cents hommes entourent et défendent la voiture. C'est une capture de prix.

Déjà le 15, Bonaparte notifiait à Brune de compter mille louis à qui TUERAIT ou arrêterait Louis de Frotté (plus de trois millions de notre monnaie !).

*

Le conseil de guerre se réunit au matin du 18 à Verneuil-sur-Avre, et les condamna tous à mort. Jugement bref, dans une atmosphère de honte et de remords, où ces soldats se méprisaient eux-mêmes. Mais ils ne pouvaient aller contre la volonté du Consul qui écrivait, le 18, que Frotté devait être déjà fusillé ; qui, le 20, fera féliciter les bourreaux (Archives de la Guerre).

*

Les sept beaux jeunes gens, se tenant par la main, s'offrirent aux balles des brisquards.

*

C'était au sortir de Verneuil : l'expression habituelle : « *dans les fossés de Verneuil* » consacre une erreur. On a confondu avec l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. Peut-être fut-ce plus ignoble encore. Ces gentilshommes, poussés sur le bord de la route, furent abattus comme des chiens.

*

Dans l'église de Verneuil existe un monument raffiné qui glorifie leur souvenir. Il est dû à David d'Angers, qui pourtant républicain invétéré, ne put s'empêcher de réagir, de participer à la réprobation écœurée, maintenue autour du supplice, autour de cette boucherie de trahison. De chaque côté, deux torches, renversées[11] mais flambantes,

[11] Sur le mausolée réalisé par David d'Angers dans l'église de la Madeleine à Verneuil-sur-Arve, on peut voir deux torches renversées, motif « signifiant la vie éteinte », selon

soutiennent un fronton classique, sous lequel, les sept, dégagés du carrare s'offrent aux coups. Une inscription admirable ennoblit encore ce mémento dont Paul Bourget avait gardé une mémoire émue.

*

Nous y avons porté des fleurs en y priant.

*

Cependant, ce n'est pas là, quelle que soit l'émotion qui se dégage de la stèle, qu'on prendra contact avec les mânes inconsolés. Il faut passer la ligne de chemin de fer, et parcourir deux cents mètres parallèlement à la route de Laigle, vers l'ouest.

*

Voici alors, et c'est l'inoubliable : en pleine glèbe, parmi les sillons, parmi les terres ameublies, chargées déjà de plantes qui lèvent et sans même un sentier qui l'approche, qui en fasse le tour, une sorte de mur végétal fait de lauriers, un muret à hauteur de poitrine, une haie longue de six mètres et large d'un pied. Dans une isolation étonnante et qui ne peut passer inaperçue. Aux angles, quelques bornes obliques mais qui créent cependant, autour du sol sacré, une étroite zone de protection. Face à face avec la terre infinie, l'été prise dans la houle des moissons, visible à peine à quelques remous des épis ; écueil de détresse, dans l'invincible oubli des végétations qui se succèdent.

Nous étions une centaine ; il nous fallut piétiner dans la terre meuble pour nous approcher de cet autre monument, de cette épaisse dalle verte érigée sur le lieu. Le temps s'alarmait, des nuées fonçaient et giclaient des averses. N'était-ce pas un temps fait pour LUI, pour célébrer celui qui dut tant souffrir dans ses randonnées boueuses, pluvieuses, décomposées, sans feu ni lieu ?

Le Primatice en 1564. On retrouve ce thème funèbre dans plusieurs œuvres du sculpteur Germain Pilon vers 1560-1575 (Patrick Delon).

*

En tant que président du Souvenir chouan de notre province, je tentai, en quelques phrases, de nous unir à ce grand souvenir, essayant de faire naître la ferveur plutôt que la haine. Je montrai l'indicible qualité du jeune chef, la force de sa croyance, l'appel de sa foi. J'indiquai la complexité de cette âme si éloignée du banal, si dégagée de la brutalité simple du partisan. Je parlai de ses élans d'ivresse ou de désespoir, assez vifs pour l'affoler, mais qu'il sut toujours diriger et contenir. Je rappelai cette probité presque inhumaine, quand, malgré l'étape, il se mettait à ses comptes, notant jusqu'au dernier les sommes reçues pour la Résistance.

Enfin, j'évoquai cette force attractive qui lui permit d'agréger les plus difficiles ruraux de Normandie, ceux du Passas – mais aussi les plus fiers… Cette puissance communicative qui émanait de lui, de ce garçon de taille moyenne mais si agile, dont les yeux énormes et bruns, ces yeux d'une largeur et d'une insistance presque anormales, ces yeux de nyctalope, ces yeux de chouan, saisissaient.

Autour du mur vert, les descendants, les Frotté, les Verdun… Rien de plus humble, mais rien qui eût été plus émouvant.

*

Il est question que la haie verte et ses bornes soient comprises dans une usine à construire, et qu'on nivelle, qu'on disperse nos reliques. Nous ne pouvons le croire, de la grande et noble firme en question. Cependant, si le sacrilège se commettait, il ne resterait pas impuni.

Le Curé de Derval

I

J'AI CONNU SON HUMBLE HISTORIOGRAPHE : une jolie vieille femme qui gardait de lui, de son curé mort très tard et fort vieux, impossible à tuer, disait-elle, un souvenir ébloui. Peut-être s'y était-il mêlé, dans le temps, quelque chose de plus que l'amitié, mais de très pur, en tout cas, car cette très vieille femme n'était que prières et renoncement, et le premier vendredi du mois qu'elle ne put communier fut celui qui précéda sa mort. Plus tard, un Normand qui gardait des attaches avec la Bretagne m'en parla avec ce mouvement intime qui double l'action de la légende, avec cet enthousiasme autour d'un être, cette vérité plus convaincante que le réel qui se trame autour des personnalités fortes. Ce témoignage nouveau, rafraîchissant des récits à demi oubliés, leur apporta une consécration définitive. Oui, l'abbé Orain valait bien qu'on s'en occupât et qu'il restât, enfin, quelques traces de sa ferveur, de sa gaieté, de sa loyauté chouanne, et cette force aussi qui le fit respecter et chanter.

Il ne faut pas laisser tout à fait périr de pareilles mémoires, et ne devons-nous pas consigner fidèlement, simplement, les fastes obscurs de nos héros privés, augmenter notre Propre du Temps ?

*

Bourbonne Louveau – et j'envoie, par delà les distances, les espaces inconnus, un souvenir attendri à la vieille conteuse d'histoires – était née le 18 juin 1815. Quelques personnes sans doute, attachent une importance à ce quantième, à ce mois, à ce millésime : ne faisons pas attendre plus longtemps les autres : Waterloo.

« J'étais né de la joie de la Restauration », disait-elle, avec ce petit ton de chatte gourmande qu'elle savait prendre pour parler, oh, très peu, des choses défendues, « mais mon pauvre père et ma mère ne furent point si fiérots quand vinrent les Cent-Jours. Enfin, tout s'arrange et quelques jours après, entre deux portes, car on ne savait pas encore trop ce qu'il en retournait, l'abbé Orain put me baptiser et m'inscrire sur son registre paroissial avec mon nom, mon prénom bizarre qui venait d'une longue fidélité... » « Oui, Bourbonne je te nomme, et Bourbonne je t'aurais quand même appelée, disait-il en riant à mon père, et même si Bonaparte eût gagné, mais aujourd'hui, c'est plus facile et le grand vicaire ne me mettra pas à l'amende. » Et Mademoiselle Louveau ajoutait : « Dans ces temps-là, il n'y avait pas d'état civil dans les mairies, et les livres curiaux faisaient foi. »

La vieille demoiselle possédait un daguerréotype du fameux prêtre, dans son cadre de faux ébène. Un homme qu'à la petitesse de la tête en rapport des épaules, on devinait extrêmement grand, et que la soutane exagérait encore, lui conférant une massivité un peu déconcertante. Mais un visage très beau, dans sa certitude de lignes ; réellement romain, comme on en rencontre tant encore dans ce pays breton descendant vers la Vendée. Autour du front qui prenait toute la lumière, des cheveux d'argent à demi-longs s'arrondissaient, qui jadis avaient été très noirs, noirs comme du charbon de bois, comme l'indiquaient encore les sourcils : deux traits de fusain, deux barres de

crayon sauce, épais comme le doigt, sous lesquels brillaient des yeux de chien, des yeux de barbet confiant, aimants, heureux.

Les daguerréotypes, qu'on ne distingue bien que dans un certain angle de jour, ont donné de magnifiques effigies, d'une force prenante sur leurs fonds sombres, avec ces ombres denses qui sculptent les chairs dans la nuit. Le daguerréotype rappelle toujours l'apparition. « C'était pour son jubilé qu'on lui fit ce présent, disait l'ancienne, et lui qui avait tout enduré, il paraît qu'il ne fut pas si brave devant l'artiste qu'on avait fait venir de Rennes. On vous prenait la tête, ajouta-t-elle, dans un demi-cercle de fer qui vous l'appuyait bien, et les épaules aussi se trouvaient maintenues dans une fourche à deux tiges. C'est pour cela qu'il a l'air roide et presque méchant. Sa servante me donna le portrait, à sa mort. »

Méchant ? Oh, non ! Il fallait vraiment qu'on l'eût bien chéri pour trouver, sur ces traits peut-être un peu figés, autre chose qu'une bonté rayonnante.

*

L'abbé Orain était né vers 1780, et avait été ordonné prêtre sous le Directoire, car, avec les massacres de prêtres, on faisait vite, alors, parce qu'on en avait trop besoin. Mais dès les premiers troubles, en 1793, il chouannait, utilisé comme gamin porteur d'ordres, devenant un de ces agents de liaison incomparables par leur rapidité, leur sens de l'orientation et leur dévouement, qui réalisèrent ce réseau d'information presque miraculeux dont l'ennemi ne pouvait arriver à se garder. D'ailleurs, enragé, talonneur de poulains, joueur de *soule* infatigable, dénicheur de nids, ce garçon semble avoir tout de suite indiqué l'effrayant athlète qu'il deviendrait avec la formation. L'armée vendéenne conduite par le marquis de La Rochejaquelein, l'ayant entraîné jusque sous les murs de Granville, il reçut vers quatre heures du soir l'avis que sa mère était au plus mal ; il partit tout de suite, empruntant au fur et à mesure des chevaux dans les herbages, car l'hiver commençait doucement et on laissait encore les animaux dehors. Il abattit cent

soixante kilomètres avant le petit jour, à cru, et tomba chez lui à cinq heures du matin, au-delà de Châteaubriant.

C'était une fausse nouvelle ; il s'agissait de sa tante qui venait de mourir. Il trouva sa bonne mère en train de chanter *Lisette, Lisette,* en nourrissant la dernière petite sœur. Après avoir embrassé tout son monde, liché de quoi vivre, il repartit sans même passer la journée, dès l'angélus.

Seulement, comme son équipée avait mis en larmes toute la contrée au long de la route suivie, on avait soigneusement enfermé les chevaux. Il dut s'en aller à pied, de sorte qu'il mit trois jours à remonter sur Avranches. Ses sabots cédèrent le deuxième après-midi.

— Je reviens de Châteaubriant, dit-il à Monsieur Henri, c'est tranquille par i-là.

— C'est pas comme par ici, répliqua le jeune chef, mais puisque tu connais la route, repars pour la Vendée afin de faire garder les passages de la Loire... Dépêche !

Illico, il remonta à cheval. Mais il fut pris par des soldats de Marceau, aux environs de Rennes, et se vit bouclé dans une des prisons de la ville. Le soir même, il commença son trou, mais si long et mince qu'il était alors, une vraie belette, il lui fallut dix jours pour mener à bien son pertuis, et quand il parvint à Ancenis, il était trop tard.

*

Tout cela n'indiquait guère une vocation ecclésiastique, et ce fut pourtant ainsi. Il se devait d'être prêtre. Il était le cinquième d'une famille de douze enfants, et, disait-il, « s'il n'y a pas de prêtres dans une nichée pareille, où la vocation irait-elle couver ? » On lui avait d'ailleurs précisé, dès l'enfance : « Ce sera toi le clerc, le *cloarec* ; tu coucheras à part, tu travailleras dans les livres et tu sauras le latin. — Bon, répondit-il, j'serai vicaire de Mars-la-Jaille, comme le tonton. » Seulement, il ne se doutait pas que ses études allaient être traversées par des incidents de cette envergure, par des drames d'une telle volée et qu'il allait être réduit à une école si particulièrement buissonnière. Il n'apprit pas le grec, mais quand il s'agissait de désembourber

un canon, on le mettait à dix-huit ans tout seul sur une roue, et quatre hommes à l'autre.

Il se savait destiné, et il avouait plus tard que ce sentiment-là l'avait bigrement gêné, entravé : « Un prêtre, un futur prêtre ne doit pas tuer, personne, même une bête, parce que si j'avais visé les bêtes, elles n'eussent pas manqué dans la mire du fusil… mais non, un serviteur de Dieu doit avoir, pour tout ce qui vit, le respect du médecin ; plus même, car le médecin… Ne médisons pas. Enfin, j'ai jamais tué, et j'ai jamais même désiré tuer, quand c'eût été nécessaire pour échapper. J'ai aidé à mourir, mais j'ai pas aidé à la mort. Si j'avais eu la vie d'un homme sur la conscience, même d'un enragé, j'aurais pas pu accepter la tonsure. Je me suis souvent *tossé*, mais j'ai servi la messe tous les jours pendant cinq ans, n'importe où. Une fois, la burette, à l'eau heureusement, je l'ai eue cassée dans la main par une balle. Je portais le vin blanc de messe dans ma gourde, et dans la giberne, une vraie et belle giberne de Bleu, j'avais la pierre sacrée et le pain à chanter pour les hosties. Mon séminaire, ce fut la forêt de Fougères, et ma première messe, je la dis aux celliers de Landéan. Je me battais avec les pieds, les poings, le bâton même, les jours de fête, mais c'était tout. Point d'armes, ni blanches, ni noires. »

*

Mais ses poings suffisaient et sa souplesse, sa vitesse. Il se battit encore quand « les plaies se fermèrent sur le mal », après la pacification. Puisqu'on l'avait chargé de faire respecter le culte, il le ferait respecter quoi qu'il arrive. Les villages devenaient difficiles, corrompus par les soldats de l'Empire rentrant chez eux, invalides ou hors d'âge. Ils rentraient pleins de mépris pour tout ce qui n'était pas la bataille ou l'assaut. Les églises ? Ils en avaient fait des granges à fourrage, et des tabernacles, des garde-manger ! Ils contaminaient la jeunesse, et d'autant plus qu'ils revenaient plus chevronnés et plus braves. C'est avec eux que s'en fut le respect ; ils chassèrent le respect.

À ce propos, on raconte une histoire trop souvent rapportée pour ne pas détenir sa part de vrai, et dans une forme patoise qui en garantit

l'origine, avec des particularités qu'on n'invente pas, surtout dans ce pays dont elle sort qui n'est nullement une contrée imaginative, qui au contraire, reste curieusement traditionnel, s'attache au fait, à l'incident, pour le reproduire dans les mêmes termes, toujours. Mais le singulier est que cet exploit que nous voulons rendre à son auteur a été exploité par Daudet. Le voici dans son goût original.

L'abbé Orain avait un ennemi, un ancien pataud, fort brave d'ailleurs, mais mauvais comme une teigne, et qui avec son fils lieutenant dans les armées de l'Empereur, avait pris un orgueil insupportable. En fait, redevenu tranquille, comme tout le monde, puisqu'on ne tiraillait plus, mais qui crachait sur l'ombre du prêtre. Plus un jacobin de jadis, mais déjà un radical futur. Il appelait le curé le *Gimbleur*, du temps où la gimblette était un petit amuse bouche, une croquette en forme d'anneau, de tonsure. « Je lui donnerai des gaufres », répliqua l'ancien chouan.

Un jour d'automne, l'abbé Orain s'en allait donner la communion à un malade ; il « portait le bon Dieu », comme on dit encore en Bretagne. Rien ne restait du grand abbé paysan, riant et ouvert, et qui apostrophait ses ouailles tout au long du chemin. Il s'en allait, presque hautain, avec l'aube et l'étole et par-dessus, une pèlerine de gros elbeuf bien suintée encore. Il portait contre lui le ciboire, sous une coiffe de satin blanc, dont le haut, foré, laissait passer la croix du couvercle, et qui flottait à la brise, car le vent de galerne adonnait, et poussait les nuées violettes. Devant marchait un petit clergeon en soutanelle vermillon qui secouait sa clochette. Au passage, tous ceux qu'on rencontrait s'agenouillaient. Quand il y avait de petits enfants parmi eux, l'abbé s'arrêtait et posait sur leur tête le pied du ciboire. Pour les hommes, il le baissait seulement un peu. C'était sa manière, au bon Dieu, de rendre le salut, jolie coutume qui s'est perdue : le bon Dieu ne répond plus.

L'abbé Orain s'engagea dans un chemin creux où les pluies des champs avaient dégorgé, et qui, sans ses « pas de vaches », dans les cavités faites par le passage du bétail, en flots réguliers, gardait des milliers de flaques. En hiver le curé aurait emprunté la *voyette*, la petite

voie qui existe dans le champ, mais à cette heure, un mince sentier permettait encore de passer à pied sec.

Arrivait une grande charrette de fagots, tirée par deux chevaux et conduite par l'ennemi. Le chemin était étroit et les fagots dépassaient de beaucoup la voiture. Le curé leva la main, l'autre tenant le ciboire, car on ne parle pas sous les armes. Mais l'homme n'eut pas l'air de voir : « Arrête ! » cria le prêtre : l'homme gardait cet aspect buté du paysan qui va faire un mauvais coup... Il le fit ; au lieu de stopper, il enveloppa son attelage d'un fouet qui sonna comme une carabine. Ses chevaux foncèrent, soulevant la lourde charge ; le curé n'eut que le temps de se plaquer sur le talus ; un flot de boue vaseuse l'arrosa, tandis que la voiture tanguait et roulant, passait.

— Seigneur ! fit le prêtre-soldat, Seigneur, jusque sur vous !

Ça ne traîna pas. Il planta le ciboire sur le talus ; enjoignit au clergeon : « Mets-toi à genoux pour l'honorer ! », jeta sa pèlerine, arracha étole et aube comme un homme qui flamberait ; cinq secondes invoqua le Tout-Puissant en ces paroles qui sont restées légendaires :

Mon Dieu, mon bon Dieu, ne soyez
Ni dou l'un, ni dou l'autre
Et vous allez ver beau jeu !

Et il s'élança pour punir.

Ils se battirent comme deux coqs borgnes ! L'homme était brave et solide, il soutint le choc et ces deux rueurs lutèrent longtemps, sous les yeux, la bouche écarquillée de l'enfant de chœur. Le curé triompha. Il avait le genou sur la poitrine du mécréant qui touchait des deux épaules :

— Demande pardon ! Demande pardon !

— Non !

— Bon, fit le prêtre qui lui plongea par trois fois la tête dans la boue, v'la le châtiment temporel, en attendant l'autre.

Puis il se releva, tout de suite en garde. Mais l'autre en avait assez et revint à ses chevaux.

L'abbé Orain reprit :

— Quand tu te confesseras, tu n'auras pas à dire que t'as battu un prêtre. Y a pas d'excommunication : c'est moi qui ai commencé.

Telle est la véritable histoire du Bon Dieu de Chemillé, qui ne peut lutter avec la grâce que sut lui donner Alphonse Daudet, certes, mais qui établit les faits sur leur base originaire.

II

Mais l'autre anecdote, celle qui lui valut une renommée spéciale, est plus typique encore. Durant les Cent-Jours, et tandis qu'il allait bientôt baptiser Bourbonne Loiseau, le curé de Derval ne put se tenir tranquille. Les mauvais jours – ou les bons, parce que, dans cet ordre là, ce qui vous attriste dans le moment fait votre joie plus tard – les mauvais jours étaient revenus et l'on décrochait les fusils d'au-dessus de l'âtre. Tout de suite l'abbé Orain rallia Louis de La Rochejaquelein, le puîné de *Monsieur Henri*, qui sans avoir l'extraordinaire éclat de son frère, son ascendant, sa pureté d'ange rebelle, savait conduire une troupe et organiser des réfractaires : le général Louis, comme on l'appelait, et qui montra fort bien à ceux du Second Empire des Cent-Jours qu'il n'avait pas dégénéré. On tint encore la campagne, mais la révolte se termina par la boucherie des Mattes où Louis de La Rochejaquelein sut bien mourir.

L'abbé Orain fut de toute la guérilla, et toujours fidèle à son vœu, il renseignait, soignait, haranguait, apportant partout où il le fallait le secours de sa gaîté et de sa force, mais il ne tirait pas. Sa grande silhouette noire apparaissait au milieu des troupes confuses et il servit souvent de point de mire. Il faut son poids de plomb pour tuer un homme.

Après une escarmouche où les Blancs furent surclassés par le nombre et la qualité des armes, l'abbé Orain fut poursuivi par une escouade entière qui, peu à peu, abandonna. Ne restaient derrière lui que deux grenadiers qui savaient courir, eux aussi, et qui le prirent en chasse avec une résolution que rien ne semblait devoir fléchir.

L'abbé ne devait pas dépasser alors trente-cinq ans et restait fort leste. Il crut qu'il arriverait à vite semer ceux-là comme les autres, mais il comprit bientôt que ce serait moins facile. Il comptait trouver son avantage dans la confusion et les obstacles que présentent ces champs

talués, ces boqueteaux, ces remises pour tout gibier même pour l'humain, sapristi, mais il fallut déchanter, ces gars-là éventaient les ruses, et ils devaient être du pays, car ils trouvaient tout de suite l'échalier qu'une longue pratique permettait au curé de franchir sans perdre de temps.

« C'est une question de mollets, pensa l'abbé, et il n'y a qu'à galoper. »

Et pour les éprouver, comme un vieux lièvre malin qui sait son avantage en côte, il les mena sur les hautes collines. De temps en temps, pour souffler, il se retournait et regardait ses traqueurs. Les soldats n'en perdaient guère. Les Bleus avaient tiré leurs deux coups de pétoire, l'avaient raté encore une fois, et maintenant, comprenant qu'un arrêt aurait pu laisser fuir la proie, ils couraient, espérant que ce prêtre d'assez forte corpulence et embarrassé dans ses vêtements, finirait bien par être rattrapé ; les jambes de vingt ans le forceraient. En fait, ils étaient à cent toises de lui quand il parvint au bord de la vallée.

— Ils ont du souffle, grogna l'abbé Orain.

Et sans s'accorder un instant, il déboula tout droit sur la pente, coupant au court, droit sur la petite rivière qui coulait en bas. Toujours courant, il débouclait, déboutonnait les boutons sans nombre de sa soutane, et se sentit tout gaillard quand il se vit en culottes courtes et chemise ouverte. Il bondissait comme un cerf au débuché, au lancer. En moins d'une minute, il fut au bord de l'eau, et d'un saut qui l'envoya à trois mètres, il s'y jeta. Il fendit les flots verts et vifs, à pleines brasses, nageant plus vite qu'il n'aurait marché. Remonta sur la rive d'un rétablissement de grenouille, de la berge salua les soldats, et avec un plein rire, reprit sa course.

*

Il y eut une courte hésitation chez les deux hommes ; ils cherchèrent le gué et, à l'endroit où ils crurent l'eau moins profonde, ils s'aventurèrent. Ils étaient trop lancés, ils ne pouvaient abandonner la poursuite. Mais l'abbé reprenait de l'avance. Les soldats progressaient,

tâtonnaient, levant leurs fusils au-dessus de leur tête, comme le curé l'avait fait de sa soutane.

Il y eut un cri ; l'abbé s'arrêta net : le caporal avait mis le pied dans un trou d'eau, de ces trous inexplicables des rivières rapides qui pourtant, avec leur approts, devraient tout colmater si vite, que les pêcheurs appellent des fosses. L'homme disparaissait, reparaissait, disparut !

Son camarade nageait un peu et bravement lâchait son fusil pour aller au secours. Il le rejoignit, souleva l'autre, mais les deux hommes avaient fort à faire, pris en plein par le courant qui les entraînait, les submergeait, d'autant plus que l'un était déjà inerte. À son tour, le grenadier appela au secours, d'une voix déjà étouffée par l'eau.

Derrière son talus l'abbé Orain regardait : le soldat émergea un instant, tout seul, puis replongea : « Sainte Vierge, pensa le curé, mais ils se noient ! »

Ils se noyaient ; la rivière en avait avalé bien d'autres... Mais dans le temps si court qu'il avait donné à l'étonnement, à la surprise, le prêtre avait pris son parti. Il revint sur ses foulées, plus vite encore qu'il ne fuyait, et jetant sa soutane au bord de l'eau, il courut quelques mètres sur la rive pour dépasser les hommes, et se lança au milieu du courant.

Un plongeon magistral qui le mit tout près d'un grenadier, dont la transparence de l'eau printanière laissait apercevoir le pantalon blanc sous le grand soleil. Il le saisit, le jucha, et parvint non sans peine à le hisser sur la rive, assez loin de l'endroit où il avait piqué.

« À l'autre chien de plomb ! » fit l'abbé qui reprit l'eau pour rejoindre l'autre soldat qui barbotait encore, s'enfonçait ; que le courant entraînait.

L'abbé arriva dessus comme un gros terre-neuve et voulut le saisir par la capote. Mais l'homme, dans un effort suprême, lui jeta ses deux mains autour du cou, l'étranglant presque.

Pour la première fois de sa vie, le prêtre jura quelque peu : « Quel *acarné* (acharné) qui me veut m'arrêter encore... Discord ! La poursuite est interrompue, que diable ! » D'ailleurs, en sauveur méthodique, il lui envoya en pleine figure deux coups de poings qui dénouèrent l'étreinte et rendirent le noyé tout à fait indifférent. Alors,

le prenant sur son épaule et traînant, l'abbé parvint lui aussi à la rive, mais dans un endroit plus élargi, et il le déposa au milieu des iris jaunes qui foisonnaient ; et celui-là se remettrait tout seul, qui éternuait et crachait. L'abbé s'ébrouant courut au premier qui lui inspirait de la méfiance. Le curé riait encore : « Ah, ah, la belle histoire et qui ferait bien à la veillée en mangeant des noix ! »

Un vrai cadavre, qu'il commença à secourir. Les doigts dans le gosier, comme si on y cherchait une arrête... Puis le vidage. L'homme n'était point mort puisqu'il rendit son eau très convenablement. L'abbé le tenait les pieds en l'air quand le soldat revint :

— Vous nous avez sauvé la mise, dit le fantassin, sans vous, on était *cotis* (perdus).

— En attendant le bénédicité, répondit le prêtre, aide-moi à le déshabiller et à le fourbir.

Ils fourbirent le corps dégagé de sa houppelande et de sa chemise, et bientôt le soldat ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? demanda le rescapé.

— Sur le pré de la Mintrie, répondit le prêtre, et pas encore en enfer. Dans une heure, il n'y paraîtra plus.

*

Ils étaient là, piteux, crachant toujours, tordant les gros draps qui pissaient de la lessive bleue. Les schakos devaient déjà être rendus au moulin, et les fusils ne feraient plus peur qu'aux brochets. Le prêtre s'étirait au bon soleil, et vidait ses souliers.

— J'ai de l'eau-de-vie dans mon bidon, offrit timidement le soldat, et il tenait sa gourde.

L'abbé but à la régalade :

— Elle est de l'année, mais bien tirée, répliqua-t-il, ça aide.

Et il fit claquer sa langue en tapant du pied. Ça allait.

Les hommes burent, et sourirent soudain. Mais comme ils allaient recommencer et que le prêtre tenait en main le bidon, l'élevant, deux coups de feu retentirent assez loin. Le curé haussa les épaules, lampa sa goulée et offrit la gourde...

Une salve... Tous les trois tournèrent la tête. Sur la crête de la colline, des réguliers couraient. La fumée qu'ils venaient de faire roulait encore au dessus de la haie qu'ils franchissaient en sautant. La guerre existait donc encore, et tout ce qu'elle comportait de violence, de haine : la guerre qui tout à l'heure les avait lancés les uns contre les autres.

Le caporal, pourtant encore bien amolli, restait seul en arrière, sur la pente. Il ne buvait pas.

— Bois donc ! commanda son subordonné.

Il but. D'autres hommes bondissaient là-haut. Un officier se tournait et désignait quelque chose devant lui, l'épée nue. Pas de leur côté, mais quand même... Qu'est-ce qu'on allait faire ?

L'abbé Orain avait ramassé sa soutane et se sanglait. Puis, il se retourna vers ses sauvés, rit un peu et fit doucement :

— Faut continuer ; mes pauv'gars. Y a qu'une chose que je vous demanderai : me laisser reprendre toute l'avance que j'avais avant de revenir vers vous.

Et, rapidement, il s'envola...

Man d'Arc

CE LIVRE EST UN RETOUR vers les personnages qui me sont chers ; son avant-propos indique qu'il faut le situer chronologiquement entre *Nez de Cuir* et *Le Centaure de Dieu*. Il existait à l'état de notes, avant *Le Centaure*, et l'appuyait, le démêlait. Si l'on a bien voulu voir dans ce dernier quelques traits caractéristiques, un peu de l'ancienne vie aristocratique française, il le devait à cette longue préparation dont *Man d'Arc* sera le témoignage. J'aurais voulu faire partager l'intérêt, pour moi intense, de ces modifications sociales, de ces abandons ou de ces acquêts qui ont déterminé le monde où nous vivons, et qui l'ont déterminé si rapidement. Je ne veux point dire que ces temps valaient mieux que les nôtres : fidélité, audace, héroïsme, sont des mots aussi essentiellement français aujourd'hui qu'il y a cent ans. Leurs qualités s'appliquent seulement à des entités nouvelles ; les principes excitateurs ont changé de titre, mais les grands mouvements de la race sont toujours semblables : les hobereaux et les paysans se sacrifient de la même manière aux dieux récents.

Si j'ai choisi les tentatives de la duchesse de Berry, c'est parce qu'elles représentèrent vraiment le dernier effort royaliste de l'Ancien

Régime, de la féodalité, peut-on aller jusqu'à dire ; et, avec lui, qu'elles mettaient en scène le dévouement aveugle, foncier, irréfléchi qui, suscité par l'idée monarchique, fut un des plus puissants éléments de la réussite française : ce dévouement né d'une passion qui allait disparaître, et par la suite se diviser contre elle-même.

De plus, après qu'un siècle est écoulé, n'est-il pas temps de rendre à cette jeune femme ce qui lui appartient ? De lui rendre respectueusement son courage, sa décision, l'assentiment de son sacrifice, la commisération pour la malchance, et de la présenter comme elle le mérite ?

Tout ce que j'apporte sur cette période, minutieusement vérifié, est établi la plupart du temps sur des récits familiaux, des enquêtes personnelles, des visites sur place. Qu'on ne suppose pas non plus le personnage de Man d'Arc inventé pour les grâces de la cause ; dans cette frénésie de travestissements, bien des filles, comme durant la grande guerre de Vendée, ont suivi leurs hommes. Théophile Briant[12] en a parlé dans les *Amazones de la Chouannerie*[13], et notre ami viking, Bernard Roy[14], prépare un livre qui complétera cette galerie de gentilles femmes. La petite Normande, qui accompagne son bon ami à la bataille, fut. Ses expressions, peut-être un peu trop signalées, sont encore. Puis-je dire qu'il n'y a guère de termes, de boutades, mises sur ses lèvres, que je n'aie entendues et que je n'aie voulu faire miennes, pour laisser, à ses enfants, leur savoureuse invention ? Enfin, est-il besoin d'avouer que ce livre est dédié, par la reconnaissance d'un homme vieillissant, à la grâce, à la spontanéité, à l'esprit charmant, au fatalisme amoureux des filles de son pays ?

*

[12] Théophile Briant (1891-1956), poète et homme de lettres, président des Écrivains de l'Ouest. Il vécut en Bretagne à La Tour du Vent, sa maison en Paramé où il créa *Le Goéland, journal littéraire de la Côte d'Émeraude.*

[13] Ouvrage paru en 1938 aux Éditions Sorlot à Paris.

[14] Bernard Roy (1888-1953), peintre et homme de lettres, conservateur du musée des Salorges puis du musée Dobrée à Nantes.

La résurrection, la reconstruction des domaines, indiquées dans *Man d'Arc*, ont été les éléments sauveurs des générations qui échappèrent à la furie révolutionnaire. Se trouvant privées de tout service, elles se vouèrent à celui de la terre et de la maison : terres, qu'on fit des prodiges pour regrouper ; maisons, qu'on abîma, mais de façon touchante, pour les réparer. Les châtelains y reprirent de leur force ancienne, en même temps qu'un grand amour de la campagne ; c'est d'alors que datent tant d'arbres acclimatés qui ornent encore nos jardins. On reçut dehors ; il y eut une vie de parc ; on garda le contact avec les paysans : les vieilles vertus se retrouvaient.

La désaffection ne commença qu'avec la fête du Second Empire. Elle vint de la dissipation et du faste clinquant qui envahirent la société la plus fermée – il y a souvent contagion par osmose – après la plus ouverte. Cela entraîna le goût de l'agio pour soutenir le luxe qu'on se permettait ; les revenus terriens parurent bien maigres. On connut la Bourse, où montaient les actions de chemins de fer ; les affaires, mises en train par les embellissements de Paris, et les expropriations. On vendit. Plus tard, le krach de l'Union Générale fit le reste en volatilisant tant de dépôts. Nombre de propriétés s'aliénèrent. Il y eut déracinement. Les partages aussi commençaient à jouer contre le sol.

Mais ceux qui rachetèrent, pris dans l'inéluctable influence, continuèrent, et ils font aujourd'hui figure d'anciens héritiers. Les plus purs dévouements s'emploient pour entretenir et garder une demeure, à laquelle la famille collatérale s'intéresse peut-être plus encore que le propriétaire accablé. On rachète. La « maison à soi » reprend de l'intérêt après quelques années de troublant nomadisme. Elle forme le point d'arrêt de notre mobilité, un centre à notre tourbillon ; nous y reprenons une notion de la durée, un sens de l'avenir préparé par un présent studieux ; une explication de nous-mêmes dans la pérennité de nos goûts. Ce n'est souvent qu'une ferme, toute seigneurie abolie, tout faste et tout apparat ; mais la bicoque reste, dans son effet spirituel, à la hauteur du château.

La Chevauchée de Madame de Berry

ELLES FURENT ESSENTIELLEMENT NOCTURNES ces aventures ; elles eurent l'opacité, comme fond, et le noir. Le vieux souvenir chouan demeurait. Ces gens sont des oiseaux de nuit qui volettent à l'entour des logis perdus. De ce pays étrange, plus que jamais fleuri, tel qu'une serre chaude, sous des soleils fougueux et des ondées puissantes, Madame ne vit rien. Elle ne traversa cette lande aérienne du Gêneton, en fuyant Bellecour, que vers minuit, tandis que l'embuscade la guettait. Elle n'en connaît que l'odeur de maquis, chaude et mouillée. Quand elle descend sur les Mesliers, au cœur d'une vallée sinueuse et charmante, emplie d'eaux vives, elle ne saura que le noir plus dense du cavalier qu'elle étreint. Des rivières miroitantes, à bordures d'œillets roses, à flaques d'anémones, elle ne perçoit que les souffles humides, les cascades et la senteur amère des palétuviers. Des haleines, des bruits, des contacts. Il semble d'ailleurs qu'après l'accoutumance, quand elle eut fini par dominer la fatigue de pareils exploits physiques, elle se soit développée dans son fond primordial, dans une sorte de sensualité sauvage, de l'oreille et de l'odorat. J'ai entendu dire qu'à Nantes, durant la réclusion de six mois, on la surprenait au dernier

étage de la maison truquée, agenouillée contre une lucarne ouverte, humant à longs traits l'odeur nocturne et le vent d'ouest, écoutant, comme cédant enfin à une habitude toxique. On l'en arrachait – c'était l'hiver. Elle revenait hébétée, dans une torpeur grelottante.

Cela correspondait aussi à ces fugues qu'elle faisait seule, ou bien avec Mademoiselle de Kersabiec qu'elle entraînait malgré ses reproches : des fugues haletantes, où elles couraient toute la nuit, à travers les rues, pour s'arrêter enfin sur le grand pont, avant l'octroi, et s'accrocher au parapet.

Nul voyageur n'aura plus sillonné la Vendée pour la connaître moins. Elle ne se rappelait rien, hors des ténèbres bruissantes, odorantes.

Ce soir du 21 mai, elle subit une attaque, flasque dans le respect qui la déguise, terriblement tenace dans l'insistance qui la renouvelle. Ils étaient quatre assaillants, qui ne la lâchèrent qu'à l'aube. Ils souriaient sarcastiquement quand d'un coup d'aile, elle tentait de s'échapper ; quand elle proclamait : « J'irai rejoindre Cadoudal qui m'attend avec cinquante mille hommes, La Rochejaquelein qui en groupe vingt mille, bien armés… » Ils répondaient : « Votre Altesse Royale ne trouvera que quelques centaines d'hésitants et qu'Elle fera tuer… On brûlera tout ! »

*

Les cavaliers, en peloton, avancèrent dans la « rabine » prenant l'herbe tous, machinalement, en guerriers dressés, car avec ces voix, et le vent… Mais malgré le vacarme, on distinguait des cris… Ils se hâtèrent.

Deux chevaux de paysans, maigriots, attachés à la haie. Ils mirent pied à terre, armèrent leurs fusils. Les officiers se dirigèrent… La porte était entrebâillée, non pas une de ces portes coupées en deux à la manière paysanne : une porte complète au long de laquelle luisait une barre vermillon, l'éclairage de l'intérieur.

Ils n'eurent qu'à pousser le ventail et ils virent… Un homme mort dans le foyer ; deux hommes qui violentaient une fille couchée sur le

sol, l'un tenant les bras, l'autre... Du sang... Les bandits n'avaient rien entendu. Ils furent soulevés en l'air par quatre poignes chacun. On dut les arracher. À moitié étouffée, l'enfant agitait la tête.

— Relève-la, Louis, je tiens mon homme.

Oui, La Barre le tenait, et bien. Il avait ses deux genoux de centaure contre les oreilles du bandit et lui tirait les bras au bout de ses poings. Louis emportait la jeune fille, la rajustait en tournant la tête, la déposait sur le lit, dans un attendrissement qui lui tirait des larmes.

*

Un officier intervint et se mit à fouiller les poches du bandit. Il en tira des cocardes vertes et des Sacré-Cœur.

— Faux chouans ! dit-il avec une rage qui le faisait trembler, salaud – et il gifla à tour de bras cet homme qui pourtant allait payer.

On lui trouva des louis dans les bottes. C'était un agent provocateur comme la haute police en glissait le plus possible parmi les réfractaires ; des gens de sac et de corde, ramassés dans les prisons et dans les bagnes, qui livraient parfois une troupe entière.

— Faut le jeter aux chiens ! dit l'un des piqueux du château que les abois avaient mis en éveil. Ils étaient survenus à trois.

La jeune fille se redressa sur le coude, écarta ses larmes :

— ... oui ! aux chiens !...

Amélien réfléchissait. Soudain il attrapa le garde-chef et lui parla bas. L'autre eut un recul...

— Pour venger le petit Proust de Machecoul ! cria La Barre, qui n'avait rien fait, rien dit, que de prier Dieu... Allons donc ! Un enfant de dix-sept ans ! Vous êtes donc tous des fausses-couches ?

On fouillait l'autre ; on l'interrogeait. Ça traînait. Amélien sortit pour aller voir les chiens dont le tintamarre dominait tout.

*

Le chenil, un peu en contrebas, semblait bouillir dans la lumière incertaine, à gros flots blancs, car les chiens, mis hors d'eux-mêmes par

les cris, l'odeur du sang, les lumières et les chevaux, bondissaient, rejaillissaient, s'accumulaient les uns sur les autres, s'écrasaient aux piliers, aux tables de repos. Ils dépassaient le muret, se plaquaient sur les épais grillages, tandis que d'autres, frénétiques, filaient en l'air ainsi que des lambeaux d'écume. Certains, les plus forts, avaient réussi à s'accrocher aux croisures des grilles et restaient agrippés, aboyant comme l'on dévore. Tout cela barbotait dans un tapage qui enlevait la précision aux regards. Le bruit de fond restait bien le puissant grondement lointain qui roule sur les brandes, mais les éclats de gueule, les chocs de gorge le disloquaient, le hachaient. Plus que l'aboi mécanique des meutes en chasse, on percevait une rage d'hallali.

Des gentilshommes vinrent avec des résines prises au feu, au bout de leurs poings, et la masse blanchâtre s'assombrit pour une autre luminescence : des lueurs bleues et rondes, tous les yeux de tous les chiens, toutes leurs rétines qui réfléchissaient !

Ce fut un fourmillement de lucioles doubles qui se déplaçaient dans un bruit de cataractes, sur l'écume jaune et rousse où les taches noires des pelages faisaient des trous, déformaient les apparences, coupaient un chien. Puis, quand les messieurs approchèrent encore, les réfractions vertes s'éteignirent, mais des feux se piquèrent sur les langues, des scintillations sur les superbes crocs, des luisances sur les babines pendantes, sur les baves. L'excitation crût encore.

*

Les piqueux avaient déjà dépouillé la biche qui devait nourrir les chiens. Au printemps, on tue des biches vides au fusil. Si on laissait faire les naissances, il n'y aurait aucune repousse en forêt. Les deux officiers partaient. Les autres ne réagissaient plus ; chacun pleurait un ami, un frère, et d'autres douleurs plus secrètes parfois… Les piqueux qui tenaient à venger leurs faux chouans avaient lié les deux mains derrière le dos. Les piqueux les barbouillèrent de sang frais : eux aussi les rendirent rouges. À leurs cous ils nouèrent avec les entrailles de la biche d'épaisses et de traînantes cravates bleues ; sur les chevaux, on

pendit de longues lanières de peau encore garnies de poil ; et ils accrochèrent à la queue du plus fort la tête de l'animal.

Les bandits étaient ficelés aux sangles de coton tressé, ceinturés au troussequin, à l'arçon ; une tape formidable sur la croupe : « En avant ! Et à nous ».

Les deux petits chevaux qu'on allait poursuivre étaient deux guérandais, solides et vifs, malgré leur air piteux ; des chevaux de faux saulniers, qui pouvaient passer partout, se maintenir en équilibre sur les murets avec deux cents livres de sel et le cavalier par dessus le marché : « Les chevaux valent mieux que les hommes », disaient les piqueux.

Les chevaux prirent la forêt et ses lignes profondes, ces trouées qu'on réserve pour la chasse à tir et pour le galop, quand le taillis est trop fourré.

Il y avait beaucoup plus de monde. Quelques piqueux avaient dû prévenir les fermes du château et les gens accouraient. La haine des faux chouans était inassouvissable.

Le terrain était lourd ; la pluie tombée le rendait creux ; il y eut des glissades. Les deux poursuivis ne s'écartaient guère ; si un cheval poussait une pointe, l'autre rejoignait vite. Bientôt on vit qu'un des hommes avait dû s'évanouir, car la seconde silhouette ne formait plus qu'une masse indistincte. L'homme devait être touché sur l'avant ou sur le côté. Les chiens donnaient à pleine voix. Cette chasse sans autres cris, sans encouragements, sans trompes et sous la lumière pauvre, eût paru lugubre même si l'on n'avait pas su le gibier.

L'obscurité vint avec un énorme nuage et des gouttes de pluie. Cependant le terrain devenait meilleur, plus dense, plus rocailleux. Et il y eut défaut : les chiens se divisèrent. Un bref hourvari... redépart, en deux groupes pourtant... Le nuage s'en va ; on comprend : les chevaux se sont séparés ; une partie de la meute prend le nord ; la lune éclaire ; on voit le gris escalader une colline en se déhanchant. Amélien et Louis suivent le cheval bai, plus difficile ; trois chasseurs accompagnent les autres chiens... Amélien et Louis ont de l'avance... Un cri très lointain les surprend ; ils voient le cheval gris faire panache en descendant la colline. Gêné par son cavalier inerte il a dû manquer au

pied et il déboule comme un tout petit jouet. On n'entend rien de sa chute définitive.

*

Mais soudain, un flot de chiens revient, et des piqueux : l'homme et le cheval sont dans l'étang, finis…

Poussez ! Un coup d'épaule : « Curée manquée… »

*

Et puis cela devient plus difficile. Le cheval de poursuite s'est engagé dans un lacis, un damier de petits champs maigres, de prés minuscules dont il faut sauter les talus ou trouver l'échalier. Cet échalier que les chiens passent comme une cascade blanche, mais devant lequel les cavaliers freinent, par politesse restent un peu en arrière, tandis que les piétons, habitués des brèches, cavalent déjà au milieu du champ…

Impossible de tirer, les haies, les arbres cachent incessamment la statue noire ; les paysans sont partout. Les cavaliers s'enragent : est-ce que le bandit échapperait ? Buisson creux ? Par exemple ! « Allez ! Marchez ! »

Si le cheval reste encore un quart d'heure là dedans, on aura du mal ! D'autant qu'il revient sur ses voies et que les chiens hésitent. Mais il débouche encore en plaine. C'est la fin. Amélien pousse un cri de triomphe et prend l'avance avec Louis, grâce à leurs montures. Ils sont au cul des chiens ; on ne voit plus le cheval ; il a viré derrière les pins. Les deux cavaliers tournent aussi, en arrachant la « guinche » la longue herbe sifflante. Ils dépassent les chiens – il faut arrêter avant le bois ou c'est flambé ! – et, soudain, ils voient le cheval, et aussi une chaumine, à petite lueur, et, Bon Dieu, une femme qui sort !…

Ils comprennent, et cela les prend au cœur : le cheval, le pauvre cheval fidèle, a ramené son maître chez lui, à la maison.

La femme se jette sur l'homme. Amélien et Louis, du même coup de reins, enlèvent leurs pur-sang, dans une tension de tout l'être ; ils gagnent vingt toises, mais qui, peut-être, suffiront…

Ils sautent à terre, lâchant les chevaux... Toute la science canine ne servira plus : seule, la force...

— Louis ! Vite ! Aux fouets !... Fouaille !

Et, dans la seconde, c'est la mêlée. Les chiens déferlent, la meute déborde, recouvre tout, ces deux hommes qui cognent et la femme qui se bat, et l'homme au sol avec le cheval qui a roulé par terre... Les Normands frappent à tour de bras, cinglent à faire voler les poils ; jettent le fouet ; impossible ! À cause du corps à corps. Ils malaxent furieusement la bête multiple ; lancent des chiens comme des paquets blancs, en font voler à coups de pieds ; tapent à coups de genoux. La femme hurle... Amélien assomme les chiens à coups de crosse, au pistolet... Les chiens reviennent ; ils sont dix qui tirent sur les lambeaux pendus au cou du bandit, et l'étranglent. Les piqueux, les piqueux ! Ah... les piqueux !... Les piqueux voient, sautent au cœur du remous, appellent, frappent, savent, reconnaissant les meneurs dans la tourbe ; des noms ! Des coups de sifflet, des bourrades à crever !

Et le rut tombe ; la ruée, l'assaut, s'aplatissent rapidement, incroyablement. Les chiens se rangent pour la curée. Les cavaliers, la foule des piétons arrivent et contemplent, devant la meute assise et sans colère, cinq hommes ensanglantés qui se tiennent les mains en rideau, une femme presque nue, vociférante, et, derrière, quelque chose de rouge qui bouge.

*

Les trois d'Armage sont tombés aussi. Quand le vieux père a été frappé, il dit simplement : « Jacques, prends l'enseigne »... la précieuse soie éraillée aux fleurs héraldiques, et Jacques a serré à deux mains cette hampe couverte de velours blanc que des doigts crispés ont rendu terne... Il n'a rien voulu savoir d'autre, tandis qu'on emportait le vieillard. Puis bientôt, fortement, il a dit : « Jean, prends l'enseigne ». Et Jean, le petit de seize ans, a saisi la hampe.

Puis Jean a dit...

Trois vieux paysans ont emporté le drapeau qui chancelait ; ils ont retraité vers le bois en tirant. Au seuil de la forêt où l'ennemi ne pou-

vait plus les suivre, une dernière fois, ils ont brandi l'enseigne que les ombres ont enveloppée à jamais.

Dans un des lits de Mauvetière, on a couché le gai Givry avec une balle dans la poitrine. La campagne retentissait de coups de feu, et des escouades d'infanterie passaient, tiraillaient sur tout ce qui bouge. Ils sont rentrés à la Mauvetière : « À boire, et vite ! » On leur a versé du frais clair… « Qu'est-ce que vous avez là ? » Les filles seules à la maison, pâlissantes, ont répondu : « Not' cousine qu'est au mouroir… » On avait mis à Givry un bonnet de femme et un caraco. Ses mains, noires de poudre, se cachaient sous la couverture. Ils sont partis, mais deux sont revenus parce que les filles étaient jolies : ces deux peut-être qui ont ouvert le tombeau de Mademoiselle de Botdéru parce qu'on disait qu'elle était si belle… Et devant le lit du blessé, ils molestent les jeunes filles. Givry gardait son pistolet double : il a lâché ses deux coups, mais ne tua qu'un homme. L'autre massacra, et mit le feu.

*

Charette reflue sur le Claudy et passe la Logne après la Boulogne, ayant préparé les montées vers Madame. Dans la nuit, l'incendie de la Mégissière n'est qu'un faible point lumineux, à l'est. Ils marchent longtemps. Enfin Charette réunit ses derniers fidèles dans la cour du Claudy, le petit château, à trois kilomètres derrière la Logne, à l'ouest. On n'avait que deux torches et la lumière inquiète de la lune.

Il leur parla et il était très calme. Il les remerciait de s'être montrés dignes d'eux-mêmes, dignes de leurs pères, et aussi de l'avoir aidé à faire son devoir. Il leur fit espérer qu'un jour viendrait, peut-être, où Dieu serait avec eux, mais qu'il fallait vénérer Sa main alors même qu'elle vous abandonnait.

*

Il leur demanda leur avis : voulaient-ils se battre encore ? – dans ce cas, il repartait à leur tête – ou voulaient-ils attendre des jours plus

favorables ? Ils ne se décidaient point à s'égailler. Ils ne s'y résolurent que très tard.

Alors Charette n'eut plus autour de lui que quatre hommes. Ils partirent à cheval, en remontant vers La Brosse, où, sans doute, la duchesse était sauve, avec cette diversion sanglante et les inquiétudes des troupes philippistes. Mais ils ne savaient pas, et l'angoisse les tenait penchés sur l'encolure.

*

À deux heures du matin, Charette n'avait plus qu'un homme. À sept heures, il parvenait enfin en présence de Madame qui lui tendait les mains.

Non, elle n'avait pas eu peur. Elle voulait courir à la tête des combattants, et Mesnard l'avait retenue. Elle s'était résolue à soigner des blessés qui lui racontèrent la victoire. Puis, quand l'averse eut tout changé, comme des détachements ennemis semblaient approcher, ils s'étaient réfugiés tous dans la grande cache des genêts. Heureusement qu'elle avait emporté son vin de Lunel et sa gourde (presque du vin napolitain) car il faisait bien humide ; mais si tranquille : malgré les coups de feu lointains, on voyait des vaches qui paissaient sans même relever la tête, dans la pâture tendre... Les coups de feu s'éloignaient, diminuaient... cessaient.

Mais la duchesse ne partirait pas ! non ! Elle resterait, se cacherait, attendrait : toute sa vie, au besoin.

— Je resterai donc aussi, déclara Charette qui se savait condamné à mort.

Et ils décidèrent d'aller se réfugier à Nantes même, en plein milieu des troupes, dans une hardiesse judicieuse qui aurait dû mieux réussir. On remonta vers le nord, le plus vite possible, sur des chevaux qu'on poussait, car l'endroit avait été signalé, et les patrouilles s'acharnaient entre l'Issoire et la Boulogne.

Madame s'en fut au Trejet, sur la rive gauche de l'Ognon à son embouchure dans le lac de Grand-Lieu.

Le lendemain 8 juin, dans la soirée, Madame et Mademoiselle de Kersabiec partirent à pied, en passant l'Ognon pour la Haute-Menantie sur la rive droite.

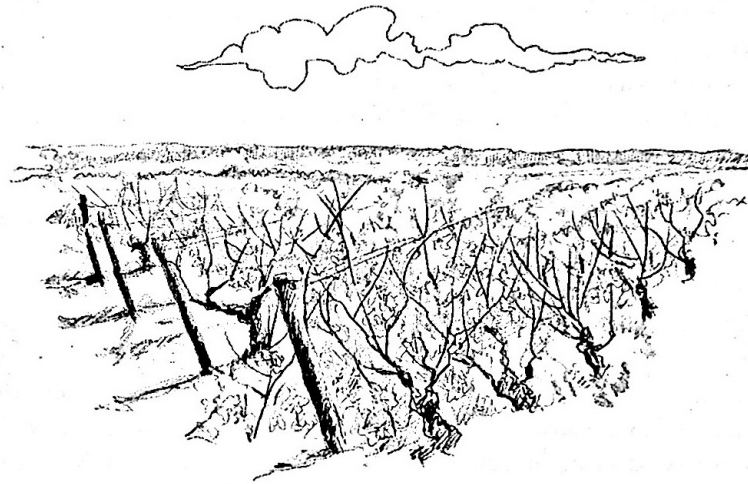
Comme la princesse traversait un herbage pour atteindre la maison, elle distingua un homme qui la suivait, et qui, demi-courbé, comme se cachant, l'alarma. Ce n'était pas un espion, ni un assassin : un paysan loyal qui, penché sur les empreintes profondes de ses petits souliers, effaçait la trace de ses pas. N'est-ce pas une poignante image, que cet homme simple, dans la nuit, abolissant pareils vestiges ?

Je sais : rien d'autre qu'une précaution : ces formes citadines, au milieu des piètements de sabots ou de bottes, auraient dénoncé la duchesse, mais l'homme paraissait désirer plus encore : que ni cette foulée d'herbe, ni ces minces creux de la glaise verdie ne demeurassent ; que rien n'apparût plus d'elle, sur cette terre qu'elle venait d'inutilement ensanglanter.

*

C'était fini ; tout avait manqué ; l'âme paysanne allait se refermer, enrober dans sa puissante et sourde matière, l'épopée dérisoire… sans haine, sans regret, même sans souvenir… comme une moisson perdue.

Poésie bien basse, – je sais encore – que de s'accrocher à des mots,
mais ceux-là, ces « traces de pas » ont été enfoncées,
dans notre mélancolie
par les vieux conteurs de l'Orient,
qui les voyaient scintiller sur les sables,
et, dans le désert disparaître !



La Troisième Vendée prend fin avant même d'avoir commencé

LA SITUATION DE LA PRINCESSE était cependant terrible. La cage s'étrécissait où elle devra combattre, dans ses fuites nocturnes et ses vains élans : cette cage, dans l'obscur…

Le lundi, on lui annonça la mort de Cathelineau ; le fils du saint de l'Anjou, du martyr de la Grand'Guerre, n'avait point failli à sa race. Une visite domiciliaire survenant dans la ferme où il se reposait, il se cacha dans une cave secrète, mais juste au-dessous de la salle où l'on tourmentait le paysan qui l'avait reçu, afin de savoir où se dérobait son hôte. Pour délier cette bouche obstinément close, on lui brisait les dents avec un fusil chargé, du bout du canon. Le fer troua le palais. Le héros, se doutant que Cathelineau pouvait entendre, s'efforçait de retenir ses cris de douleur, mais gémissait. Évidemment Cathelineau entendit, et abandonna. Comme il sortait de la trappe, montrant ses mains désarmées et annonçant qu'il se rendait, le chef commanda le feu. Les soldats, plus nobles, ne tirèrent pas ; c'est l'officier lui-même qui, prenant un fusil, à bout touchant, fit sauter la cervelle du prisonnier.

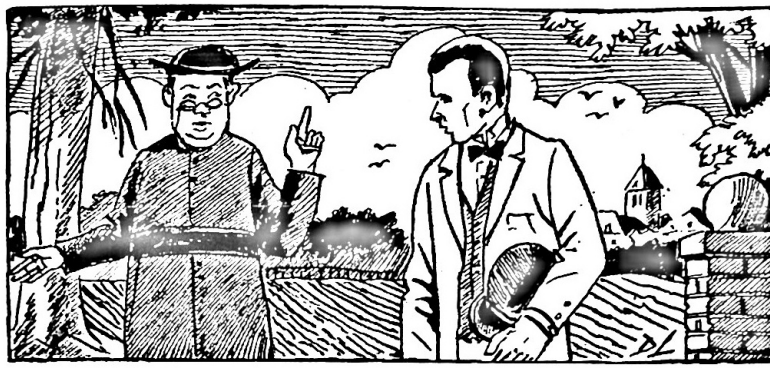
On peut encore évoquer la surprise, la crainte même ; mais pour ce qui suivit : le procès-verbal fut rédigé par un juge de paix, qui prit ses notes, réclama ses informations, et libella son document, assis à même sur le cadavre, et bouffonnant. On ne pourrait croire, n'est-ce pas ? Malheureusement, de tous ces hommes, on conserve les noms ; cela est indiscutable.

Les nouvelles fondaient sur les Mesliers, terribles dans leurs contradictions. Les mauvaises nouvelles, toutefois, venaient plus vite, plus sûrement. La volonté de Madame, si fortement exprimée, de rester près des siens, avait exaspéré les sceptiques, ou les sages... Comment les nommer ? – et, navrant ! n'avait pas été assez connue des fidèles ; si bien que la princesse reçut en même temps la lettre de démission du marquis de Goulaine et une furieuse admonestation de la comtesse de La Rochejaquelein, lui crachant du mépris à la face, puisque Madame fuyait encore...

Goulaine abandonnait, et – que l'on comprenne – avec lui sept sur douze des chefs du IIIe corps, l'armée de Charette. Comment juger ? Inadmissible de traiter de lâches ces sept gentilshommes aguerris, loyaux ; ils devinaient la partie impossible !

Et les Goulaine avaient derrière eux tant de gloires monarchiques. Ils portaient, comme armoiries, mi-parti France, mi-parti Angleterre, que leur avaient concédées les rois de ces deux pays pour services rendus. Ils avaient héroïquement donné, dans l'autre guerre.

Seulement, cette démission était la plus grave : elle supprimait toute défense aux environs immédiats de Madame. La division Goulaine avait comme centre Legé, à quelques kilomètres de sa retraite des Mesliers.



En hommage à Daniel Lordey

Les Derniers Chouans

Au poète Louis Foisil,
l'avant dernier.

I

LE CIEL ÉTAIT ÉRAILLÉ de nuages trop clairs. Le vent qui les cardait restait dans les hauteurs, et l'énorme pays, calme, semblait attendre.

.....

Le curé, planté au coin d'un labour, faisait un lent demi-tour d'horizon, lassait traîner ses yeux globuleux sur les terres, les herbages maigres ; puis il parlait ; puis il se taisait ; il paraissait recueillir les choses que lui aurait dites cette glèbe, les traduire, ensuite, avec effort. Le vieillard était un peu difforme, de graisse ou d'enflure, avec un masque vineux qui bourgeonnait, sous un beau front. Jacques de Galart l'écoutait dans une attention extrême :

— Le curieux, monsieur de Galart, c'est qu'en cette terre de chouannerie, on les trouve bonapartistes ! Napoléon III… voyez-vous… il leur a donné des routes et il a *construit les Halles*… les Halles,

basilique des légumes, Panthéon des carottes ! Monsieur… « Alors, disent-ils, celui-là fut un *bon.* »

Il se chargea le nez d'une prise :

— Mais quand même, leur goût monarchique n'est point tout à fait défaillant ; le Napoléon troisième reste pour eux le dernier des rois… Ce coin de Normandie fut tellement royaliste, monsieur. Le pauvre Frotté y trouvait ses meilleures gens.

Et le pauvre curé s'enfonça dans cette histoire de Frotté, si fortement gravée dans l'imagination populaire, mais que Galart connaissait mieux que lui. Le jeune homme se serait pourtant bien gardé d'interrompre les épreuves du fusillé de Verneuil ; se serait bien gardé, même, de répliquer. Il tirait beaucoup des vieillards, et savait les écouter. En face de ces êtres, où déjà la ruine vitale apparaissait, il avait la sensation de sonder un terrain de fouilles, terriblement instable, qu'un rien éboulerait, fermerait… De quelles précautions fallait-il user ! Ces histoires, qu'il arrivait à exhumer hors l'encombrement mémorial, n'étaient-elles pas aussi délicates que des statuettes, des argiles roses ?… aussi friables ? Il devinait, *voyait* les lentes images se dégager, péniblement sortir des cervelles indurées, infiltrées… un geste eût suffi pour ruiner toute la découverte !

*

Le destin de Frotté remuait toujours – et fortement – le cœur de Galart. Il avait le sentiment presque physique du chef royaliste, pour avoir si souvent prié devant le monument étrange de Verneuil. Oui, dans l'église de la Madeleine, au mur sud, les sept beaux compagnons sont figurés en haut-relief sur une stèle de marbre, petite mais émouvante. Il est là, élégant et fin devant ses jeunes chefs ; l'Italien[15], sans doute, qui les a ciselés, a tout reproduit dans le carrare, depuis les broderies des uniformes royaux jusqu'aux boucles des cheveux, si soigneusement calamistrés. L'imagination est saisissante, car, derrière cette coquetterie, ces gens prêts pour le bal, on ressent atrocement

[15] Non, c'est David d'Angers.

l'horreur du champ boueux, où, face à la plaine infinie, on les massacra… De la fange, du sang, et des cheveux épars sur ces belles têtes éclatées ! Ô réprobation éternelle ! Même les cabaretiers, les galopins des rues, se souviennent qu'on les a tués par trahison. Pour soutenir le fronton de la stèle on voit deux torches, renversées, certes ! abattues ? peut-être ? mais qui flambent encore, et furieusement !

Tandis que parlait l'abbé, Galart se répétait l'épitaphe latine, si musicale, si fière :

D. O. M.
Sicut Machabaei
Perierunt hac in urbe
Anno MDCCC, Die XVIII Februari…

Oh ! 18 février ! Aujourd'hui même… et il y avait seulement cent six ans ! Tellement frappé par la coïncidence, il ne put s'empêcher de couper la parole au vieillard pour la lui faire remarquer.

Le prêtre hocha la tête :

— Ah oui… cent six ans… Mon âge et le vôtre ajoutés… Ni loin ni vieux. (Il frappa du pied.) Et c'est sur cette même route qu'ils passèrent puisqu'on les amena d'Argentan[16]. Durent venir en fourgon clos et dans le secret ; sans ça ils n'eussent jamais atteint Verneuil : toutes les plantes (haies) auraient vomi du chouan ! Oh ! ce pays, race batailleuse et violente s'il en fut jamais ! Et soudaine et cacharde… Nous voyons là mille journaux de terre et pas âme qui vive, dessus… Eh bien ! croyez-moi… sont cent paires d'yeux qui nous mirent !

« Mais vous connaissez le solage, assurément, monsieur ; beaucoup de vot' parenté fut par ici ; mon grand-père les nommait bien : rudes hommes, vifs mais *cœurus*.

.....

À chaque discours important, le curé s'arrêtait. Quelle fatigue pour Jacques, qui pèlerinait à pied sur le vieux sol et gardait encore dans les

[16] Non, d'Alençon, mais ces paroles ont été respectées.

jambes le rythme de ses longues marches ! Il faudrait renoncer à joindre Laigle avant la nuit, mais tout abandonner pour cette *fouille-là* ; d'autant plus que le vieil homme reprenait :

— On en disait sur eux... on en dit encore... Vot' grand-mère était bien une demoiselle de Tainchebraye ?

— Mon arrière-grand'mère, rectifia machinalement le jeune homme, mais le ressort était poussé et continua d'animer le vieillard :

— Et pardon ! en effet je confonds les jeunesses... Nos maisons étaient pleines d'histoires sur les Messieurs de Tainchebraye, père et fils ; mon père à moi avait même connu le père, qu'on nommait sauf votre respect : *Tainchebraye-la-Pipe.* Il avait été marin avant d'être cavalier, et doux homme, mais qui prit le goût du meurtre aux émeutes de Cherbourg, pour défendre son ami et chef, qu'il ne put préserver du réverbère, mais qu'il vengea, court et sec, il paraît... Oh là !... Il voyait du sang, c't'homme, au mot République ! Ce fut lui qui mena dans le pays les grandes attaques de diligences. Jamais pris et prenant toujours.

« Il fumait, sans mettre bas sa pipe hors le manger et le sommeil, et l'habitude lui en venait de son ancien métier. Eh bien ! croyez-moi, monsieur, de qui je le tiens, ne mentait point, par honneur, sûr ! mais aussi par défaut d'inventer, eh bien, très vite tous les tabacs devinrent trop fades pour monsieur vot' grand-père ; alors, il saupoudrait sa carotte avec de la poudre de chasse mouillée : sa pipe pétillait comme un feu de branches, et, derrière lui, ça puait le souffre... ! Un rude batailleur, et un capitaine qu'il fut ! L'avait monté tous ses gens avec des chevaux à lui, vifs, qui venaient du haras qu'il soignait ; les gendarmes pouvaient bien courir : ils ne voyaient pas longtemps leur dos... mais, marchez ! préféraient la chose, n'étant point le côté des carabines !

« Monsieur vot' grand-père mourut pas de chance ; il mourut d'un os de conil (lapin) qui lui resta dans la gorge, lui creva le gosier, après cinq jours qu'on ne put le lui retirer. Et, pire que de mourir, lui coûtait de finir ainsi : il jurait : « Un vieux chasseur comme moi, tué par un lapin ! »

*

Le curé reprit péniblement haleine. Jacques écoutait tête basse ; sourire, comme il se devait, lui coûta un effort, tellement ces récits l'absorbaient. Le vieillard continua :

— Bon chrétien quand même : comme il ne pouvait recevoir Notre-Seigneur, avec son os – même en viatique – il demanda qu'on lui approchât la Sainte Hostie pour la baiser ; ce qu'il fit et mourut... N'aurait point manqué un prêtre assermenté et, pour les gendarmes qu'il vous jetait à la marnière, ne l'eut point fait sans eau bénite ni chanter sur eux la prose « *Languentibus in purgatorio* », qu'il affectionnait – et clamait comme un tonnerre !

Le prêtre souffla encore un peu, intimement amusé, et se souriant à lui-même ; il reprit en branlant du chef :

— ... valait tout de même mieux que son fils, dont m'excuse, le fameux Nez-de-Cuir. Malgré son nez coupé et son visage détruit, ses blessures des Russes, en a-t-il détourné des malheureuses : on dit encore dans le pays « Amoureux comme un masque »... et ça vient de lui, car il portait masque comme vous le savez, bien sûr ?

— Oui, dit Jacques, assez faiblement pour ne pas troubler la rêverie parlée du prêtre, mais nous l'avons mal connu à cause des brouilles. Il était voltairien, n'est-ce pas ?

— Pt'être bien... Ne croyait guère... Cependant il ne refusa pas l'extrême-onction : « Si cela vous fait plaisir ou profit, » qu'il dit ; mais des huit onctions, n'en put recevoir que sept ; on ne pouvait l'oindre aux narines à cause de son masque, qu'il ne quitta même pas durant son agonie... L'est mort dessous ; l'est enterré avec... Et sur sa tête d'os, aujourd'hui, le masque dans sa tombe doit être toujours serré... L'âge l'avait assagi ; son passé l'aurait dû poursuivre... Allez donc comprendre ? Dans quelle famille n'avait-il pas apporté le trouble ; eh bien ! pour être aimé, personne comme lui !

« Ah ! pays de chouans et d'hommes durs et de filles enragées.

Le curé avait stoppé tout près d'un gros buisson noir qui bordait la route ; il le désigna.

— Les échos de ce que je dis doivent retentir là dedans… la marnière, monsieur : un cimetière de haine. Dans ces temps on ne *tirait* plus, le loisir en manquait, mais on fit le contraire ! Le pays n'est qu'un réseau de conduits. Vous connaissez assurément le *dit-on* : « Dans l'Ouche plus de routes dessous encore que dessus » et Dieu sait seul le nombre des chemins qui divisent nos héritages, en cette terre pauvre. Tout cela a été foré par les anciens, plus crochants à l'ouvrage que les jeunes. Puis on dit maintenant que la marne enrichit le père pour ruiner le fils… les fils le disent, du moins… Les vieux guillochèrent la campagne comme un guêpier ! Près de vous, on raconte l'histoire du chien des Jonquerêts-de-Livet, qui tomba en marnière et fut retrouvé trois jours après, au fond d'un autre trou, près de Landepereuse, à une bonne lieue de là. Ils le quérirent et remontèrent, au péril de leur vie, car ils ne sont point jaloux de l'effort quand il doit peu durer.

« On ne sait plus rien du grand réseau ; on a perdu les cartes. Oui, à la fin de l'Ancien Régime, furent dressées des cartes souterraines. Monsieur le doyen de Verneuil me l'a certifié : trois ou quatre, confiées à des notables.

*

Jacques manifesta une curiosité si vive que le prêtre en fut gaiement flatté :

— N'est-ce pas ? C'est curieuse chose, fit-il.

Galart subissait une attirance passionnée du souterrain ; comme enfant il en distrayait ses inactions, ses rêves. Le seul mot suffisant pour l'émouvoir : un secret, le noir cheminement, ces sorties dans les arbres, l'inattendu…

— Le doyen de Verneuil, dites-vous, monsieur le curé ?… Mais les avait-il vues, ces cartes ?

— Je ne sais ; en tout cas il en parlait avec sûreté ; mais cela m'intéressait moins que vous et je n'y ai point apporté trop d'attention.

Il parut réfléchir, fit une moue dubitative, en regardant le jeune homme de coin.

— Mais peut-être pourriez-vous avoir des détails sur ces choses, par un qui les connaît, allez ! et bien d'autres encore. – Il s'arrêta, et fixant son compagnon : Seulement... je ne sais pas...

— Monsieur le curé ! suppliait Galart.

— Pouatt ! Vous devrez bien connaître un jour toutes ces misères-là ; dont, au vrai, sais-je moi-même le bien-fondé... L'homme vous intéressera car, pour chouan, il est tel qu'on n'en fait plus, et puisque vous recherchez les souvenirs... ! Pas facile à faire causer, par exemple ; mais il connaît votre famille, et s'il ne veut rien vous dire, *à vous*, je pense bien qu'il n'y aurait personne pour en tirer mie !

Jacques manifestait sa curiosité vive :

— Vous *encapuchonnez* pas, lui dit le curé ; il est à lubies et fougasses. Le détour ne sera pas de durée, pour vous et vos grandes jambes ; vous verrez la maison au dévalé du chemin ; alors, vous me tiendrez quitte, car avec mes pauv' jambes, à moi...

Il montra du doigt un boqueteau lointain, et s'engagea dans un chemin de terre. Jacques de Galart se doutait-il que ce pas nonchalant l'amenait vers une des plus vives émotions, hors l'amour, de sa jeunesse ?

*

Le vent s'était levé et le flottant de la soutane, sous le gros ventre du curé, claquait : drapeau noir, étamine de pirate, bizarrement sinistre en cette nature pâle, estompée, lointaine :

— *Vent de galerne, vent de citerne*, fit l'abbé ; on n'a pourtant plus besoin d'eau : le blé rouille et les cours ressuent.

Dans le chemin boueux, entre les ornières beurrées, il avançait avec effort, et Galart, qui le suivait, regardait peiner cette vieille machinerie poussive. Le dos conservait encore, dans un mouvement alternatif de torsion sur les hanches, ce dandinement de dignité, appris au séminaire, et qui faisait dire aux malicieux : « V'là m'sieur Heulant qui *sème son blé.* » Jacques voyait glisser, malgré ce temps rafraîchissant, de grosses gouttes de sueur aux bourrelets de la nuque. Était-il croyable que lui, Galart, si vif et alerte, arrivât un jour à pareille décrépitude ?

Aurait-il l'attachement au spirituel, la foi absolue, qui rendaient paisible ce condamné à mort ; presque méprisant, même ?

— Voilà, dit enfin le curé, désignant une grande ferme qui se plaçait en face d'eux, sur un terrain montant.

Le plateau le cédait déjà aux vallonnements qui feraient le Perche, vingt kilomètres plus au sud.

— Pas d'erreur possible ; vous me permettrez de quitter avant le mont. Ouf ! La distance qu'on voit ici est toujours plus courte aux yeux qu'aux jarrets. Tenez, le voici, not' Béliphaire, Béliphaire Gohier... *Béliphaire* ? hein ! C'est nom qui ne doit pas être commun aux employés des mairies parisiennes !

À trois cents mètres, un grand gaillard surveillait deux hommes réparant une clôture :

— Vais vous annoncer ! – Et l'abbé portait déjà deux doigts à sa bouche, pour en tirer le sifflet strident qu'on module, et qui sert de téléphone : le *coup*, mais il se ravisa. – Il y a mieux, fit-il en souriant, et ça lui fait toujours plaisir.

Il rejoignit sphériquement ses paumes, pouces en dessus, et souffla doucement entre ses pouces ; puis plus fort ; puis à gonfler ses joues : Galart ne s'y attendait pas : un hululement de chouette troubla l'air, d'abord comme lointain, puis avec une force qui grandissait ; si juste, si précisément hulotte, chat-huant, grand-duc, qu'en plein jour et à votre oreille, l'effet vous stupéfiait. Immédiatement, l'homme leva la tête ; le curé le salua de la main, à la militaire, puis montra Jacques :

— Pas de meilleure annoncée pour ce gars-là... M'a reconnu tout de suite... Ça sert quand même de ne pas être habillé comme tout le monde ! J'espère que vous ne chômerez pas d'histoires... Mais remettez, monsieur, remettez !

Jacques se découvrait pour le remercier chaleureusement, et le vieux prêtre était à la foi intimidé et content :

— Faudra revenir nous voir ; je vous ramasserai du butin, bien sûr.

Enfin, après avoir adressé un salut à l'homme lointain, il revint sur ses pas. Il traînait la patte, mais, poussé par le vent, semblait un peu moins maladroit.

II

En effet, *l'annoncée* devait être bonne car le paysan avait franchi la clôture et s'avançait au devant de Jacques, qui de loin l'analysa pour reconnaître son terrain. Le survenant avait belle mine, avec sa haute stature et son port. Déjà vieillissant, au poil grison ; sec, sans graisse : de la Normandie maigre, celui-là ! Il portait une blouse bleu clair, s'ouvrant sur un gilet, un col et une cravate ; la blouse devait être brodée : des pâleurs aux épaules et sur le devant. Malheureusement, à la place de la belle coiffure de soie, le Béliphaire n'avait qu'une casquette genre cycliste, mais assez particulière, avec des oreillettes relevées par-dessus. Un visage aquilin, rasé ; et seulement ses courts favoris qu'on nommait des *pattes-de-lapin* ou des *fasces* ; un visage bellement dessiné dont les yeux clairs fixaient le jeune homme interrogativement. De près, Jacques vit que la biaude était en effet finement brodée de blanc. Jacques sourit ; l'homme sourit aussi un instant ; Jacques salua… instantanément, avec une vitesse bizarre, le paysan eut sa casquette à la main ; mais Galart prit la notion que si lui-même n'eût commencé, il aurait bien été possible que ce fier croquant gardât sa « bâche ».

— … Je viens de la part de M. Heulant ; je m'occupe d'histoire et d'archéologie…

Il se nomma.

L'homme eut un petit haut-le-corps (et Jacques crut même que ses joues rosissaient) ; il s'inclina avec courtoisie…

— Pas mal de vos parents, jadis par ici, monsieur ; j'en ai connu. À cette heure – j'en ai fait l'observation au Conseil – le seuil de la sacristie de Saint-Pierre est une pierre tombale d'une de vos tantes ou grand'mères, une demoiselle des Hayes… M'ont promis de faire une marche de ciment, mais le respect, l'est au cimetière aussi, avec les promesses, aujourd'hui.

Le départ était excellent si l'élan ne dura pas. Jacques parla alors de ses recherches personnelles pour vaincre la taciturnité du paysan qui répondait à peine, mais avec un accent certainement plus pur que celui du curé ; Jacques énumérait ses trouvailles, sans passion ni enthousiasme – surtout sans sourire… Ne jamais sourire ! « *Sourire dit*

moquerie. » Les courtes réponses étaient bonnes ; Béliphaire prononçait les « x » lui ; disait « ex-emple » et non « ésemple », et souvent il employait le mot « fort » dont il faisait sonner le « t », pour dire « très ».

Une distinction défiante. Galart entrerait dans la maison, par politesse et s'en irait sur Laigle, après vingt minutes. Il annonça son départ en disant la nécessité d'être à Champnoir le lendemain :

— Comment ? s'écria l'homme, à Champnoir ? Alors vous êtes de la branche aînée ? Mais alors... Monsieur est des petits-fils de M. le comte de Tainchebraye ?

— Bien sûr ! répliqua joyeusement Jacques, et le propre petit-neveu de Nez-de-Cuir...

— ... de Monsieur Roger, reprit avec quelque sévérité le paysan... Mais il était changé, heureux, et il tourna vers Jacques un visage vivant et intéressé : c'est tout de même une rencontre ! – Il parut réfléchir – Puis-je vous demander ce que vous a dit le curé Heulant ?

— Que personne mieux que vous ne pourrait me donner des détails sur les marnières (l'homme pointa un bref sourire ironique), et que vous aviez bien connu mes parents Tainchebraye ; moi qui voudrais tant qu'on m'en parlât !

Il y avait de la douceur dans le regard du grand bonhomme :

— Donc, monsieur, faudrait plus penser arriver à Laigle ce soir, si vous voulez écouter. Ma famille a servi depuis les temps, à Tainchebraye, et chez nous, ces messieurs étaient chez eux... Nous aussi à Tainchebraye, ajouta-t-il avec orgueil ; un peu. Je suis bien content de voir de leur vraie famille. Il y a des vingt ans qu'on n'en parlait plus rien.

Jacques expliqua les circonstances qui les avaient exilés ; mais c'était fini ; on revenait au pays ; ici seulement il se trouvait à l'aise.

*

— Voilà ma maison dit Béliphaire.

Pas une ferme, encore moins un château, mais une belle demeure, une gentilhommière de cadet, où, sur une assise de grès clair et de silex

noir, à damier, montait l'étage en colombages bruns. Par-dessus, un capuchon de tuiles. Aux angles deux beaux épis du Pré d'Auge, presque intacts... Jacques ne dissimula pas son admiration :

— Oui, dit le maître de maison, on a bien du mal à les garder, les épis ; j'en ai tué tous les pigeons aux alentours qui les *grignaient.*

Ils entrèrent, et l'intérieur parut digne de la façade ; rien que de brillants meubles anciens, en bois fruitier et simple, où l'encaustique mettait sa glaçure et sa bonne odeur. Mais le frappant, ce qui étonnait immédiatement, c'était une quantité d'armes au mur, fusils à silex, piques, carabines, sabres, tous fourbis et luisants neuf.

De chaque côté de la cheminée, scintillaient des gravures au cadre doré dont le verre n'avait pas une macule ; elles étaient émouvantes de fidélité. Le grand Charles X en costume de sacre ; de l'autre côté, le duc de Bordeaux, vers l'âge de dix-sept ans : une figure, presque féminine de grâce et de rondeur. Le comte de Chambord portait un spencer à châle et, autour du cou, une fraise tuyautée, une vraie collerette Henri III. Au-dessous, en petit format, la tête barbue du gai Philippe, le Prince-Gamelle (avec dédicace) et, suprême loyalisme ! le masque castillan d'Alphonse XIII, le Bourbon le plus près de Louis XIV. En s'approchant du duc de Bordeaux, Jacques vit que le titre de la gravure avait été couvert par une bande de papier, maintenant jaunie, où une « belle main » avait lancé en anglaise fleurie : *Henry V, Roi de France.*

Jacques admirait les gravures :

— Comme de bien entendu, vous êtes des nôtres, de notre bord, monsieur ? demanda le maître de maison avec une pointe de timidité.

— Je suis aussi royaliste qu'eux, répondit le jeune homme en désignant les portraits.

— À la bonne ! approuva l'autre, maintenant, même pour chez vous, on n'ose plus savoir. C'est grand' pitié ! Dans les familles où le grand-père jouait sa tête, les éfants n'allongeraient pas une pièc' cent sous ! Moi, si je ne peux pas encore ouïr leur *Marseillaise* sans que le rouge ne m'y monte : *un chant de saoulot,* monsieur, *à dégueuler un dimanche soir !*

Puis, soudain honteux, le grand paysan ferma précautionneusement la porte. Jacques riait franchement et regardait l'homme avec une excitation très amusée... un « type ! »

Béliphaire, ayant secoué les épaules, s'activait sans s'affairer. Il appela : « Claudette » et une grande fraîche fille apparut ; pas régulièrement jolie mais d'une couleur, d'une douceur blondes ravissantes :

— Ma fille, dit-il, sa pauvre mère n'est plus.

Il eut une seconde, par respect, la volonté de ne pas nommer Galart, mais sa joie sourde l'emporta, et il annonça un peu emphatiquement :

— Monsieur le comte de Galart, le neveu de M. de Tainchebraye qui vient chez nous, nous voir.

La charmante blonde rougit un peu, fit une révérence presque mondaine (Jacques en fut admirativement étonné) et répondit :

— Mon père sera bien content, monsieur.

Puis elle attendit des ordres.

— Vous allez collationner, monsieur ? demanda Béliphaire.

— Ah ! je veux bien, j'ai bonne route encore à faire.

— Par exemple ! je vous reconduirai ; le temps se gâte, et vous ne voudriez pas sortir malade de ma terre. Claudette, soigne-nous l'omelette ; dis à la Jeanne de ne pas oublier un grand verre d'eau et kirsch ; et fais-nous donner du meilleur, mon Anjou du Layon. Va, ma fille.

— Elle est charmante, dit Jacques avec la mi-voix qui convenait.

— Oui, toute franche, fit le père, mais... c't'une fille. Ah !

*

Jacques s'assit dans le fauteuil que lui poussait son hôte ; on était bien ; le bel intérieur sombre rutilait ; les armes y ajoutaient une sorte de cruauté tranquille et décidée...

— Voulez-vous me permettre de fumer ? demanda Galart en voyant un pot-à-tabac sur la cheminée ; d'ailleurs l'odeur de la pièce le renseignait.

— J'vas en faire autant... Ah ! mais vous c'est la pipe aussi, dit Béliphaire en riant ; attendez, voilà le très bon.

Avec une dextérité étonnante, au moyen d'une « fourchette », pincette sans ressort qui aurait pu servir à déplacer des madriers, il saisit dans la cheminée un tison rouge, un beau charbon étincelant qu'il tendit à bout de bras, sans trembler, prouvant ainsi sa force sûre... si facile d'écraser... et Jacques jouit en effet de ce qu'il y a de meilleur en fumerie, les premières bouffées torréfiées à la braise.

— Je l'ai fumée, la pipe, dans ma jeunesse ; maintenant je préfère mon boudin blanc, dit l'homme.

Il roulait dans un papier spécial une invraisemblable cigarette, longue, et grosse comme un cigare, et sur laquelle il tira terriblement.

Jacques faisait compliment de la collection d'armes.

— Elles viennent toutes d'ici près ; allez faut pas chercher beaucoup, ni fouiller creux pour retrouver la guerre chez nous. On a fait de la rude besogne ; de la bonne et belle ! (Béliphaire eut encore un regard d'investigation mais ce devait être le dernier ; il était pris par la joie.) Ils se sont battus comme des chiens : « que je t'attrape et que je te secoue ! » Et entre gens connus, ça qu'est la vraie guerre !

Puis il reprit avec une sauvagerie fougueuse :

— La viande de Bleus fut pas chère à l'étal ! Aut' fois le pays n'était que bois et forêts. N'avait pas son pareil pour le coup de feu sous la ramée, au travers de la plante... On gabionnait au sans-culotte sur le grand chemin. S'il y a tant d'armes d'ordonnance, au mur, c'est que les pauvres nôtres n'avaient guère d'autre moyen d'en avoir, des fusils, que de les prendre.

— Mais c'est un arsenal ! Une salle d'armes que chez vous ! rit Galart ; quelle cueillette !

— Il en vient de mes parents et pas mal de moi. Les filles de la maison les fourbissaient ; Claudette en astique une partie à fond, chaque samedi, et la servante n'en a que l'essuyette. Ça fait chaud au cœur de voir une vraie et bonne Normande soigner une carabine à mains blanches ! Tenez, monsieur, voici belle pièce.

Il lui mit dans les mains une arme très lourde, noblement mais simplement décorée. Jacques remarqua qu'elle avait deux canons superposés avec grosse rayure pour la balle, mais une seule platine à mousquet.

— Y a une malice, dit Béliphaire ; elle vous tombe en mire comme faite pour votre bras. J'ai tiré jadis avec elle ; à cinquante pas, on met sa balle dans un as de cœur comme une pichenette sur un nez ! Mais voilà le beau… si vous ratez vot' sanglier – et ce serait de vot' faute (Il poussa quelque chose sous le pontet.) Hop ! le canon tourne, comme aux anciens revolvers, et vous offre un deuxième coup aussi juste… Cor' un secret, tenez !

Du côté opposé à la joue, la crosse se gonflait d'une protubérance fleuronnée ; de l'ongle Béliphaire fit jouer un ressort et une boîte s'ouvrit… pour mettre une lettre ? Un fusil de messager ?

— Je croyais, reprit l'homme avec humilité, que c'était cela, un « fusil à tabatière »… De vrai, ça colle si juste que le plus fin *macouba* n'en glisserait ; l'eau même y entrerait-elle ? Mais on y logeait tout simplement des silex, en terre moins riche que la nôtre pour la pierre à feu. Une belle arme, ajouta-t-il joyeusement, et qui vient de chez vous… Je veux dire de Tainchebraye ; c'est M. Roger qui nous l'apporta. Une carabine pour la grosse bête, à ces messieurs… M'est avis que la guerre close, elle servit plus… mais suffit ! L'est marquée *Kolb, à Mulheim*… N'avaient pourtant pas émigré, nos nobles… Attendez voir, j'ai pas plus beau, mais aussi précieux ; tenez !

Il décrocha, avec précaution, la seule arme qui ne fût pas astiquée ; elle était posée sur un drap rouge garance.

— J'ose pas la fourbir : tout s'en irait !

Une clarinette de six pieds, aussi longue, dans sa structure d'arme à feu, que les plus folles rapières espagnoles, les plus prudentes, les plus agressives : avec une mauvaise crosse de quat' sous, taillée par quelque sabotier, mais une crosse qui en disait long : décolorée et rongée et griffée, par quels affûts patients ? quelles attentes crispées ? Une arme aussi usée qu'une chaussure ! Une *rouillasse*, comme ils disent, mais si pathétique dans son exténuation. Le canon, un ancien damas, avait la minceur d'une feuille morte et prenait, de sa longueur, une cruauté indicible.

— Ça qui devait porter ! Mais allons au jour, v'là le vent et la nue ; on ne voit plus guère. Tout le haut pays qui accourt sur nous. La nuit sera dure… Regardez, monsieur.

Galart se pencha, pour se redresser dans un émoi immédiat ; une inscription faite avec un poinçon, trou à trou, une prière sur cette canardière qui n'était plus alors une arme de chasse : *Ave Maria...*

— Oh ! fit-il, quelque chrétien qui faisait le signe de la croix avant de lâcher sa balle.

— Un chrétien, sûr ! répondit aussi à voix basse Béliphaire, mais ce chrétien ne perdait pas son plomb. (Il retourna l'arme lentement.) Onze croix, dit-il, encochées au couteau... Et la croix ne se met que sur une tombe d'homme ! C'est pas un fusil d'ordonnance, monsieur. Celui-là était de chez nous ! Si jamais le jour en revenait...

*

L'homme valait décidément la peine et ne s'appelait pas Béliphaire pour rien : *Bellum fert* – « qui porte la guerre » comme Lucifer porte la lumière. Une expression latine de Vaillant. Jacques revint vers l'arme du sacrifice sanglant qu'il mania comme un crucifix... La Longue Carabine... de quel *Bas-de-Cuir* enivré de haine et d'amour ? Une arme qui devait être célèbre parmi les Peaux-de-Biques...

— Où l'avez-vous trouvée ?

Gohier hésita une seconde, puis emporté par son exaltation, il avoua :

— En marnière... comme beaucoup des autres...

Il ajouta, obéissant toujours au souvenir impérieux :

— Et avec des ossements ! Allez, si j'avais su le crâne qui s'est penché là-dessus pour ajuster le coup... je l'aurais déposé en terre bénite...

— Des ossements ?... des crânes ?

— Mais oui, monsieur ; si vous croyez qu'on prenait le temps des fosses ! Après les luttes, ici, hop ! Que je te cule et te bascule, au trou ! *en vrague* ; tant que ça pouvait ! Un banneau de terre par-dessus, et on va à l'autre bout du champ où en *bâille* encore un trou. Dans les marnières à *cul droit*, sauf vot' respect ! les eaux ont tout ravagé, mais dans celles à galeries, le courant d'air a sauvé plus qu'on ne croirait. Tenez monsieur, v'là un pistolet qui en vient, et que vous voudrez

bien retenir en souvenir de vot' visite... et puis ça – il ouvrit un tiroir – ... c'est billes de chapelet.

Des chaînes décomposées tenaient encore des globes que l'oxyde gangrenait et agglomérait ; ces reliques des *blancs* étaient choses si douloureuses que le jeune homme en avait la gorge serrée...

— Et savez-vous, monsieur Jacques, pourquoi nos gâs avaient des chapelets à grains de fer ? Quand les balles leur manquaient aux tireurs, il vous foutait son chapelet dans le canon !

III

Pendant la « collation » qui fut joliment servie, avec belle argenterie ancienne, nappe à carreaux, la conversation perdit de sa violence. La fraîche fille, debout près de son père, veillait à tout avec des mouvements silencieux. Quand Jacques trouvait son regard, il la voyait sourire ; elle offrait son sourire comme on tend un bouquet.

Galart n'aurait jamais voulu s'en aller. Il jouissait d'une plénitude heureuse très particulière, qu'il connaissait bien sans pouvoir nettement en définir l'essence : une sûreté complète, un confort social certain. Ce sentiment ne s'établissait en lui qu'à la campagne et en compagnie de forts paysans. Graveron, le comte de Graveron, son ami, appelait cette paix comblée : « la joie Ancien Régime ». Peut-être était-ce la reconstitution du double élément vital, hobereautaille et paysannerie, s'appuyant l'un sur l'autre, se combinant encore, comme jadis ils le firent pour former les grandes nations.

Quel accueil singulier il recevait ici ! Cette générosité d'allures, cette franchise ! Le nom de Tainchebraye avait-il suffi ? Faudrait-il le croire un talisman ? Déjà le jeune homme avait éprouvé le « Sésame » de ce patronyme-là ; mais, à cette heure, la réception prenait une tournure particulière de la distinction du chef, et aussi de quelque chose d'indéfinissable mais qu'on devinait incessamment actif... Il revit la mine ambiguë du curé et une idée lui traversa l'esprit... tant d'enfants Tainchebraye avaient couru dans ce coin de pays. Si... La conjecture lui plut et il lui sourit complaisamment. D'ailleurs, quelqu'un pouvait-il avoir plus de « race » que ce Béliphaire : posséder plus naturellement ce mélange d'élégance mâle, d'abandon et d'autorité à la fois ; de

quelle vigueur sa greffe ! Admettrait-on seulement, comme l'homme semblait le dire, une longue lignée servant chez des gentilshommes : une imprégnation mimétique ? « Ah ! pensait Jacques, quel est le seigneur de nous deux... Oh, lui ! Sans nul doute... il a ce quelque chose que perd déjà sa fille, bien qu'elle soit si printanière... elle qui devient uniquement champêtre. »

.....

Mais déjà la conversation bondissante de Gohier le reprenait. Béliphaire paraissait contenter une faim de paroles, une boulimie d'expression, sur des sujets qui devaient être ses centres de rêveries, ses noyaux de pensée. Il avait renvoyé la douce fille et prenait fortement à partie les châtelains actuels :

— Qui les reconnaîtrait pour les petits-fils de leurs grands-pères ? Paris a causé tout le mal ! Enfin ! Monsieur ! Quelle autorité prendra-t-il, celui qui ne vient que quat' mois l'an ? qui caponne au moment dur et nous laisse tout seuls dans l'hiver : « La boue, ell'm'fait peur ! m'faut mon p'tit boul'vard ! Adieu les gâs ! » Pas un cœur campagnard qui ne souffre en voyant se boucler si vite le château ! On sent double sa solitude et sa pauvreté ! Nos anciennes familles font comme les horsains enrichis au négoce, qui achètent une « campagne », comme ils disent... Monsieur, on n'achète point la campagne, on l'hérite, monsieur !

.....

« Enfin, tenez ! M. de Gallerande, qui est un bon, un solide, ne m'disait-il pas l'aut' jour « Faut qu'j'aille à Paris, mon Béliphaire, pour le fieu et ses études ; faudra qu'i gagne » Qu'i gagne, qu'i gagne ! N'ont plus que ça à la bouche ! C'est pas leur rôle, mais non ! Qui dit gagne dit mort gentilhommerie ! Pour gagner, même le plus honnête, mais faudra ruser, demander prix faux pour obtenir le vrai, et sourire sur qui on voudrait cracher ! Le rôle du noble ? le v'là : vivre sur sa terre ; ne devoir payer que tailleur et maçon et couvreur. Le reste, tout il l'a. Un peu d'excès, et vente au cours pour son argent de poche et sa main ouverte ; le cheval de calèche peut aussi bien labourer. Alors le

noble est maire du village, dépend de personne, fait justice, aide son paysan en marches, démarches et conseil de son droit !

« La naissance, Monsieur, c'était ce qu'il y avait de meilleur et de moins de dispute. Tandis que si c'est l'argent qui fait la dignité, c'est toujours à refaire ; plus de cesse. Sans compter que la chose n'était point sotte : la naissance vous prépare dès le ventre de la mère, et bien avant, au rang et place que vous devez tenir... Bête de l'Ouche fera gros foie en Perche ! Les familles c'est des solages.

« Et pour arriver, nos messieurs, que font-ils pas ! On voit des descendants de guillotinés qui mettent « Vive la République » au bas des affiches. On se f... d'eux, comme si on les voyait en biaude et sabots, ou en chienlits. Et on a honte de les voir signer sur tous les murs d'un canton, qu'ils sont des menteurs.

.....

Jacques s'étonnait de cette verbosité sûre ; elle indiquait une tension exceptionnelle ; une facilité aussi, qui laissait croire à des échanges fréquents sur ces sujets. Il s'informa : Béliphaire avait-il des amis avec lesquels il parlait de tout cela ; des amis certainement cultivés ; des prêtres, peut-être, qui maintenaient ce noble sens de la vie ?

— Quat' cinq, comme moi, qui remâchent ; des propriétaires ; mais des prêtres, oh là là ! Mais y a plus de prêtres ; tous commis du gouvernement : des fonctionnaires capons ! La séparation les a fait tellement geindre, eh bien ! la religion ne s'en portera pas plus mal ! Quand il faudrait blâmer les autorités, pas un mot d'abbé qui ne soit pesé au trébuchet... Monsieur, j'ai été à la protestation de l'évêque pour la séparation. Y avait dix mille personnes. Il a lu son papier, « parce que, dit-il, je ne veux pas passer les bornes »... les bornes, bon Dieu ! Agent voyer, va ! Et quand i peuvent trouver quelque chose de pas trop mauvais, chez leur ennemi, alors « que j'te bénisse et te rebénisse ». Mais pour ceux dont i sont sûrs, oh ! lô ! La *sclak,* et la poignée d'orties ! Monsieur ! Si le Loubet venait dans la cathédrale, et qu'i dirait à l'évêque : « *je r'grett' mais j'ai fait dans ton bénitier. — Amen !* » que dirait not' violet ! Voulez-vous que je vous le signifie : c'est tous des assermentés !

— Mais, l'abbé Heulant m'a semblé rester dans les vieilles idées ?

— Avec le père qu'il avait, faudrait voir autrement... lui refuserait son eau bénite aux Rameaux ; se lèverait de sa tombe pour lui en jeter la dalle à la figure ! Oui, le curé Heulant sait chouanner du souffle, mais le sait-i du cœur ? Il accouve la mère Nointel où c'est tout bien de moines, et quand Nointel, le grand-père, était le pire coupe-tête de Verneuil ! Et « ma bonne mâme Nointel » par-ci, « ma chère mâme Nointel » par-là... Ell' lui f... des dîners à tout péter ! aussi est-elle pas la première aux chaises et sous la chaire ? En chaire, il remercie « l'âme généreuse » parce qu'elle lui a lâché des cent francs, quand c'est des cent mille, qu'elle devrait rendre à l'Église...

« Encore faut pas se plaindre, Heulant est le seul qui ne fait plus chanter le *Domine salvam*, qu'était concordataire, comme vous le savez, monsieur. (Béliphaire se mit à nasiller.) « Dieu envoie l'autorité aux mains qu'i veut... faut respecter sa volonté » qu'ils disent ! Et les martyrs d'aut'fois qui démolissaient les statues ? Et les saints ? Est-ce qu'ils respectaient les autorités des païens ? Les autorités d'État, tout pour elles, mais les vraies, celles de chez nous, de la terre, rien !... Tous les ennuis qu'a eus Monsieur le marquis de Nouville avec le vicaire de Bouron... qui colletait... mais oui ! Le vicaire disait : « Le gibier, c'est le bétail du Bon Dieu, et son prêtre y aurait-i pas droit ?... Les chevreuils, non pas, c'est péché mortel, mais plume qui vole, p'tit poil qui court, c'est véniel péché... Pan ! Paf ! Pif ! » Un fusil qui ne manquait point.

« Le marquis dit à son garde-chef : « Goron, mon gâs, chauffe-le-moi, ou bien dans deux ans, y aura plus besoin de gardes à Nouville. — M'sieu le Marquis, dit l'autre, d'ci trois jours j'vous l'baiserai ! marchez ! »

« Il le baisit, à la brunasse, en blouse de rabatteur sur sa douillette : « Faut que ça s'arrange, disait le jeune homme. — P'têt', disait le garde, mais à Nouville en tout cas, m'sieur l'abbé... » Le marquis, qu'était farce, fit comparaître l'abbé qui était encordé comme un moine, d'une ceinture à lapins ; lui dit : « Monsieur l'abbé, j'connaissais le clergé, tous les clergés, que je croyais : le clergé régulier, le clergé

séculier, mais avec vous, v'là nouveau genre, c'est le clergé braconnier. »

.....

Béliphaire cessa de rire et lissait machinalement son papier à cigarettes. Sa figure devenait alors très belle et très triste, ses yeux gris, qui reflétaient le jour, songeaient, mélancoliques, et s'élargissaient dans une vaste réfraction pâle ; la bouche s'arquait avec de l'amertume, du dédain, du regret... Il hocha la tête :

« Les *riottes* entre presbytère et château, c'est pain du jour, maintenant ; et quand on pense, quand on pense à ce qui fut ! L'esprit vous en tourne... Chaque château a caché son prêtre, en risquant toutes les têtes de la maison ; chaque bande chouanne avait son aumônier ; quand le Roi est mort, eh bien ! on dit que tous les prêtres fuyards, les pauvres, sont rentrés chacun dans leur paroisse avec des gâs armés et que dans tout le pays, monsieur, dans chapelle ou paroisse, il y a eu de nuit une messe de *Requiem* pour le Roi assassiné[17]... C'était t'y pas beau, ça ? Ah là ! Ah là ! qu'ils étaient cœurus alors, et francs, et ne comptant comme vie que sur l'autre...

« Et qu'i venaient nous trouver : « Prends ton fusil, si tu peux, ton fauchard à l'envers, si t'as pas aut'chose, mon gâs ; et tape ! Jean-Pierre, et pique ! Jean-Louis, pour l'Église et pour ton Roi ! » Cré bon sort ! fit-il, en cognant sur la table, ceux-là, monsieur, ils vous fichaient sur le cœur un cœur saignant... Alors, nom de dessous ! Avec eux, on avait deux cœurs, le sien et le cœur de Dieu !

*

Galart était dominé. Qu'on excuse... des quinze membres de sa famille vivant en 1789, il ne restait que trois en 1805 : les autres ? Morts sous le couperet, crevés de fatigue sur la lande, fusillés ou désentripés à la baïonnette, dans le fossé... Alors, en écoutant ce grand paysan que l'émotion pâlissait, le jeune homme croyait entendre

[17] La légende rapporte ce fait au 21 janvier 1794 : une messe de bout de l'an.

l'esprit de la terre, de la terre pourrie de sang, la voix du *vengeur sortie des os* ; il subissait une sorte de griserie qui permettait toutes les actions héroïques ou absurdes. Le paysan menait le seigneur, exactement comme jadis les furieux appels de Cathelineau, ou ceux du garde-chasse, rendaient une âme violente aux jeunes gentilshommes insouciants, et les aspiraient vers la bataille.

Galart se leva du coup, les traits tremblants. Il saisit la main de l'homme qui s'était dressé aussi :

— Ah ! fit-il d'une voix si basse qu'elle paraissait un sanglot, vive le Roi ! revienne le Roi ! Ah nom de... ! que faisons-nous sans lui... qu'il vienne...

— Qu'il vienne ! hurla le grand gaillard en levant son verre à bout de bras !

Jacques l'avait imité ; ils se regardèrent dans les yeux qu'ils avaient pleins de larmes ; les verres frémissaient dans leurs poings ; leurs regards s'épousèrent tendrement ; ils touchèrent leurs verres sans se quitter la main, puis burent, lentement, pieusement, comme s'ils eussent approché des calices. Alors ils reposèrent les verres sur la table, du même choc.

Béliphaire les fixa un instant, les saisit tout à coup, et d'un seul geste les jeta dans l'âtre où ils se fracassèrent :

— Jamais n'auraient porté plus belle santé, dit-il farouchement.

Ils tournèrent la tête ; Claudette inquiète avait ouvert un instant la porte, qu'elle referma avec précipitation. Les deux buveurs se regardèrent encore... mais animés de quel sentiment nouveau... ? Qu'était-il arrivé durant ces vingt secondes ! Ils se reculèrent un peu... se séparèrent et... *éclatèrent de rire* !

*

Un rire énorme, nerveux, fou ! où une masse incroyable de sensations s'épanchait, ruisselait, roulait ; littéralement, ils se tordirent, retombés sur leurs chaises, torturés par une gaieté qui voulait bondir d'eux et ne trouvait pas d'issue, cognait aux côtes, bouchait la gorge, envahissait le cerveau, crispant tous les muscles ; quelqu'un qui fût

entré les aurait crus atteints du haut mal, démoniaques ! en proie à une hystérie où l'homme de cinquante ans semblait encore plus sensible, plus vif que le jeune, moins défendu, hors de tout contrôle ; un rire tel que s'il n'avait existé, depuis deux heures, entre eux, une sympathie sentimentale, ce rire eût suffi pour lier ces deux êtres. Quand on a éprouvé ensemble de ces mouvements intimes, exactement symétriques, tellement synchrones, si absolument immédiats, rien ne peut vous rapprocher davantage. Ils vous révèlent votre similitude, une identité absolue. Les deux parleurs s'étaient sentis, à la même seconde, avec la même force, invraisemblablement ridicules dans leurs exaltations.

— On est des fous, dit Gohier dans une accalmie…

Mais ils repartirent de nouveau, ressaisis par les serpents du rire. Jacques avait sa main sur l'avant-bras dur de l'autre, qui avait fini par se retourner le nez contre l'armoire, pour rire tout son saoul, et s'y attardait :

— Béliphaire… ah ! jamais je n'oublierai cela !

« C'est que jamais, pensait Jacques, paysan n'a ri ainsi, paysan normand, avec quelqu'un de différent de lui, qu'il vient seulement d'accueillir quelques heures auparavant. Allons donc ! Il y faut un homme lié par des habitudes, rendu confiant par des parentés… au-dessus de toute raillerie… On ne rit ainsi qu'en famille… »

Galart *vit* avec certitude :

— Jamais je n'oublierai, Béliphaire, que nous avons ri mieux que des amis ; comme des parents, des cousins tout proches, hein ? Béliphaire ! des cousins presque germains ?

L'homme tourna enfin la tête, son visage apparut baigné de joie et de gaieté :

— Chut ! fit-il avec un effroi heureux.

Et du pouce il montrait la porte où Claudette devait demeurer singulièrement perplexe. Toute une tendresse vive et mousseuse pétillait dans ses yeux clairs – et ils n'en dirent rien d'autre.

IV

— On vous reconduira aux lanternes, monsieur Jacques ; il faut que je vous présente le domaine !

Ils sortirent dans le vent. Le vent atteignait à la tempête. Ils se préservaient comme ils pouvaient, marchant courbés et parfois se mettant l'un derrière l'autre, le jeune derrière le vieux, instinctivement, comme les animaux en bourrasque de neige. Se déchaînaient les grandes nuées ; leurs vagues semblaient déferler sur les champs aplatis, les glèbes écrasées. Cependant, le ronflement du vent restait étrangement lointain, venu seulement des bois aux alentours ; dans l'herbe haute où les deux hommes progressaient, des sifflets modulés et tristes, subits, s'entendaient ; et par instants, on aurait cru à des fuites de courlis invisibles sous leurs pieds. Les blés jeunes se courbaient et luisaient, comme couchés par une immense main d'argent.

La pression du vent était telle que d'avancer contre lui en sol libre donnait l'impression d'écarter une foule ; on s'emboîtait dans une gaine élastiquement contraire qui vous pressait tout le corps.

Au-dessus, un monstrueux toit gris de diverses fumées qui se superposaient et glissaient de plus en plus vite, à mesure qu'elles étaient plus basses.

*

Au sommet de la montée, Galart et son nouvel ami se reposèrent, époumonés, derrière un fenil. Pour une élévation de cinq mètres peut-être, des lieues de terre apparaissaient. Béliphaire désignait, non sans fierté grave, les limites de ses biens, limites lointaines… il était riche. Il montra vers l'horizon une masse violette d'arbres qui s'érigeait et formait falaise. Il cligna de l'œil et fit claquer sa langue : « Mon achat de c't' année ! » Jacques, d'y fixer ses yeux, crut percevoir le chant de ces arbres dans la tempête, comme, en fixant un violon de l'orchestre, on croit reconnaître sa voix…

— C'est la plus belle cité d'arbres du pays, cette futaie-là, et je l'ai eue par miracle. Elle garde encore tous ses chênes de deux cents ans… On tâchera d'aller la voir si on a le temps… Je l'ai achetée d'un Pari-

sien qui voulait la couper ainsi qu'ils font tous, pour payer la bicoque et la terre. Mais avant de signer avec les pilleurs de bois, il s'est laissé mourir, et en baisse... J'ai tout eu, et moi, j'ai revendu la maison en gardant les arbres. Les écorces ont des rides larges du pouce, tellement l'arbre grossit encore et les écarte ; et sain ! Pas une goutte d'eau sous bois, les marnières autour boivent tout ; faut pas essayer d'y aller cueillir le cèpe !

Le mot *marnière* rendit à Jacques sa curiosité : il demanda innocemment :

— Avez-vous entendu parler des cartes souterraines ?

Gohier se redressa avec une vivacité de clown ; cracha l'herbe qu'il suçait, et fixa des yeux sévères sur le jeune homme :

— Des cartes ? Quelles cartes, et qui vous en parlé ? Tenez-vous cela du château de Tinchebraye ?

— Non... seulement de l'abbé Heulant qui le savait du doyen de Verneuil.

— Ah... bon... dit Béliphaire avec regret, et de moi aussi qu'il le tient. Ça n'avance pas la recherche...

— Mais enfin, ces cartes... qu'en sait-on ?

— On sait... on sait... pas grand-chose ! Beaucoup de gens parlent des cartes noires...

— Cartes noires !

— Mais oui, répondit Béliphaire placidement... ça fait drôle ainsi, mais c'est tout simple. Chaque chose importante était jadis inscrite sur parchemin, peau d'âne, quoi. Or, vous savez, la peau d'âne, mouillée, devient brune, presque couleur vieux chêne ; comme passée au brou ; alors, peut-être que les anciens sachant qu'on consulterait ces cartes pas seulement dans les salons, les ont tout de suite brunies pour y peindre le tracé des galeries en blanc, à la colle, au plâtre. Ou bien peut-être aussi qu'elles étaient nature, en commençant, mais qu'en les voyant brunir on a eu le soin de tout repasser par-dessus. Un travail épouvantable ! Les moindres conduits y étaient marqués.

« Elles étaient laissées chez des gens sûrs car si les malandrins les avaient eues, s'ils avaient connu tours et détours des souterrains du pays, eh bien ! on en aurait vu de belles ! Plus de murs ni portes, on

serait entré partout. Pas un château dont la cave ne communique avec les trous.

— C'est vrai, pensa tout haut Jacques, songeant à sa maison.

— Bon usage ! dit Béliphaire, et pratique. Les galeries de château sont en plupart bouchées, à cause qu'on a comblé les fossés autour des demeures et que les eaux, alors, fouillent ; mais les marnières ont surtout servi pendant les guerres chouannes ; ils avaient les cartes, eux, ou leurs chefs. Quand on voyait en plat pays s'envoler une troupe, plutôt que de lever le nez fallait plutôt regarder à ses pieds. Se mussaient au profond, ne laissant qu'un seul gâs qui, derrière, effaçait les traces.

Le vent semblait augmenter encore. Gohier continua :

— Si Frotté fut pris, et mourut en cet anniversaire, c'est que nous sommes aux époques où les *avalasses* entraînent tout. Le vrai puits de marne, dans la marne, il ne se bouche jamais ; ce qui le bouche c'est la terre, *l'argi* du début que l'eau emporte. Or, il faut parfois creuser trente mètres avant la marne, et l'ouvrier est l'ouvrier… allez lui dire de jeter son déblai au loin ! Il entasse au plus près et l'orage le ravit, et colmate pour que'qu' temps la bouche. Le pauv' marquis (confusion fréquente, sans doute avec le marquis de la Rochejacquelein) trouva bouchées toutes ses cachettes, et préféra se rendre plutôt que de porter la mort chez des amis qui aurait pu le cacher.

« Les chouans d'ici y vécurent ; j'en connais où l'on voit encore leurs inscriptions, et trace de leurs feux. Celui qui aurait les cartes, il en ferait un profit. Monsieur de Tinchebraye, Nez-de-Cuir, devait savoir, car, quand le comte de Rasmes mit bas sa belle vieille bâtisse pour construire la vilaine boîte carrée qu'est Rouge-ferme, avec son triangle de franc-maçon en plein sur la façade… – tous francs-maçons, les Parisiens, jadis ils se reconnaissaient à ce signe-là sur leurs maisons – eh bien ! l'an d'après, son mur du sud ouvrait des lézardes où passer une pince. Monsieur de Tainchebraye lui dit qu'il avait dû bâtir sur creux ; qu'il le lui acertainerait. Et revint, en annonçant que c'était tout galeries sous le château, qu'on trouva à trois toises de creux. L'avait sûrement consulté les cartes noires. À Tainchebraye existait toute une grande chambre pleine de livres sur les quatre côtés… Ah ! si on m'y

avait voulu laisser, un par un que j'aurais fouillé les livres, et j'aurais trouvé.

— Vous y tiendriez donc tant ?

— Celui qui connaîtrait le réseau aurait de l'avantage comme pas un… et qué butin !

Galart restait sceptique.

— Et tout ce que les seigneurs ont caché là avant de partir ; les moines, et les abbés. Les dévaliseurs de diligences y mettaient leur prise en sûreté. (Il devint sombre.) Et tous les morts jetés, sans toujours leur tourner les poches, quand c'étaient Bleus… Y a des ceintures qui crèvent d'or, comme boudins trop cuits !

Il semblait les voir.

.....

— Le pays où nous sommes est aussi creux qu'une éponge. Avec les mines en plus. Comptez les villages qui se nomment Ferrière, ici, et les fermes qu'on dit Minerais, Laitiers, la Forge… tous ces lieux-dits c'étaient des trous. Des hommes ? Non ! des taupes !

« Y a des marnières à loger une compagnie ; on dit qu'un des derniers grands combats s'est passé pas loin d'ici. Tenez, on en verrait l'endroit. Il y eut une troupe de républicains qui menaient des otages à Rugles ; ils furent appuyés en chasse par nos gens et se retranchèrent dans un grand tas de marne. Regardez bien, tendez votre bras avec doigts en l'air ; à deux doigts à droite du peuplier cassé, voyez-vous la levée ? Non, plus à droite ; ce que vous mirez là sont les anciens fossés royaux, qui séparaient la France de l'Angleterre, dans les temps. Là ; d'ailleurs, elle va briller.

Les nuages se déplaçaient en effet et du lointain vint une fugitive lueur.

— C'est une marnière immense, en *roue-de-char*, c'est-à-dire qu'elle a puits central et autour, comme d'un moyeu, partent les conduits de tirage. Elle a peut-être été ouverte il y a deux cents ans. La marne extraite appartient à plus de six cents propriétaires à cause des ventes ou échanges ; depuis cent ans au moins on n'a plus rien tiré : on se fournit sur les tas. Ils étaient disposés de quatre côtés et, consé-

quents, et il y en a encore un et demi des côtés. Cela devait faire une vraie forteresse, avec une seule entrée où les Bleus purent sans doute tasser des arbres. Enfin nos pauv' gâs étaient mal pris, qui combattaient à découvert contre des hommes tranquilles au rempart.

« Quand on vit que rien ne réussissait, il y eut des nôtres, plus malins, qui savaient, et firent beaucoup. Pendant que les Bleus attendaient le secours, bien abrités des quat' murs, les chouans jaillirent du sol au centre du carré... étaient descendus dans un aut' trou qui communiquait et sortaient sans nombre par le puits de la grande marnière. L'affaire fut vite vidée... mais pas le trou, car l'en sortait toujours, qui rigolaient.

— Quelle histoire ! vous êtes sûr ?

— On la rapporte ainsi, répondit Béliphaire... le certain c'est le tombeau des morts.

— Ah...

La tempête cornait ; les tuiles du toit cliquetaient au-dessus d'eux. Béliphaire reprit :

— Maintenant, la marnière est tellement profonde qu'elle a avalé la terre autour d'elle comme une bouche qui *superait* ; mais elle n'est pas bouchée, trop large et dans le bas parcourue de courants d'eaux qui doivent pousser loin.

— Allons-y, dit Jacques...

Il se mit sur pied d'un bond, mais le vent le prit aux trousses, immédiatement, comme pour le renfoncer dans l'abri. D'ailleurs Gohier semblait avoir perdu de sa verve :

— Quand vous reviendrez, fit-il, on vous y mènera alors... mais voici bientôt la nuit ; l'est loin, puis faudrait descendre dans l'entonnoir, avec cette foudre... ?

— Mais vous parliez d'aller voir votre futaie, qui est encore derrière.

Gohier hésitait :

— Avec ce temps, et toute la pluie tombée dans les bas, qu'il faudra traverser... et celle qui va tomber... Regardez ça !

Il est vrai qu'un nuage, un nuage grand comme un continent noir avançait formidablement... faisait l'obscurité. Cependant Galart n'y pouvait tenir :

— Ce n'est pas un peu de pluie qui nous ferait peur, voyons ! Allons saluer nos champs de bataille à nous, que diable ! J'en prendrai de la terre.

— Pas l'heure, monsieur Jacques, ni le moment.

.....

Béliphaire se leva enfin. Il plongea ses regards dans la plaine profonde. Tout se brouillait et semblait dans une ébullition tremblante. Seule l'étrange protubérance blanche luisait au milieu d'écumes noirâtres ; les différentes cultures s'effaçaient, striées d'ombres fuyantes, tigrées de plaques, pelages mouvants... était-ce liquide, solide, boueux ? Un marécage immense aux flots de fumée, une tourbière effervescente. Les lamentations des arbres montaient comme un cri de détresse, ou diminuaient, en résignation.

— Non, songeait tout haut Béliphaire, je n'aime point ces lieux. (Il s'arrêta pris d'une petite honte ... immédiatement suivie d'une fierté.) J'ai jamais tremblé devant un gars en vie, monsieur, mais devant les morts et les morts malcontents... !

Ah ! Trop fort, vraiment ! Galart sentait en lui une curiosité, un peu trouble, peut-être, mais si impérieuse, qu'elle le soulevait, lui prenait l'imagination et le cœur. Ah ! compléter ainsi son pèlerinage, par cet ouragan, en ce jour anniversaire, ce 18 février ; sous ces torchées de pluie, dans l'engluement du sol. Aller s'agenouiller – pourquoi pas ? – dans la boue blanche, pour s'unir aux plus fiers, aux plus vrais et plus humbles héros de sa race !

— Alors j'y vais seul, cria-t-il, tout seul, cousin !

Et il se jeta dans le vent, mais l'autre avait piqué aussi dans la tornade, le précédait, et se retournant, lui hurla aux oreilles avec un rire brusque : « T'arriverais jamais, mon neveu ! »

Déjà ils étaient dans la fureur du flot, fouettés de ses lanières, râlant sous ses bâillons ; devant, Béliphaire courait tête baissée ; sa petite blouse claquait comme une voile qui va rompre ; Jacques vit saillir un bras en arrière, une poigne impérieuse le saisit : ils foncèrent liés comme deux montagnards.

V

Dans les terres basses, ils traversèrent des endroits marécageux où Béliphaire s'appliquait comme si l'on eût été en danger ; Jacques pensait aux *chasses* du Cotentin, dont la glu retient une voiture comme un caillou ; il voyait, aux dernières lividités du ciel, le grand bonhomme qui cherchait des repères et riait de les trouver.

La nuit se fit dans un silence soudain du vent qui passait au-dessus d'eux, faisant seulement siffler les joncs de la forrière comme des cravaches. Il plut tout à coup – à seaux – et Béliphaire grommela. Un instant il se mit à quatre pattes dans le noir pour fouiller devant lui, n'y voyant plus :

— Tenez bon la botte, crochez ! cria-t-il.

Jacques s'agrippa au soulier. On rit. La voix joyeuse devenait faible à deux mètres de distance, car le vent reprenait dans le hallier tout proche…

— J'ai la passe… Tirez à vous… Va bien, en route !… De la course jusqu'au bois, hop ! Terrain mucre…

Ils franchirent un espace visqueux où le vent faisait clapoter des eaux cachées, pas loin. À chaque pas, Jacques semblait arracher ses jambes à la terre, il se devinait des bottes effroyables d'argile qu'il ne pouvait même pas distinguer… la main le tirait… le vacarme augmentait encore ; ils approchaient d'un boqueteau où ils se jetèrent comme dans un havre, heureux surtout de sentir sous leurs pas un sol relativement dur, moins traître. Mais ici le fracas était sans équivalence ; les branches criaient sous votre main, les cimes rugissaient, toute brindille fouettait et sifflait. Haletants, ils se reposèrent debout, appuyés, mais Jacques sentit sous son dos que le grand hêtre lisse, gros comme deux hommes, bougeait. Oui, à cinq pieds du sol le fût subissait la torsion des cimes… Les colonnes du temple s'abîmeraient-elles ? On avait le sentiment d'être pris dans une catastrophe, un cataclysme historique. Il y avait des fuites de feuilles mortes soulevées par leurs pas, qui crépitaient comme vols de perdreaux sombres ; de subits cyclones, où ces choses molles vous frappaient la face, sèches, coupantes ; des tôles. Dans un coin du bois, une énorme scintillation allongée, verdâtre, comme pétillante de vers luisants :

— Arbre tombé, pourri, criait Béliphaire... allumettes, phosphore... – Le paysan tenait obstinément ses regards fixés vers les hauts. Mirez les cimes, braillait-il, si l'arbre chute, toujours courir vers le tronc.

Galart était hors d'haleine.

Ils repartaient quand une lourde chose vivante le renversa presque, dans une ruée soudaine, hennissante, obscure :

— San-glier, ha ha ! san-glier, riait Béliphaire, et laie, laie suitée !

L'homme imitait les intonations chantantes des rabatteurs... Des blocs noirs grimpèrent le talus et disparurent. Les deux hommes s'allongèrent sur le terrain troué de terriers. Depuis trois quarts d'heure ils luttaient.

.....

Devant eux restait un espace découvert : « Là ! » Sur la plaine diffuse un bloc régulier se découpait plus nocturne encore : « Plus fort est fait... Allons, patron ! On repique... Houpp ! »

Hors l'abri, ils se colletaient de nouveau avec le vent... Ils montaient une pente bien faible et bien longue, mais le vent s'y canalisait entre deux futaies proches, et en redoublait sa sauvagerie. Le courant prenait alors l'accélération d'un bief de moulin, d'une conduite forcée ; les deux hommes se pliaient aussi bas que possible sans piquer dans la glaise ; toutes les étoffes de Jacques semblaient avoir filé. Il se sentait quasi nu, à vif ; le vent lui zébrait la peau, raclait sa poitrine, virait dans sa ceinture. Le chapeau ? Parti depuis longtemps dans l'obscur ; de temps en temps il recevait un solide coup de lanière en plein visage : sa cravate qu'il arracha furieusement, à la fin ! Il eut le sentiment que si, à ce moment, la pluie s'en fût mêlée, on serait resté, vaincu, abattu dans la terre. Sa main droite serrait convulsivement la rugueuse paume de Béliphaire ! Sa main gauche lui couvrait la bouche pour respirer ; il écartait les jambes comme pour gravir un toit... il entendit « *aj'nou* » ; devant lui l'ombre humaine se fit encore plus basse... Ah ! bon... C'était sec. Sur les genoux ils grimpaient une paroi fortement inclinée mais facile car le vent diminuait ; pourtant cela vous glissait sous les rotules : « *'tention !* », puis « *aplat !* » On

rigolait... l'homme. Par une réaction idiote, Jacques eut la tentation irrésistible de se mettre debout, mais sans la poigne de l'autre il eût été saisi et jeté par le vent comme une tuile rebroussée. La poigne l'attirait toujours et, soudain, ce fut le calme ; sur cette pente opposée, dans cette cavité, le vent les lâchait, sa lame passait au-dessus d'eux comme une varlope sur un nœud vide... Il lâchait ces insectes...

*

Jacques se découvrit trempé de sueur des pieds au front ; la sueur lui giclait de tous les pores ; le vent l'avait glacée durant le parcours et maintenant elle ruisselait. Il vit l'ombre de Béliphaire se secouer le front et y passer la main. Il l'entendit s'ébrouer et bizarrement hennir. Le contraste était tel qu'il rit lui aussi !... Quelle charge, quelle randonnée !

Cependant Béliphaire semblait attendre, le menton levé, quelque chose... La nuit s'était formée avec de grands espaces bleus où luisaient des étoiles entre les fumées denses ; mais le mouvement de l'air en marche, au-dessus de l'entonnoir, semblait agiter les rayonnements d'étoiles, les dévier en leur présentant des couches de réfractions différentes. Était-ce réalité ? Ou notion du mouvement général qui faussait les sens ?

Et pourtant quelle paix ! Jacques tâchait de se remettre en ordre, d'ailleurs complètement détendu par cette transpiration ruisselante ; des considérations absurdes l'agitaient : « Je serai propre pour arriver à l'hôtel, ce soir... j'ai des genouillères de boue. » Béliphaire ne bougeait pas, ne riait plus ; son profil aigu se découpait en indigo sur la cendre bleue du ciel... soudain l'homme abaissa la tête, comme pour une approbation, et il leva la main lentement.

.....

Alors une sorte de soupir étranger à la tempête, un vaste soupir commença d'être, qui s'augmenta, grossit et tendit vers une note, très lentement. Une plainte sourde et ronflante, bientôt roucoulante, ne dépassant pas une certaine acuité, hésitant autour d'elle, qui, d'un

coup, fut franchie dans un appel clair. Retomba ; reprit avec une vibration, plus fougueuse, arrivant au sifflet, se maintenant un bref moment sans doute mais bien long, indiciblement long, dans une strideur de pression qui s'échappe et fuit.

Dès les premières plaintes, Jacques s'était dressé sur les poignets ; ému jusqu'aux moelles, il écoutait le cri ; il se levait, il titubait sur le terrain déclive où le paysan l'épaula. Si cette clameur n'avait pas diminué presque subitement, peut-être que Jacques, appelé animalement, gagné par la contagion du hurlement, dans son désarroi eût-il aussi crié... Oui, cela s'affaiblissait, devenait un hululement spasmodique, désolé – un balancement mou – une timide reprise, qui affolait l'esprit de sembler annoncer encore un paroxysme... Mais non ! Non heureusement !... la montée n'aboutissait pas, fusée qui rate... Enfin, un râle de crapaud, et le silence.

.....

— Qu'est-ce ? ô Dieu !

Il entendit rire :

— La marnière qui souffle.

Le paysan prenait sa revanche ; de loin sensible à l'effroi, mais de près, impavide. D'ailleurs il paraissait différent, étourdi par la tempête et par la course. Il tourna la face vers Jacques qui entendit, sur le lointain bruit de cataracte que menait le vent, des paroles sans timbre :

— Ils disent que ce sont des chutes d'eau à l'intérieur, qui déterminent les cris, quand la marnière se dégonfle de ce qui lui arrive, de l'air, des eaux. Mais, histoires de pédants ! Le trou a d'autres poumons... ça recommence... ça recommence ! Venez ! Faut ouïr de près !

Comme grisé, il entraîna le jeune homme qui glissait sur des surfaces poudreuses :

— Mais le puits ! le puits ! criait Jacques hérissé d'horreur.

— ... l'est entouré ! ... margelle... !

.....

La terre vibrait, reprenait sa modulation, mais cette fois par coups secs et détachés, des signaux ; puis venait un grondement derrière, un

reniflement monstrueux, aussi bas que les plus sombres notes perçues par l'oreille humaine ; puis cela sifflait en montant ; puis tonitruait en cascades rebondissantes, en ascension de géant dans les pierres roulantes, pour s'établir enfin dans une haute sonorité régulière.

Jacques avait fini sa glissade ; il lui avait semblé dévaler interminablement dans un cratère froid dont il percevait le souffle, l'haleine, sur ses traits, la palpitation glacée... il s'en convulsait de répulsion et, sur le ventre, essayait de s'agripper... mais tout filait sous ses doigts. À ses oreilles, douées maintenant d'une sensibilité intensément nerveuse, le rire de Béliphaire arrivait mais ne rassurait plus : un ricanement anormal, crispé, maniaque.

Ils étaient enfin accotés à la margelle, à croupetons contre ses pierres ; l'épaule de Jacques avait la sensation que les moellons eux-mêmes vibraient. Ici les bruits se dissociaient, s'ouvraient, comme l'orgue entendu de près sépare ses tuyaux ; les bruits devenaient ressemblants, évocateurs : des coups, des roulements, des plaintes vivantes, des chocs ou des blessures, qu'on imaginait terribles au cri qu'ils arrachaient. Sans doute des bêtes prisonnières, entraînées par les courants, se débattaient-elles dans les profondeurs et luttaient, en agonie... Il fallait raisonner, Bon Dieu ! connaître, reconnaître !

Béliphaire n'était plus accroupi contre la margelle ; dressé, penché sur le vide, il écoutait... Les étoiles formaient un vaste disque clair qui tournoyait... le bruit s'affaiblissait ? Non !... remontait... Quelles eaux souterraines, quelles cataractes !

— 'coutez donc ! Mais 'coutez donc ! criait Béliphaire... 'coutez bien... ah ! ah !

Un dernier sursaut d'orgueil, oh ! le dernier... Ce que ferait le paysan il le ferait. Il se pencha aussi sur le trou, sur cette nuit mobile, ce noir en mouvement qui lui tirait les cheveux en l'air. Le souffle lui griffait la face, un souffle pourri d'humidités et de relents fades, de senteurs moisies de caves, de goûts de fosses avec une odeur molle de craie délayée, un remugle abominable, des agitations pestilentes ; de ce trou d'équarisseur, ce pourrissoir à bêtes mortes, éclataient des borborygmes sulfurisés. Il percevait des appels, des détonations, des fusées explosives qui amenaient des poussées plus violentes.

— Entendez-vous, ah ! entendez-vous ? disait Béliphaire pris de vertige.

Le paysan avait passé tout le haut du corps, ses coudes s'appuyaient à la margelle ; il criait aussi, il luttait avec le gueuloir :

— Bâââhh ! rââh ! Ah ah ! Ôôô… Allez ! all-lez all-ez ! Hôô !

Et comme le bruit diminuait, sûrement diminuait, voulait-il le prolonger, le remplacer, en tapant à tour de jambes, de ses souliers ferrés sur la margelle ? Il bourrait de coups le muret sonore ; il vociférait, déroulait des chapelets d'ordures tonnantes…

Cela diminuait !… Mais comme si l'abîme expulsait, rendait, crachait enfin son bourbillon, un paquet noir hideux rasa, frôla la figure de Jacques : une grappe puante de chauves-souris chassées par le dernier spasme, un amas d'ailes et de cris qui se dénoua en feuilles battantes sur les étoiles, qui tombaient en chocs mous sur le sol et se traînaient demi-léthargiques encore… De dégoût, Jacques, s'en était jeté en arrière et gisait sur le dos, obliquement, à cause de la pente.

Béliphaire, courbé à choir, criait des choses qui interrogeaient. On n'entendait plus qu'un halètement, un hululement souterrain. L'homme aussi se tut, enfin, penché sur l'énorme voix de chouette qui cessait.

Alors, il se redressa, Béliphaire ! Il se mit debout et Jacques vit ses yeux briller aux astres et ses dents luire. Mais le paysan ne connaissait plus, ne voyait plus le mince jeune homme qui râlait au sol… Ah ! qu'il lui fallait d'autres témoins ; il ouvrit les bras, fut une sorte de crucifié d'ombre, de Christ nocturne, et il héla les étoiles, du fond de l'entonnoir comme d'un immense porte-voix ! Son cri semblait monter des entrailles crayeuses, son appel, des orgues souterraines ; il annonçait sa bataille ; il voulait que la tempête la prît, la dispersât sur son pays et sur sa terre haletante ; il criait, il gueulait :

— C'est nous qui gagnent ! Tous ensemble, on les a fichus, Bleus et chouans ! Et i's'battent ! I's'battent et i's'battent ! I's'battent cor'… s'battront toujours… ! C'est nous qui gagnent !!! Et s'battront jusqu'au Jugement !

Annexes

À propos de *Man d'Arc*

En 1943 parut dans la collection « Maîtrise » des éditions Rombaldi à Paris le livre de La Varende *Man d'Arc*, avec des illustrations de Guy Arnoux, peintre de la Marine. Cet ouvrage fut publié sous la direction de René Gas, les dessins reproduits au pochoir par Edmond Vairel.

À ce sujet, La Varende recevait de son ami, l'éditeur Maximilien Vox, la lettre suivante :

Paris 27 novembre 1942

À Monsieur Jean de La Varende,
Château de Bonneville-Chamblac
Par Broglie, Eure

Je ne verrai Maurice Garçon que lundi à déjeuner ; samedi dernier, je l'ai attendu en vain, car, comme il me l'a téléphoné le lendemain – il n'était ce jour-là « pas libre ».

Au sens littéral du mot
Le tir se rapproche

Une bonne chose, c'est que Blaise sera rapatrié dans ses foyers demain – hors d'affaire pour le plus gros, mais aussi fringant qu'un Monsieur qui serait tombé d'un palmier sous un autobus.

Été hier chez Guy de plus en plus Arnoux : le cher garçon s'est surpassé ; il jouait au naturel La Varende joué par little Tich. Il va déshabiller le dernier dessin, en faire un sixième et ajouter un frontispice. Son *Man d'Arc* sera délicieux. En aussi effleuré, mais en beaucoup plus senti, cela vaut un million de Sylvain et de Sauvage.

Vive la Nation

[Il termine en dessinant un bonnet phrygien sur lequel il signe de ses initiales (MV)]

*

En 1942, dans un autre courrier à La Varende, Maximilien Vox note : « ... Arnoux très bon, n'ai jamais dit le contraire ! »

*

Claude Farrère et La Favillana[18]

Le 29 octobre 1938, La Varende recevait cette lettre de Claude Farrère[19] :

[18] Nouvelle tirée des *Manants du Roi (1793-1950)*, Via Romana 2013.

[19] Frédéric Bargonne dit Claude Farrère (1876-1957), marin et romancier français, né à Lyon, élu à l'Académie française en 1935 et qui entretint une correspondance littéraire avec son ami Jean de La Varende.

10 square Henry Paté (XVIe)
Auteuil 69-12

Mon cher confrère,

Vous êtes un sorcier dangereux. Depuis que j'ai vos *Manants*, je m'éveille quatre fois par nuit, en hurlant la Favillana. L'ennui, c'est que je chante très bien en dormant. Mais à peine réveillé, je m'aperçois de la vérité qui est celle-ci : je ne sais ni l'air, ni les paroles…

Alors deux solutions : ou vous allez m'exorciser… (Mais vous êtes d'A.F. ?… donc, excommunié… ? Hein !… Moi, je n'en suis pas, mais j'ai failli m'en mettre, par gallicanisme, dès que S.S. a eu le tort de se mêler des affaires françaises…)

Ou… une meilleure idée : envoyez-moi vite un texte aussi complet que possible de la Favillana. Avec musique, voulez-vous ? Je ne sais pas mes notes, mais j'ai dans mon harem une alaïk circassienne qui compose très gentiment…

« Passe le banc, la Vogue !…

Cela fait bien deux fois que je vous écris en trois jours… Que voulez-vous ! Moi qui n'accuse jamais réception de rien à personne, parce que je suis trop mal élevé et que j'eus de tout temps la goutte à l'imaginative… au stylo aussi !…

Mais, tonnerre d'eau salée ! Que j'ai envie, Monsieur, d'être votre ami.

Claude Farrère

*

La Varende avait ainsi dédicacé l'exemplaire *Man d'Arc* de Claude Farrère :

« Pour Claude Farrère, ce livre de guerre et d'AMOUR ! »

*

À la page 43 des *Manants du Roi*[20], on peut lire :

« ... Quelques-unes des paroles de la Favillana avaient reparu dans sa mémoire, des paroles dont elle ne pénétrait pas le sens, mais qui paraissaient en acquérir une espèce de puissance magique :

De La Valette à Rabatto,
De Bayda à Siroco
Passe le banc, la vogue... !
Passe le banc, la vogue... !
N'y a qu'un phare et six coureaux,
Passe le banc, la vogue... ! »

*

[20] Éditions Via Romana, 2013.

Et pour finir,

Quelques romans et nouvelles de La Varende ayant trait à la Chouannerie

Comment ils surent..... Les Manants du Roi, 1938
La Course au Roi..... Les Manants du Roi, 1938
Les Derniers chouans..... Les Manants du Roi, 1938
La Favillana..... Les Manants du Roi, 1938
La Comtesse de Barville..... Les Manants du Roi, 1938
Le Combat de la Pénissière..... Man d'Arc, 1939
Cinq-Amants.....Heureux les Humbles, 1942
La Déesse Raison..... Contes sauvages II, 1948
Cadoudal, biographie..... Cadoudal, 1952
La Trilogie d'Anville.....1. Cavalier seul, 1956
.....2. Cœur pensif, 1957
.....3. La partisane, 1960

Sources

Les Derniers Chouans..... *La Revue Universelle* avril-juin 1937
Le Bouffon blanc ..... *Gringoire* octobre 1937
Le Double Signe de la mort et de la fidélité ..... *Grasset* 1938
La Vendée réelle.....*Je suis partout* juillet 1939
Man d'Arc.....*Sequana* novembre 1939
Au bocage vendéen ..... *Éditions littéraires de France* 1943
La Vendée héroïque..... *Il y a cent cinquante ans... La Vendée* 1943
Le Dîner de la Fosse.....*Je Suis Partout* juillet 1943
La Cavalière..... *Lisez-moi* janvier 1949
À la Vendée..... *Souvenir vendéen* Noël 1956
Le Chevalier Des Touches..... *Tapuscrit* 1957
Verneuil-sur-Arve ..... *La Nation française* juin 1957
Les Torches renversées.....*Artaban* août 1957
Les Amazones du Roi ..... *Miroir de l'Histoire* avril 1958
La Chevauchée de Madame de Berry.... *Immortelle Vendée* juillet 1959
Les Chouans de Normandie.....*Almanach de l'Action française* 1959
Au cri de la chouette .....*La Nation française* avril 1959
Les Chouans .....*Gallimard et LGF* 1961
La Troisième Vendée prend fin avant même d'avoir commencé.....
..... *Promenades littéraires en Pays de Loire* 1991
Le Curé de Derval.....*Présence de La Varende* 2010

Vous aimez lire de beaux textes,
Vous aimez et défendez la langue française,
Vous vous passionnez pour l'Histoire et les belles histoires,
Vous pensez que la connaissance du passé est nécessaire,
Vous voulez connaître la Normandie et son âme profonde,

PRÉSENCE DE LA VARENDE

Association littéraire

– organise des colloques, des conférences à Paris et en province, des promenades littéraires ayant pour thème les ouvrages de l'écrivain,

– aide à la réédition des œuvres de La Varende,

– publie un bulletin annuel, accompagné d'un texte inédit ou rare de La Varende en édition bibliophile réservé aux membres de l'Association,

– a créé un site sur La Varende et son œuvre :
http ://perso.wanadoo.fr/lavarende

Rejoignez nous :

Présence de La Varende
25 rue Violet
75015 Paris

Téléphone : 06 23 43 01 08
Courriel : presence2lavarende@orange.fr

Table

Préface 7
Avant-propos 13
La Vendée réelle 23
Au bocage vendéen 29
La Vendée héroïque 31
À la Vendée 35
Les Amazones du Roi 39
La Cavalière 53
Au cri de la chouette 65
Les Chouans de Normandie 69
Le Chevalier Des Touches 73
Le Double Signe de la mort et de la fidélité 85
Les Chouans 89
Le Dîner de la Fosse 99
Le Bouffon blanc 117
Verneuil-sur-Avre 159
Les Torches renversées... 163
Le Curé de Derval 167
Man d'Arc 179
La Chevauchée de Madame de Berry 183
La Troisième Vendée prend fin avant même d'avoir commencé 193
Les Derniers Chouans 195
Annexes 229
À propos de *Man d'Arc* 229
Claude Farrère et La Favillana 230
Quelques romans et nouvelles de La Varende ayant trait à la Chouannerie 233
Sources 235

Achevé d'imprimer
le 3 novembre 2018
en la fête de saint Hubert

par la Société Acort Europe
www.cogetefi.com
pour le compte des Éditions

VIA ROMANA

Dépôt légal à parution
Imprimé en France

Romancier, biographe, historien, membre de l'académie Goncourt et de l'Académie de marine, Jean de La Varende (1887-1959) s'est attaché à l'évocation du terroir normand et de ses traditions avec une prédilection particulière pour la mer et les marins. Via Romana a déjà publié *Mes plus beaux Noëls*, *Mes plus beaux contes sacrés*, *Les Manants du Roi*, *Mes petits contes marins* et dernièrement *Mes contes d'au delà des mers.*

S'appuyant sur des archives familiales, plusieurs grands thèmes apparaissent dans l'oeuvre de Jean de La Varende : la foi, l'Idéal monarchique, la famille, le terroir et la vie paysanne, la mer et les marins, mais aussi les guerres de Vendée et la chouannerie. Pour lui, ces héros bretons, normands et vendéens se sont toujours battus avec vaillance, n'hésitant pas à donner leur vie pour leur idéal : Dieu et le Roi. Les textes de La Varende réunis ici démontrent que tant qu'il reste en ce monde un peu de cet esprit aristocratique, la situation n'est jamais désespérée. La Varende nous parle ici de grandeur et de sacrifice, de fidélité assumée et de dévouement jusqu'à la mort. N'écrivait-il pas dans une lettre en juillet 1957 : « Cette Chouannerie jamais ne cessera de me troubler, de m'exalter, de me posséder. Ah ! que sommes-nous dans notre vie indifférente, en face de ceux qui voulurent tout risquer pour maintenir leurs convictions ? »

Avec son style si caractéristique, son écriture vivante, ample et jubilatoire, Jean de La Varende croit à la vraie joie, à la beauté d'une vie par l'accomplissement de soi, du devoir envers Dieu, envers son Pays et aussi le prochain, éléments inséparables de l'héroïsme et de la grandeur.

ISBN 978-2-37271-117-3
9 782372 711173
VIA ROMANA
19 €